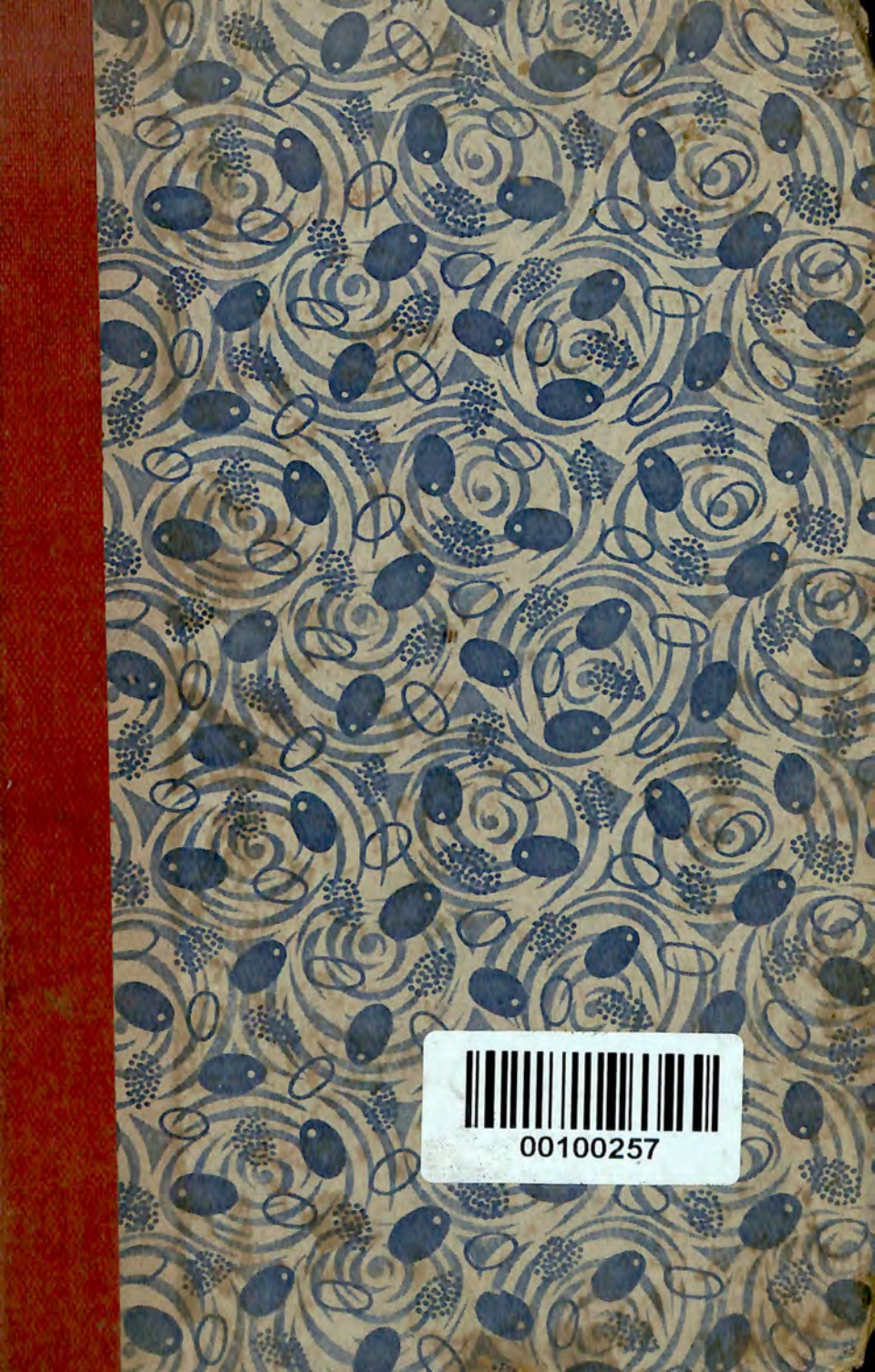
00100257

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

Oeuvres de La Fontaine
Vol. III
Walckenaer, C.A. (ed)
Paris, Lefevre, 1827

100257

Gov
Fo R43.4
La-F10eu
100257

00100257

1002

prose, et n'étoit pas tiré de l'Arioste ni de Boccace. Aussi dans une seconde édition de ce recueil, donnée en la même année, on retrancha ce récit de *la Matrone d'Éphèse*. Cette seconde édition, comparée à la première, présente des corrections assez importantes, et est intitulée *Contes et Nouvelles en vers par M. de La Fontaine*. Elle est précédée d'une préface différente de la première, et beaucoup plus ample; et elle est terminée par l'extrait du privilége du roi, dont seulement on avoit fait mention sur le titre de la première édition. Ce privilége est daté du 14 janvier 1664. Il est certain que la première édition, quoique portant la date de 1665, parut en 1664, puisque le numéro du Journal des savants de janvier 1665 en contient l'annonce et l'analise. La seconde édition a dû paroître peu de semaines après la première; car il est dit à la fin du privilége qu'elle fut achevée d'imprimer le 10 janvier 1665. La première édition a été inconnue à tous les éditeurs ou biographes de La Fontaine qui nous ont précédé, sans en excepter d'Olivet, historien de l'académie françoise. La seconde édition a été prise par eux pour la première, et fut peu de temps après sa publication réimprimée en Hollande: elle le fut de nouveau par Claude Barbin, lorsqu'en 1666 ou 1667 il mit au jour la *deuxième partie des Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine*. Cette deuxième partie des contes parut avec un nouveau privilége imprimé à la fin en entier, et non par extrait. Le roi, selon le protocole ordinaire, s'exprime dans cet acte de la manière suivante: « Ce privilége est accordé à la charge qu'il sera mis un « exemplaire de ces contes dans notre cabinet du château « du Louvre, deux à notre bibliothèque publique, et un « en celle de notre très cher et très féal le sieur Séguier, « chancelier de France. » Ce privilége est daté du 30 oc-

tobre 1665; et une note qui se trouve à la suite nous apprend que le livre fut achevé d'imprimer le 21 janvier 1666: c'est aussi avec le millésime de 1666 que ce livre se trouve indiqué par d'Olivet dans l'Histoire de l'académie françoise; cependant tous les exemplaires que nous avons vus ont sur le titre la date de 1667. Il est certain, d'après ce que nous venons de dire, que ce livre a dû paroître en 1666, et peut-être s'en trouve-t-il des exemplaires avec cette date sur le titre[1].

Cette deuxième partie est précédée d'une préface dans laquelle notre poëte déclare qu'il s'excuse pour la dernière fois d'avoir composé des ouvrages de cette nature, parceque ceux qu'il publie sont les derniers qui sortiront de ses mains. Il ne tint pas long-temps l'engagement qu'il avoit pris, et composa bientôt trois nouveaux contes, qui furent imprimés séparément, ou coururent en manuscrit; car les libraires de Hollande les insérèrent dans un recueil in-18 qu'ils publièrent en 1668, et qui contenoit les contes de La Fontaine, quelques satires de Boileau, et

[1] Cette deuxième partie ayant été publiée avec la première, et reliée avec elle, dans tous les exemplaires que j'ai vus ainsi anciennement reliés il existe un désordre dont il est bon de prévenir les bibliographes. Souvent la seconde partie est placée avant la première, et le titre de la première partie se trouve transporté à la seconde, et celui de la seconde à la première. Il en est de même des préfaces ou des privilèges: quelquefois l'un de ces privilèges manque; parfois on ne trouve ni l'un ni l'autre. J'ai vu des exemplaires bien complets où toutes les interversions de préfaces, de titres, de privilèges, de première et de deuxième partie, se trouvoient réunies. La similitude des réclames et le défaut de pagination des préfaces sont cause de ce désordre, que le relieur moderne laisse subsister sans s'en apercevoir, si le possesseur du livre ne prend pas la peine de le corriger.

d'autres poésies[1]. Dans ce livre, les contes de La Fontaine ne sont point divisés en première et seconde partie, comme dans l'édition donnée par l'auteur. La préface de la seconde partie est supprimée, et il n'y a aucune préface d'éditeur. L'année suivante on réimprima séparément les contes de La Fontaine[2] d'après ce recueil: on supprima la seule préface de La Fontaine qui s'y trouvoit; on mit en tête une préface d'éditeur, qui contient un éloge de notre poëte et de ses ouvrages; et on ajouta un long fragment du conte intitulé *la Coupe enchantée*, que, selon l'éditeur, l'auteur ne se proposoit pas de terminer.

La Fontaine, pour faire tomber les éditions de Hollande, donna dans la même année, c'est-à-dire en 1669, une édition plus correcte des deux premières parties de ses contes, sous format petit in-8°, augmentée des trois nouveaux contes qu'il inséra dans sa deuxième partie, mais selon un ordre différent de celui qu'avoient adopté les libraires de Hollande: il imprima même le fragment

[1] Ce recueil se trouve avec deux titres différents pour la même édition. L'un de ces titres porte: *Recueil des Contes du sieur de La Fontaine, les Satires de Boileau, et autres pièces curieuses.* A Amsterdam, chez Jean Verhoeven, 1668, petit in-12. L'autre titre est: *Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine, nouvelle édition, revue et augmentée de plusieurs contes du même auteur, et d'une dissertation sur Joconde.* A Leyde, chez Jean Lambin, 1668, petit in-12. Ce volume a deux cent quatre-vingt-trois pages.

[2] Sous le même titre et avec les caractères d'Elzevir: *Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine, nouvelle édition, revue et augmentée de plusieurs contes du même auteur, et d'une dissertation sur la Joconde.* A Leyde, chez Jean Lambin le jeune, 1669, petit in-12. Le volume a deux cent dix-huit pages.

de *la Coupe enchantée*, qu'ils avoient fait paroître; mais il leur donna à ce sujet un démenti formel, en instruisant le public que son projet étoit de terminer ce conte. La dissertation sur *Joconde* se trouve aussi imprimée à la fin de cette édition, et sans nom d'auteur, comme dans les deux éditions de Hollande. Ce volume parut avec un nouveau privilége du roi, accordé le 6 juin 1667. On contrefit cette édition de 1669; cette contrefaçon forme un petit volume in-12, et contient 155 pages, sans date ni nom d'imprimeur. On y a inséré quatre mauvais contes qui ne sont pas de notre poëte; ils sont intitulés: *le Miaulement des chats, l'Enfant Colin, l'Espagnol, Il vaut mieux manger du lard que de mourir de faim.*

En 1671 La Fontaine publia la *troisième partie* de ses *Contes et Nouvelles en vers* sous format petit in-8°, pour faire suite aux deux premières parties. Ce volume parut encore en vertu d'un nouveau privilége du roi, accordé le 2 mars 1668, pour les *Fables et les Contes et autres ouvrages en vers* de notre auteur.

Il paroît que plusieurs des contes qu'il composa ensuite parurent d'abord séparément, puisque nous avons retrouvé le conte des *Troqueurs* imprimé seul sous format petit in-4°, avec les initiales seulement du nom de l'auteur. Mais en 1675 notre poëte recueillit tout ce qu'il avoit publié ou composé de nouveau en ce genre, et en forma un recueil intitulé *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine.* Ce volume non seulement ne parut point, comme les précédents, avec le privilége du roi, mais la vente en fut interdite par sentence de police. Le monarque étoit devenu plus scrupuleux et le poëte plus licencieux. Ce livre parut donc furtivement, et sous la rubrique de *Gaspard Migeon à Mons*: il fut réimprimé l'année suivante, en 1676, probablement en France, mais sous

la rubrique d'*Amsterdam, chez Corneille Jans Zwol.* Ce volume formoit la quatrième partie des *Contes et Nouvelles en vers* de notre auteur. S'il avoit toujours continué dans les mêmes dispositions, relativement à ce genre d'écrire, il est probable qu'il auroit recueilli les *Contes et Nouvelles* qu'il inséra depuis à la suite du poëme sur le Quinquina, et dans le premier volume des œuvres qui lui étoient communes avec de Maucroix : il auroit encore ajouté à ces compositions d'autres morceaux de même nature, et il auroit formé de toutes ces pièces réunies, une *cinquième partie de Contes et Nouvelles en vers*, ainsi qu'il avoit fait pour les fables, qu'il publia aussi en cinq parties différentes. Il en fut tout autrement. Dans les dernières années de sa vie, La Fontaine se livra tout entier à des sentiments de piété et de repentir, et ne songea plus alors à ses contes que pour expier, par une rigoureuse pénitence, le tort de les avoir composés. Comme les différentes parties qu'il avoit publiées jusqu'alors étoient devenues rares, et qu'on ne pouvoit ni les réimprimer en France, ni en former un recueil, sans s'exposer à être poursuivi par le gouvernement, les libraires de Hollande exploitèrent seuls à leur profit cette portion des œuvres de notre poëte.

Un d'eux, Henri Desbordes, en 1685, imprima le premier à Amsterdam, en deux volumes in-8°, et avec figures de Romain de Hooge [1], le recueil des *Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine.* Cette édition est celle qui a servi de type et de modèle à toutes les éditions que

[1] Il y a eu une réimpression de ce recueil dans la même année. J'ai donné ailleurs (*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, première édition, in-8°, p. 451) les indications nécessaires pour distinguer l'édition primitive de la réimpression.

l'on a faites depuis. La mauvaise classification, les fausses leçons, les lacunes, et les retranchements qu'elle présente, se retrouvent dans toutes les autres éditions imprimées durant un siècle et demi. Non seulement les contes et nouvelles de La Fontaine ne sont pas, dans cette édition, partagés en quatre livres ou quatre parties, de la même manière que l'auteur les avoit publiés, mais ils sont rangés dans un ordre tout différent de celui qu'il avoit adopté. L'éditeur ne déguise point ce fait, mais il donne pour excuse qu'il a été forcé à ce changement par la nécessité de rendre ses deux volumes égaux. Il a aussi, sans en prévenir, retranché des deux préfaces de La Fontaine ce qui ne convenoit plus à la distribution qu'il a établie. Ces faits seuls suffiroient pour démontrer que cette édition a été exécutée sans aucune participation de l'auteur, si on n'en avoit pas encore d'autres preuves plus certaines. Premièrement, l'éditeur, dans sa préface, prie tous ceux qui pourroient recouvrer quelques uns des ouvrages de M. de La Fontaine de les lui communiquer; ce qui fait voir que cet éditeur n'avoit ni liaison ni correspondance directe ou indirecte avec notre poëte. Secondement, la même année que l'éditeur de Hollande fit paroître son recueil, La Fontaine publia, dans le premier volume des œuvres qui lui sont communes avec de Maucroix, quatre contes dont tous les éditeurs de Hollande ont ignoré assez long-temps l'existence; car non seulement on ne les trouve point dans l'édition que Henri Desbordes fit paroître en 1685, mais ils ne furent pas insérés dans les réimpressions qui en furent faites avec la même date, ou dans les éditions d'une date postérieure. Ces contes, qui sont ceux intitulés *la Confidente sans le savoir, le Remède, le Fleuve Scamandre, les Aveux indiscrets,* se trouvent pour la première fois joints aux autres dans

l'édition d'Amsterdam, avec les figures de Romain de Hooge, publiée en 1696 chez Pierre Brunel, petit in-8°. Aussi cette édition porte-t-elle, avec quelque raison, sur le titre, *nouvelle édition, corrigée et augmentée.*

Comme l'édition des contes de La Fontaine, avec figures de Romain de Hooge, publiée par Henri Desbordes ou Pierre Brunel en 1685 et en 1696, étoit la seule qui présentât le recueil des *Contes et Nouvelles en vers* de notre auteur, épars dans différents volumes devenus rares et difficiles à réunir, on se contenta de la contrefaire ou de la reproduire: on en publia des contrefaçons sans figures[1], petit in-12, en 1691, en 1695, et en 1718, et in-8° avec figures en 1701 et 1710[2]. Toutes ces éditions ou contrefaçons sont sous la rubrique d'Amsterdam et de Henri Desbordes; mais elles nous paroissent avoir été imprimées en France[3] subrepticement.

Cependant on chercha à donner plus de prix à quelques unes de ces éditions, en ajoutant de nouveaux contes qu'on croyoit être de La Fontaine, ou qui étoient réellement de lui. L'éditeur de 1691 y ajouta la satire contre

[1] L'avertissement de l'éditeur qui se trouve dans l'édition de 1685, où il est question de figures, ne s'en trouve pas moins imprimé textuellement, et sans aucune suppression ni changement, dans toutes ces éditions sans figures que nous citons ici.

[2] Le conte intitulé *la Clochette* fut aussi inséré dans une édition des poésies de Sanlecque, en 1700, faite en Hollande p. 81; puis au nombre des fables dans des recueils imprimés dans ce même pays.

[3] Les éditions de Hollande sont faciles à distinguer de celles de France par le papier et les caractères, et aussi par l'usage des imprimeurs hollandois de ce temps de mettre des réclames à chaque page, au lieu que les imprimeurs de France n'en mettent qu'à chaque feuille.

Lully, intitulée *le Florentin*; qu'il prit pour un conte. L'éditeur de 1710, dans une lettre à l'imprimeur, annonce qu'il a corrigé quelques endroits trop libres[1], et il ne parle pas de trois nouveaux contes qu'il a intercalés parmi ceux de La Fontaine comme étant de lui, et qui sont intitulés *l'Oiseau dans la cage*, *les Opilations de Sylvie*, et *le Duc d'Albe*.

L'éditeur de 1718 ajouta le premier à l'édition de Pierre Brunel le conte du *Contrat*, qui étoit de Saint-Gilles, et *le Quiproquo*, qui avoit paru dans les *œuvres posthumes* de notre poëte, et qui étoit réellement de lui. Le même éditeur ajouta encore quatre autres contes à ceux de La Fontaine; mais du moins il eut soin de prévenir qu'il n'étoit pas certain qu'ils eussent été composés par lui. Ces contes sont *la Couturière* et *la Cruche*, qui sont d'Autreau; *Promettre est un, et tenir est un autre*, qui est de Vergier, et *le Rossignol*, qui est de Lantin ou de du Trousset de Valincour. Ce dernier conte étoit le même que *l'Oiseau dans la cage*, de l'édition de 1710, auquel on avoit seulement ajouté un prologue.

En 1721 il parut à Amsterdam, chez Paul Lucas, une édition des *Contes et Nouvelles en vers de La Fontaine*, grand in-8°. Le texte est encadré par un filet simple, et n'est que la réimpression de l'édition de 1685, ou plutôt de celle de 1718; car les contes ajoutés dans cette dernière ont aussi été réimprimés dans l'édition de 1721. L'avertissement de l'édition de 1685 se retrouve dans toutes deux sans aucun changement.

[1] Et cependant cette mauvaise contrefaçon, horriblement imprimée, et où l'on a défiguré les dessins de Romain de Hooge, porte, comme les autres, sur le titre le nom et l'adresse de Henri Desbordes, libraire de l'édition de 1685.

Dans l'édition des *œuvres complètes* de notre auteur, qui fut donnée en 1726 à Paris, mais sous la rubrique d'Anvers, en trois volumes in-4°, on a encore suivi pour les contes l'édition de 1685, ou plutôt celle de 1696. Cependant il faut rendre justice à l'éditeur, en remarquant qu'il a su que le conte intitulé *le Contrat* n'étoit pas de La Fontaine, et qu'il l'a retranché de son recueil. Mais cet éditeur a eu tort de supprimer aussi le conte intitulé *le Quiproquo*, qui est bien réellement de notre auteur, et de mettre, à l'imitation de l'éditeur de 1691 et de quelques autres, la satire intitulée *le Florentin* au nombre des contes.

En 1731 on publia à Hambourg, de l'imprimerie de Vandenhoeck, une édition in-18 des *Contes et Nouvelles en vers de La Fontaine, corrigée et enrichie de l'éloge de l'auteur, et d'un dictionnaire des mots vieux et peu usités.* On voit, d'après l'*avis des éditeurs et libraires* placé en tête de cette édition, qu'ils ont réimprimé la leur sur l'édition de Hollande de 1721, qui avoit alors le plus de vogue, et qui étoit la dernière. Mais non seulement ils ont corrigé les fautes d'impression dont cette édition de 1721 fourmille, ils ont encore eu le bon esprit de retrancher les contes qu'on avoit ajoutés à ceux de notre poëte. Cependant, induits en erreur par les éditeurs précédents, ils ont conservé le conte intitulé *le Contrat*. Le vocabulaire des vieux mots étoit une addition utile, et il a été plusieurs fois réimprimé dans les éditions modernes.

Malgré le bon exemple donné par les éditeurs de Hambourg, on fit encore en 1732, sous la rubrique d'Amsterdam, et d'Étienne Lucas, libraire de cette ville, une édition des *Contes et Nouvelles en vers de La Fontaine*, dans laquelle on ajouta non seulement les contes donnés par les éditeurs de 1718 et de 1721, mais encore un autre

conte intitulé *le Coup de corne*. Dans cette édition, qui paroît être imprimée à Paris, et qui est petit in-8°, on regrava de nouveau; mais en taille-douce et en les défigurant, les eaux-fortes grotesques, mais expressives, de Romain de Hooge. On fit encore en Hollande, en 1737, sous la rubrique d'Amsterdam, et à l'adresse de Henri Desbordes, une édition des contes de notre poëte, en trois volumes; mais le dernier volume, sauf un petit nombre de pièces de vers de La Fontaine, est un choix de contes écrits par d'autres auteurs. Ce mauvais recueil a été plusieurs fois réimprimé, entre autre en 1766, sous format petit in-8°, et sous la même rubrique que l'édition de 1737; mais ce n'en est qu'une contrefaçon faite à Paris.

On se décida enfin à donner en France une édition aussi parfaite qu'il seroit possible d'un des ouvrages les plus originaux de la poésie françoise, et en 1762 on fit paroître la belle édition des *Contes et Nouvelles en vers de M. de La Fontaine*, en deux volumes in-8°, exécutée aux frais des fermiers généraux. Quoique cette édition soit encore sous la rubrique d'Amsterdam, on sait que l'impression fut confiée à Barbou, un des meilleurs imprimeurs de la capitale: les figures, ainsi que les vignettes et les fleurons, furent exécutés par les plus habiles artistes. Les dépenses faites pour cette édition, le soin qu'on y apporta, le luxe des gravures et des ornements dont on l'embellit, doivent faire croire qu'on a fait quelques efforts pour réimprimer le texte de La Fontaine dans toute son originalité et toute sa pureté; et cependant il n'en est pas ainsi. On s'est contenté de suivre les éditions faites en Hollande en 1685 et en 1696, et on y a ajouté les contes d'Autreau, de Vergier, et autres auteurs, donnés dans l'édition de 1718, que plusieurs éditeurs avoient judi-

cieusement retranchés : on a mis en tête une notice sur La Fontaine, écrite par Diderot, dont le style est sentencieux, et maniéré, et qui, quoique fort courte, contient pourtant un assez grand nombre d'erreurs.

Comme cette édition *dite des fermiers généraux* a servi de modèle à toutes celles que l'on a imprimées depuis, soit en France, soit dans l'étranger, il semble inutile de parler ni de la belle imitation qui en fut faite en 1764, ni de toutes les autres éditions qui l'ont suivie. Cependant je m'arrêterai encore à une édition peu connue, peu répandue, et qui est pourtant, parmi toutes celles que l'on a vu paroître dans ces derniers temps, la seule qui mérite une mention particulière : c'est celle qui a été imprimée en 1795 par M. Pierre Didot aîné, en deux volumes in-4°, et dont les gravures, dessinées par M. Fragonard, n'ont point été terminées. Dans une note que l'imprimeur a mise à la suite de la notice sur La Fontaine par Diderot, il expose que dans l'édition des contes de La Fontaine dite des fermiers généraux, qui passe avec raison pour la plus correcte, il se trouve des vers omis, des rimes fausses, un nombre prodigieux de vers de différentes mesures confondus bizarrement ensemble, une ponctuation constamment vicieuse, enfin des fautes de toute espèce. Cependant l'édition de M. Didot n'est qu'une réimpression de cette édition de 1762, qui elle-même, ainsi que nous l'avons dit, est la réimpression de celles d'Amsterdam de 1685 et de 1696; et toutes les observations que nous avons faites sur ces éditions s'appliquent également à celle de 1795; seulement nous avouerons que toutes les fautes d'imprimeur que M. Didot signale ont été corrigées par lui, et que son édition est incontestablement, sous le rapport typographique, la plus

correcte comme la plus belle de toutes celles qui avoient été publiées jusqu'alors.

Après avoir fait connoître de quelle manière ont été faites toutes les éditions des *Contes et Nouvelles en vers de La Fontaine*, il nous reste à dire en peu de mots comment nous avons formé la nôtre. Nous avons eu recours aux éditions originales publiées par l'auteur pour fixer le texte avec exactitude. Les quatre premières parties, publiées en 1665, en 1667 et 1669, en 1671, en 1675 et 1676, nous ont fourni une division et un ordre déterminés par l'auteur même pour les quatre premiers livres. Le cinquième livre s'est trouvé naturellement composé des contes que La Fontaine a publiés, avec le poëme du *Quinquina*, et dans le recueil des œuvres qui lui sont communes avec de Maucroix, ou ailleurs : nous les avons placés dans l'ordre même de leur première publication; de sorte que les intentions de l'auteur sont aussi observées pour ce dernier livre comme pour les quatre autres.

Philémon et Baucis, et *les Filles de Minée*, ont dû y trouver place. La Fontaine les avoit insérés à la suite du dernier livre de ses fables, avec *la Matrone d'Éphèse* et *Belphégor*.

Quant à ce qui concerne l'exactitude du texte, toutes les éditions originales ont été, pour la première fois, collationnées avec soin; et ici nous devons prévenir que nous avons considéré comme éditions originales non seulement celles de 1665, 1667, 1669, 1671, 1675, et 1676, mais encore celle de 1685, avec figures de Romain de Hooge, en deux volumes in-8°, publiée par Henri Desbordes ou Pierre Brunel; car, malgré les défauts de cette édition que nous avons signalés, nous avons reconnu, par un examen scrupuleux, qu'elle renfermoit des leçons et des corrections qui sont évidemment l'ouvrage de l'au-

teur, et qui ont été prises soit dans des éditions séparées de certains contes publiés isolément, et aujourd'hui perdues, soit dans une de ces copies manuscrites qui circulèrent en France de ces contes avant l'impression, ou lorsque l'impression et le débit en furent défendus par le gouvernement.

Une de ces copies manuscrites les plus importantes, est celle qui existe à la bibliothèque de l'Arsenal, dans un grand recueil fait par Conrard. Elle ne renferme que les contes du premier livre; mais ces copies sont par leur date antérieures à l'impression, et nous ont fourni quelques variantes intéressantes.

De plus, l'examen que nous avons fait des manuscrits de Conrard nous a démontré que le conte, imprimé dans l'édition des œuvres complètes de La Fontaine, intitulé: la *Vénus Callipyge*, étoit bien réellement de lui, ainsi que l'avoit avancé Mathieu Marais (p. 59 de l'édition in-12). Nous avions rejeté ce conte des œuvres de notre poëte, par des raisons que nous avons exposées à la page XI de la préface du tome VI de notre première édition. Ces raisons, toutes spécieuses qu'elles paroissoient, ont dû céder à l'évidence.

Le conte en question se trouve dans notre manuscrit sous le titre de *conte tiré d'Athénée*, à côté de celui d'Axiochus et d'Alcibiade, aussi tiré d'Athénée. C'est là que nous l'avons inséré, et nous avouerons que c'est à regret, car c'est le seul conte où La Fontaine ait employé un mot obscène; et cette circonstance en empêcha probablement l'impression dans son premier recueil, car le manuscrit où il se trouve, prouve que c'est un des premiers qu'il ait composé.

Nous avons inséré au bas les variantes que présentent

toutes les éditions et les copies originales comparées entre elles.

Nous avons aussi indiqué les auteurs dans lesquels La Fontaine a puisé les sujets de ses contes, ce qu'aucun éditeur n'avoit entrepris de faire avant nous.

On sait qu'il n'est point d'ouvrages plus utiles à étudier que ceux de La Fontaine, sous le rapport de la langue, parceque nul poëte n'en a mieux connu toutes les ressources, et n'a su la plier à des tons plus divers. Sous ce rapport, ses *Contes et Nouvelles en vers* sont de tous ses ouvrages celui qu'il est nécessaire de lire avec le plus d'attention. Il y a prodigué une foule de locutions anciennes ou populaires, et d'expressions énergiques et pittoresques qu'on ne peut employer dans le style grave et soutenu. Ces locutions et ces expressions ne sont pas toujours faciles à comprendre, parcequ'elles sont rarement employées dans la langue écrite, parcequ'elles sont surannées, ou qu'elles font allusion à des usages peu connus. Nous avons cru devoir en donner des explications, et justifier au besoin ces explications par des exemples tirés de nos vieux auteurs; desirant ainsi procurer à un ouvrage, trop frivole par sa nature, un degré d'utilité que quelques hommes de lettres d'un goût exercé ont seuls pu y découvrir.

LIVRE PREMIER.

1665.

PRÉFACE

DE LA FONTAINE

POUR LA PREMIÈRE ÉDITION DU PREMIER LIVRE DE SES CONTES. 1665.

Les Nouvelles en vers dont ce livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'Arioste, et l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes : il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pourroit sembler la plus naturelle, et par conséquent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des graces que celui de notre siècle n'a pas. Les cent Nouvelles [1], les vieilles traductions de Boccace [2], et des Ama-

[1] Les *Cent Nouvelles nouvelles* furent composées vers l'an 1455, à la cour du duc de Bourgogne, où le dauphin, qui fut roi de France sous le nom de Louis XI, se réfugia après qu'il eut rompu avec le roi Charles VII son père. Elles sont narrées avec beaucoup d'habileté, et le style a une élégance et une naïveté énergique fort remarquables pour ce temps.

[2] L'abbé de Longuerue regardoit la traduction de Boccace, faite par Masson sous Henri IV, comme un chef-d'œuvre. (*Longueruana*, p. 32.)

dis[1], Rabelais, nos anciens poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies sans être certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à se déterminer là-dessus; car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jeté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci, et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence lui doit servir de modèle. Ce poëte n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis; il avoit pour but *populo ut placerent quas fecisset fabulas*[2].

[1] L'ancienne traduction d'Amadis est de Nicolas de Herberai, sieur des Essarts. In-folio, 1543.

[2] La Fontaine révèle ainsi, dès son début dans la carrière poétique, le secret de son talent, et la cause qui donne à ses écrits un intérêt si général; il vouloit plaire non seulement aux esprits lettrés, mais aussi au peuple. Voltaire, qui n'est pas favorable à notre poëte, n'a cependant pas pu s'empêcher de dire, en parlant de ses fables: « Je ne connois guère de livre plus « rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux « qui conviennent aux esprits les plus délicats; aussi je crois que « de tous les auteurs, La Fontaine est celui dont la lecture est « d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait « de l'histoire, et dont l'esprit est très formé, qui lisent avec fruit « nos grands tragiques ou la *Henriade*. Il faut avoir une teinture « des belles-lettres pour se plaire à l'*Art poétique*; mais La Fontaine « est pour tous les esprits et pour tous les âges. » *Mélanges littéraires*, au mot *Fable*, tom. XLIII, p. 71 des Œuvres de Voltaire, in-8°, 1821.

PRÉFACE

DE LA FONTAINE

POUR LA SECONDE ÉDITION DU PREMIER LIVRE DE SES CONTES. 1665.

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant

de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux, les métamorphoses, les bouts-rimés, régner tour-à-tour ; maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre ! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde[1] édition, où je n'ai ajouté de nouveaux

[1] Ce mot a été retranché dans les éditions modernes. Il se retrouve aussi dans la troisième édition, publiée en 1669 avec la seconde partie des Contes, qui parut alors pour la première fois. Quoique La Fontaine ait fait quelques corrections à la première partie de ses Contes, dans cette troisième édition il n'a rien changé à cette préface.

contes que parcequ'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil aussi peu considérable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcain fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre[1]; mais, à mon sens, elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront: je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortissement si exact.

[1] Il s'agit ici de deux fragments du *Songe de Vaux*, et de l'*Imitation des arrêts d'Amour*, et d'une ballade que La Fontaine joignit à la première partie de ses Contes. Ce qu'il dit justifie ses éditeurs d'avoir classé ces pièces ailleurs. Mais les éditeurs de Hollande, en 1685, ont supprimé, sans en prévenir les lecteurs, toute cette partie de la préface de La Fontaine, depuis ces mots: *On en trouvera*, jusqu'à ceux-ci: *qu'un assortissement si exact.* Toutes les éditions modernes ont copié l'édition de Hollande; et ce qui suivoit, *Mais je m'amuse à des choses*, etc., n'avoit plus de sens.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une, que ce livre est licencieux; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; et l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le conte, et lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures: aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément

rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pèche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces contes; elle passe légèrement: je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, ce qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement: mais qui ne voit que ceci est un jeu, et par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurdités, et

pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots, que j'ai mes garants; et puis ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté et la grace de ces choses-ci; c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs: aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer: quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

CONTES
DE
LA FONTAINE.

LIVRE PREMIER.

I. JOCONDE[1].

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE[2].

Jadis régnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.

[1] La première édition ajoute à ce titre *ou de l'infidélité des femmes.*

[2] Ariosto, *Orlando furioso*, canto xxviii, t. 5. Parigi, 1821, in-32, édit. de Lefèvre. — Les *Mille et une nuits* des Arabes, (t. I, p. 5, édit. 1822, in-8°) commencent par une histoire à-peu-près semblable à celle de Joconde. Mais cet ouvrage n'étoit pas encore traduit en françois, lorsque La Fontaine écrivoit ce conte.

Un jour, en se mirant, Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états[1];
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si votre majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère:
Aux plus charmants il n'en doit guère;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité,
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos dames.
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second.

[1] Var. *Première édition*, 1665 :

Un jour qu'il se miroit dans le cristal d'une onde,
Je gage, ce dit-il, qu'il n'est point d'homme au monde
Qui me puisse égaler en matière d'appas;
J'y mettrai, si l'on veut, la meilleure province
De mes états.

Dans la seconde édition, qui est de 1665, comme la première, ces vers sont comme dans le texte.

Là-dessus Astolphe répond :
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardie)
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très bien vous avez dit.

Le gentilhomme part, et va quérir Joconde :
(C'est le nom que ce frère avoit)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde :
Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse :
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frère arrive, et lui fait l'ambassade ;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi ! tu me quittes ! disoit-elle :
As-tu bien l'ame assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la cour?

Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos règne jour et nuit ;
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devrois me nommer la première :
Mais ce n'est plus le temps ; tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singulière ;
Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point ni de quelle manière
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant : Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même :
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce bracelet.

Vous autres, bonnes gens, eussiez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient:
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame
Un lourdaud de valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord[1], Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas;
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,

[1] Var. *Première édition*: De prime abord.

Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
Encor si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage;
Mais un gros lourdaud de valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense, et plus j'en enrage[1].
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas ! ses divertissements;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.

Astolphe étoit ravi; le frère étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus;

[1] Var. *Première et seconde éditions :* et plus j'enrage.

Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
« Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudroient avoir ta place ;
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimène tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,

A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite!»
Qui fut bien étonné? ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le nain du roi,
Et son amante étoit la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amants se fioient au soin de Doriméne;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là:
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna:
Je ne suis pas le seul; et puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique:
Astolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.

. . . . . .

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les rois il faut plus de mystère
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être maladroit;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du monde
Fît un dénombrement des rois et des césars
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur; sans se mettre en colère,
Et sans en faire pire chère.

. . . . . .

Moi qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé, par mon destin,

De reconnoître cocuage
Pour un des dieux du mariage;
Et, comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue;
Puis vint à celle du roi.

Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue:
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait; et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de cour.

Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, et courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms; je laisserai mon train;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,

Plus de plaisir, plus de commodité
Que si j'étois suivi selon ma qualité.

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux; nous avons de l'esprit;
Avec cela bonnes lettres de change:
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.

Leur bagage étant prêt, et le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie:
Nouveaux objets, nouvelle proie:
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouverneur,

Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne:
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait: suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre:)
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plus tôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable.

Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'est assez d'un.

J'y consens, dit Joconde; et je sais une dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi; laissons la qualité:
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façon.
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage,
Chez les dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor:
Une grisette est un trésor;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle:
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle:
Sa poupée en sait autant qu'elle.

J'y songeois, dit le roi; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder:
Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre[1] le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas:
Tirons au sort; c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'évêque[2], hélas! ils se battoient
Les bonnes gens qu'ils étoient!
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance:
Le marché se conclut; et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,

[1] Var. *Première édition*: de prendre.
[2] Proverbe.

Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse.
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde:
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint[1] content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser la belle lui promit,

[1] Var. *Première édition*: Il se tient.

Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
Dit la fille fort affligée:
De les aller trouver je me suis engagée;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau.
Faisons que l'anneau vous demeure
Reprit le garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, réprit-elle, mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant;
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant:
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous-en bien;
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa;
Et Dieu sait comme il se plaça,

Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; et, sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine :
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain :
Frère, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent [1] besoin que de repos.
Comment ! dit le Romain : mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi ? dit le roi, j'ai toujours attendu ;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,

[1] Var. *Première édition* : de présent.

Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir [1] d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste;
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matière.
Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette tout entière :
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent, Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux;
Leur confessa tout le mystère.

[1] Var. *Première édition :* N'en ayant point.

Loin de lui faire pire chère,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures ;
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers et du bruit des alarmes,
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein [1],
Le roi lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes sont infidèles,
Consolons-nous ; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour ;
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,

[1] Var. *Première édition :* presque plein.

Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis soit de l'un soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre;
Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé;
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas[1], en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

[1] Soulagement, plaisir.

II. RICHARD MINUTOLO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour et la galanterie.
De beaux objets cet état est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudroit pas.

Une sur-tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galant qui sût si bien le numéro.
Force lui fut; d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en sut tirer raison.
Que fait-il donc? Comme il voit que son zèle

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata terza, novell. VI, tom. III, p. 132, édit. 1813, in-12, Parma. — *Contes de Boccace*, traduction nouvelle par Sabatier de Castres, t. IV, p. 164, édit. 1801, in-12.

Ne produit rien, il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle ;
Il fait semblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie :
Sa concurrente étoit sa bonne amie.
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer ;
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut savoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler,
Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit, pour vous dissimuler.
Votre mari voit madame Simonne ;
Vous connoissez la galante que c'est :
Je ne le dis pour offenser personne ;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien

De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne seroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous:
Ce qui me meut n'est du tout que bon zéle.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle
Que votre époux, chez Janot le baigneur,
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre où tout sera fermé
L'on les mettra; soit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur; soit que, sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, et ne marchandez pas:
Gagnez Janot; donnez-lui cent ducats;
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeûner, comme vous pouvez croire;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point; vous gâteriez l'histoire;
Et vous verrez comme tout en ira.

L'expédient plut très fort à Catelle.

De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire; et le drôle et sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je sois quelque buse?
Lors pour sortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout: si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence
Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle,
En ce pays le dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot qui fit le réservé;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.

Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend: il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.

Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari, point de dame Simonne,
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser:
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, et ne voulut mot dire.
Il en profite, et se garde de rire;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.
De figurer le plaisir qu'a le sire;
Il me faudroit un esprit bien plus fort:
Premièrement il jouit de sa belle;
En second lieu il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.

Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir, traître! ce lui dit-elle;
Je ne suis pas celle que tu prétends.
Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire et te saute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue[1],

[1] C'est-à-dire que tu gardes le lit, ou que tu te tiens en retraite. Le mot *mue*, en ancien françois, signifie une grande cage où l'on mettoit les volailles destinées à être engraissées, et où elles *muoient*

Fais le malade et te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas, ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta dame Simonne?
Le rare oiseau! ô la belle friponne!
T'aimois-je moins? Je te hais à présent;
Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre!

Pendant cela Richard pour l'apaiser
La caressoit, tâchoit de la baiser;
Mais il ne put, elle s'en sut défendre.
Laisse-moi là! se mit-elle à crier;
Comme un enfant penses-tu me traiter?
N'approche point, je ne suis plus ta femme;
Rends-moi mon bien: va-t'en trouver ta dame;
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis!
Je suis bien sotte et bien de mon pays
De te garder la foi du mariage!
A quoi tient-il que, pour te rendre sage,
Tout sur-le-champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie?
Je le devrois afin de te punir;
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.

ou changeoient de plumage. Pierre Michault, dans son *Doctrinal de cour*, composé vers le milieu du quinzième siècle, a dit:

Temps vicieux que tout rompt et dévoie,
Contraint vertu de *se tenir en mue*.

La Fontaine a encore employé cette expression dans sa fable IX du livre XI.

A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle : ô dieux ! quelle insolence !
Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, et fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba plus d'à demi pâmée.
Ah ! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant !
Que dira-t-on ? me voilà diffamée !
Qui le saura ? dit Richard à l'instant :
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie ;
Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, et ruse, et tromperie,
Tout est permis en matière d'amour.
J'étois réduit avant ce stratagème
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
Ai-je failli de me payer moi-même ?
L'eussiez-vous fait ? Non, sans doute ; et les dieux[1]
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content : vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.

Tout ce discours n'apaisa point Catelle ;
Elle se mit à pleurer tendrement.

[1] Var. Cieux.

En cet état elle parut si belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle;
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot?
Ne faites point, dit-il, cette folie;
Votre plus court est de ne dire mot :
Pour de l'argent, et non par tromperie,
(Comme le monde est à présent bâti,)
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir! songez-y, je vous prie :
En des combats n'engagez point sa vie;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.

A ces raisons enfin Catelle céde.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez....
Mais bannissons bien loin toute espérance :
Jamais mon zèle et ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement....
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t-il ? le plus fort en est fait.

Tant bien sut dire et prêcher, que la dame
Séchant ses yeux, rassérénant son ame,

Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un souris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, et le drôle en dispose [1].
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été:
Car quand l'amour d'un et d'autre côté
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
Vécut content, et fit force bons tours,
Dont celui-ci peut passer à la montre [2].
Pas ne voudrois en faire un plus rusé:
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fusse avisé!

[1] Var. *Manuscrit de Conrart:*

Tant qu'à son point, après un peu d'effort,
La belle vient, et le drôle en dispose.

[2] L'échantillon.

III. LE COCU BATTU ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain cadet, qui n'y profita guère,
Et volontiers en chemin séjournoit,

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata VII, novella VII, t. VI, p. 240. Parma, 1813, in-12. — *Contes de Boccace*, traduction de Sabatier de Castres, t. VIII, p. 120. Paris, 1801, in-12. *Le Decameron de Boccace*, trad. de Maçon, 1662, in-8°, p. 627. — Ce conte se retrouve encore dans un de nos anciens fabliaux, sous le titre de *la Bourgeoise d'Orléans*. Voy. Le Grand d'Aussy, *Fabliaux et Contes des douzième et treizième siècles*, 1779, in-8°, tom. III, p. 411; *la Bourgeoise d'Orléans*, dans Méon, t. III, p. 161; dans d'Ouville, *Contes*, édit. 1732, t. I, p. 186; dans Hermotimi, *ad Bebelii facetias*, p. 313, édit. 1660; dans *Roger Bontems en belle humeur*, p. 64; dans les *Contes à rire*, ou *Récréations françoises*, t. I, p. 130, 1787; dans les *Conte da ridere*, part. I, p. 139. Mais le conte du Pogge, intitulé *Fraus mulieris*, édit. 1797, in-18, t. I, p. 20, que M. Le Grand d'Aussy a cité, s'en éloigne par les circonstances, et il est le même que la nouvelle LXXXVIII des *Cent Nouvelles nouvelles*, t. II, p. 167, édit. 1733, in-12; le même que le conte intitulé *le Colombier*, dans l'*Apologie pour Hérodote*, t. II, ch. XV, p. 294, édit. de 1735. M. Le Grand d'Aussy cite encore, au sujet de *la Bourgeoise d'Orléans*, Malespini, t. I, p. 174, nov. XXI; *les Facétieuses Journées*, p. 168; et Bandello, t. II, p. 150, nov. XXV. Nov. Porretane 39.

Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un page suivie;
Et la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou [1] de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu: chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors [2] que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appeloit:
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris:
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.

[1] Beaucoup.

[2] Hors; excepté de. Marot a dit, épître XIX, t. II, p. 72, édit. in-12 :

J'ai bien voulu vous escrire, madame,
Chose qui n'est en cognoissance d'ame
Fors que de moy.

Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien et beau,
(Non toutefois sans l'avis de sa femme).
Le fauconnier plut très fort à la dame;
Et n'étant homme en tel pourchas[1] nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son[2] fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.

Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.

[1] Poursuite, sollicitation.

> .... et lors à grande outrance
> Le poure gars estoit banni de France,
> Par le *pourchas* d'aucuns ayans envie,
> De quoy vertu perpetuoit sa vie.
>
> MAROT, *Epîtres*, t. II, p. 180, édit. 1731, in-12.

[2] VAR. *Première édition :* Le.

La dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage et fidèle;
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant son premier somme :
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.

Messire Bon se mit fort en colère.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;

Dans le jardin attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aisément;
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagème :
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
" Tel compliment à des femmes d'honneur!
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.

Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut[1] incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, et meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.

Quand le galant, un assez bon espace

[1] Var. *Première édition :* s'enfuit.
Seconde édition : s'en fut.

Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tout moment sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame,
Et lui cria : Quoi donc! méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte!
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toi, tu viens avec un front de page!
Mais, foi de Dieu! ce bras te châtiera;
Et monseigneur puis après le saura.

Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie

Femme et valet si chastes, si prudents!
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froisse une épaule:
De horions laidement l'accoutra;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;
Mais, le voyant si sage et si fidèle,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Lui conta tout, en lui disant: M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme:
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.

IV. LE MARI CONFESSEUR.

CONTE

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Messire Artus, sous le grand roi François [2],
Alla [3] servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand'cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon;
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si [4] s'en revint tout fier en son village,

[1] Les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. LXXVIII, t. II, p. 132, édit. 1733, La Haye. Mais ce conte est plus ancien, et se retrouve, avec des circonstances différentes, dans Boccace, *Decameron*, giornata VII, novella V, t. VI, p. 202, et t. VIII, p. 74 de la traduction françoise; trad. de Le Maçon, 1662, in-8°, p. 612; dans Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. III, p. 232; dans Bandello, t. I, p. 69; dans Malespini, t. I, p. 248, nov. XCII.

[2] VAR. *Première et seconde édition :* dessous le roi François.

[3] VAR. *Manuscrit de Conrart :* S'en fut.

[4] *Si* signifie ici *il*, comme dans ce passage du roman de Tristan, en ancien langage : « Quant Tristan se sentit navré, *si* eut paour « de mort. » — *Si* remplace aussi le pronom *je* et *tu*.

N'as-tu pas veu le grand de tes desirs,

Où le surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire ;
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie?
C'est moitié trop : sachons la vérité.

Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;
Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.

Ton cher époux, nostre souverain roy?
Si as très bien.
MAROT, *Épître* XIV, t. II, p. 61.

Si m'en allay, évitant ce danger.
MAROT, *Épître* XLVIII, t. II, p. 171, édit. de 1731, in-12.

Son mari donc l'interrompt là-dessus,
Dont bien lui prit. Ah! dit-il, infidèle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller!
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous étiez gentilhomme;
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu! dit alors le bon homme;
Je suis un sot[1] de l'avoir si mal pris.

[1] Le mot *sot* avoit, du temps de La Fontaine, une double signification, et étoit quelquefois le synonyme de *cocu*. Voyez la remarque de M. Boissonade dans notre édition des poésies de Rambouillet et de Maucroix, in-8°, 1825, p. 361.

V. LE SAVETIER[1].

Un savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi: le galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la commère.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien:
Accordez-moi ce que vous savez bien.

[1] Dans la première et dans la seconde édition, cette nouvelle est intitulée *Conte d'une chose arrivée à C.* Dans la troisième édition, 1669, in-12, ce titre est comme dans les deux premières éditions; mais le C est remplacé par *Château-Thierry:* et il est ainsi intitulé dans le manuscrit de Conrart, t. III, p. 160; ce qui nous indique que La Fontaine a mis ici en vers un fait arrivé dans la ville qu'il habitoit. Mais le titre qu'il avoit donné à cette nouvelle implique contradiction, et on a eu raison de le changer. C'est dans l'édition de Romain de Hooge, 1685, in-12, que cette historiette a été pour la première fois intitulée *le Savetier.* — La Fontaine a mis ce sujet en scène, et en a composé, pour sa société, un ballet mêlé de chant et de danse, jusqu'ici inédit, et intitulé les *Rieurs du Beau-Richard.* — *Beau-Richard* est un carrefour de Château-Thierry, où l'on se rassembloit pour causer. Voyez le volume du théâtre.

Je songerai, répond-elle, à la chose :
Puis vient trouver Blaïse tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaïse lui dit : Parbieu ! femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule;
De la donner je ne crois qu'il recule;
Puis tousserez, afin de m'avertir,
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.

Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta;
Dont le mari puis après se vanta;
Si [1] que chacun glosoit sur ce mystère.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois;
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus; sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous?
Elle répond : Ah ! monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames?

[1] Tellement.

Si que les nefs sans crainte d'abismer
Nageoient en mer à voiles avallées.
MAROT, *Ballades*, III, t. II, p. 248.

Notez qu'illec[1], avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi :
Mais quoi ! chacun n'est pas si sage qu'elle.

[1] Que là.

VI. LA VÉNUS CALLIPYGE[1].

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE[2].

Du temps des Grecs deux sœurs disoient avoir
Aussi beau cul[3] que fille de leur sorte;
La question ne fut que de savoir[4]
Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.
Pour en juger[5] un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,

[1] Voyez, sur ce conte, ce qui est dit dans la préface de l'éditeur, p. xv.

[2] Ce second titre est le seul qui se trouve dans le manuscrit de Conrart, n° 902 de la bibliothèque de l'Arsenal, t. IX, p. 158, où nous avons copié ce conte. Il se trouve placé après celui du *Juge de Mesle*, et avant celui d'*Axiochus et d'Alcibiade*. Il a été imprimé fort inexactement, comme on verra d'après les variantes, dans l'édition compacte des Œuvres de La Fontaine, 1817, in-8°, t. II, p. 650. — Il est rapporté dans Athénée, liv. XII, ch. LXXX, édit. de Schweighaeuser, et t. IV, p. 455, de la trad. franç., in-4°, et dans Palæphatus, lib. II, 12. C'est à Syracuse et non en Grèce que ce fait eut lieu. Il est attesté par Cercidas de Mégalopolis, et par Archélaüs, qui sont cités dans Athénée. C'est donc à tort que le savant auteur du Dictionnaire de la Fable, t. I, p. 276, troisième édit., attribue ce fait à deux jeunes Athéniennes. On sait du reste qu'il a exercé plus d'une fois le ciseau des sculpteurs anciens et modernes.

[3] VAR. *Édit.* 1817 : Le plus beau.

[4] VAR. *Édit.* 1817 : La question fut de savoir.

[5] VAR. *Édit.* 1817 : Sur ce débat.

Puis l'épousant lui fait don de son ame;
A son exemple un sien frère est épris
De la cadette, et la prend pour sa femme.
Tant fut entre eux à la fin procédé[1],
Que par les sœurs un temple fut fondé
Dessous le nom[2] de Vénus belle fesse.
Je ne sais pas à quelle intention[3],
Mais c'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

VII. LES DEUX AMIS.

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE[4].

Axiochus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants, et vigoureux,

[1] Var. *Édit.* 1817 :

Tant fut entre eux sur ce point procédé.

[2] Var. *Édit.* 1817 : Au nom de.

[3] Var. *Édit.* 1817 : à quelle occasion.

[4] Athénée, t. IV, xii, c. xviii, et t. V, xiii, c. xxxiv, édit. Schweighaeuser. Dans les trois éditions données par La Fontaine, dans lesquelles ce conte est imprimé, il y a simplement au titre : *Conte tiré d'Athénée.* Le titre des *Deux Amis* se trouve pour la première fois dans l'édition de Hollande, 1685. J'ai réuni les deux titres, pour en former un à la manière de La Fontaine, qui ajoute souvent aux titres de ses contes l'indication des auteurs dans lesquels il en a puisé les sujets.

Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compère:
Je prends sur moi le hasard du péché[2].

[1] La Fontaine a un peu changé cette historiette pour en adoucir l'immoralité. Voici comme Athénée raconte la chose, mais à la vérité d'après un discours de l'orateur Lysias contre Alcibiade:
III « Alcibiade et Axiochus, étant partis par la mer pour l'Hellespont,
« se rendirent à Abydos, où ils prirent pour femme commune
« Xynocipe, fille de Medontis d'Abydos. Ils en eurent une fille,
« mais sans pouvoir assurer qui d'entre eux en étoit le père. Dès
« qu'elle fut nubile, ils en usèrent l'un et l'autre comme de sa
« mère. Lorsqu'Alcibiade en usoit, il la disoit fille d'Axiochus; et
« si celui-ci couchoit avec elle, il la disoit fille d'Alcibiade. »

VIII. LE GLOUTON[1].

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE[2].

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe; il crève, on y court;
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson[3].

[1] Dans les trois éditions données par La Fontaine il n'y a pas d'autre titre à cette petite pièce que celui-ci : *Autre conte tiré d'Athénée.*

[2] ATHÉNÉE, VIII, XXI, trad. franç. in-4°, t. III, p. 265.

[3] La Fontaine n'a pris ici que l'idée du poëte comique Machon, qui est cité par Athénée. Dans l'auteur grec, le héros de l'aventure est le poëte Philoxène de Cythère; et ce n'est point un esturgeon qui lui donne une mortelle indigestion, mais un poulpe de deux coudées.

IX. SŒUR JEANNE[1].

Sœur Jeanne[2], ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison;
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit:
Vivez comme sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde et sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant:
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

[1] Dans les éditions publiées par La Fontaine, cette petite pièce porte le titre de *Conte de ****. Il a été imprimé sous son nom dans un recueil ayant pour titre: *Les plaisirs de la poésie galante, gaillarde, et amoureuse*, p. 2, sans date, mais qui a paru avant la première édition des contes de La Fontaine. La pièce porte dans ce recueil le titre d'*historiette*.

[2] Var. Dans *Les plaisirs de la poésie galante, gaillarde, et amoureuse:*

Sœur Claude...

X. LE JUGE DE MESLE[1].

Deux avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un juge de province :
Si[2] ne put onc[3] découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.

[1] Il y a dans le manuscrit de Conrart, t. IX, p. 157 : le Juge de Mesle, petite ville qui appartient à M. le Prince. C'est Méle ou Mesle sur Sarthe, dont il est ici question. Cette petite ville est à quatre lieues d'Alençon, dans le département de l'Orne. C'étoit une baronie dans la sergenterie ou châtellenie d'Essay, où l'on comptoit quatre-vingt-neuf feux. Ce lieu est fort ancien, et il en est fait mention au neuvième siècle. Cette désignation particulière du poëte prouve qu'il a mis en vers un fait connu. Peut-être se rappeloit-il aussi du juge Bridoye de Rabelais. *Pantagruel*, liv. III, ch. XXXIX et XL.

[2] Il.

Si n'aurez-vous, de ce je vous asseure,
Lot ni honneur de si cruelle mort.
MAROT, *Chansons*, X, t. II, p. 334.

[3] Jamais, aucunement.

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouissance,
Onc homme ne fut mieux monté,
C'est bien la plus belle de France.
MAROT, *Ballades*, VII, t. II, p. 146.

La cour s'en plaint, et le juge repart :
Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille ;
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

XI. LE PAYSAN[1]

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'étoit bagatelle ;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hart :

[1] Dans les manuscrits de Conrart (902, Arsenal), t. IX, p. 167, l'intitulé est : *Conte d'un Gentilhomme espagnol et d'un paysan son vassal*, ce qui indique que le sujet est pris dans quelque nouvelle espagnole.

Molière a pris dans ce conte l'idée de la scène du Malade imaginaire, où Polichinelle est condamné, par les archers qui l'ont arrêté, à payer six pistoles, rachetables en croquignolles ou en coups de bâton. Polichinelle paie définitivement en espèces les six pistoles, faute d'avoir pu supporter jusqu'au bout les croquignolles et les coups de bâton. — *Malade imaginaire*, premier intermède, scène VI, t. 9, p. 318, édit. d'Auger.

Faic ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! ah ! dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde !
Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde :
Quoi ! le galant m'ose répondre encor !

Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et sur-tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat,
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.

Son seigneur rit, et sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe; aussi fait le deuxième:
Au tiers il dit: Que le diable y ait part!
Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
Que s'écriant, Haro! la gorge m'ard[1]!
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire!
Son seigneur dit: Ah! ah! sire Grégoire,
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas[2].

[1] Vers pris à Villon.

Prince il n'eust sceu jusque à terre cracher;
Toujours crioyt, haro, la gorge m'ard,
Et si ne sceut oncq sa soif estancher,
L'ame du bon maistre Jehan Cotard.

Villon, *OEuvres*, édit. 1723, p. 62. *Ballade* et *Oraison*, ou p. 35 du *Choix des poésies*, 1825, in-18. — Voyez encore Marot, *Ballades*, VI, t. II, p. 243, et dans les *Visions de Pétrarque*, t. IV, p. 138.

[2] Terme emprunté à l'art vétérinaire: *Le lampas* est un gonflement presque toujours inflammatoire de la membrane muqueuse, qui, dans la bouche des chevaux, recouvre la voûte du palais, et qui garnit la face interne des dents. Ce mot, par extension, servoit à désigner le palais de la bouche du cheval; et c'est ainsi qu'il est défini dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie françoise (1696, in fólio, t. I, p. 379, édition de Hollande). En employant ce mot pour désigner le palais de la bouche de l'homme, La Fontaine usoit d'une métaphore facile à comprendre de son temps. C'est ainsi que dans le style trivial on emploie souvent le mot *gueule*, qui ne s'applique qu'aux animaux, pour signifier la bouche dans l'homme. Depuis long-temps le mot *lampas* n'est plus usité dans le sens qu'il avoit du temps de La Fontaine. Il ne se trouve pas dans les dernières éditions du Dictionnaire de l'Académie françoise: comme il n'appartient plus qu'à la médecine vétérinaire, il ne pouvoit être compris sans cette explication.

Or buvez donc, et buvez à votre aise;
Bon prou[1] vous fasse! Holà, du vin, holà!
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés;
Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme:
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons.

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance:
Au deux, il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace,
Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout:
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc[2] si cruelle aventure.
Deux forts paillards[3] ont chacun un bâton

[1] Profit.

[2] Jamais.

[3] Ce mot est employé ici selon son ancienne signification, et désigne des habitants de la campagne, des rustres qui couchent

Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
Grace! dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.

Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, cessez: hélas! je n'en puis plus.
Son seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net et comptant: je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur: j'en suis fâché pour vous;
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit: C'est tout mon fait.
On examine; on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face:
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui sert? il convient tout payer.

C'est grand'pitié quand on fâche son maître.
Ce paysan eut beau s'humilier;
Et, pour un fait assez léger peut-être,

sur la paille. Voyez Rabelais, liv. I, chap. xvi, et la note de Le Duchat, t. I, p. 57 de l'édition in-4°. Amsterdam, 1741.

Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un carolus [1].

[1] Ancienne monnoie.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

1667-1669.

PRÉFACE

DE LA FONTAINE

POUR LE SECOND LIVRE DE SES CONTES. 1667.

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur[1], et par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme épique

[1] La Fontaine a tenu si peu cette promesse, que depuis il a plus que doublé le nombre de ses contes, et que les derniers qu'il composa furent encore plus licencieux.

des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin: car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux! Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte: cependant, que l'on considère quelques unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais; quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siécle, et que c'en sont de très grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, et disons,

comme nous avons déja dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot; car notre auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivi la manière de nos vieux poëtes, QUORUM IN HAC RE IMITARI NEGLIGENTIAM EXOPTAT POTIUS QUAM ISTORUM DILIGENTIAM.

Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal événement et la suite; enfin, ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle nouvelle;

et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. NON SIC DECET CONTAMINARI FABULAS, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des régles du dramatique. Ce privilége cessera-t-il à l'égard des contes faits à plaisir? et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement.

D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'enchérir? Nous en demeurons d'accord; et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matières, le dernier sur-tout: car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite et la dépendance

d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très malaisées [1], il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut; par ce moyen vous vous soulagez vous-même, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devoit être content à la fin: cela plaît toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point
III venir là, si l'on peut, ni faire rire et pleurer dans une même nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques, et que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières, et défendre chaque endroit; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'in-

[1] On voit par ce passage que La Fontaine n'a pas écrit si facilement tant de vers faciles, et que c'est en connoissance de cause qu'il a su triompher des difficultés du genre qu'il avoit adopté.

dulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage, si l'étendue des préfaces l'avoit permis.

LIVRE SECOND.

I. LE FAISEUR D'OREILLES[1] ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES[2], ET D'UN CONTE DE BOCCACE[3].

Sire Guillaume allant en marchandise,
Laissa sa femme enceinte de six mois,
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,

[1] La Fontaine, qui cite ici Boccace et les Cent Nouvelles Nouvelles, n'a pas, par une singulière distraction, fait mention de l'auteur où il a plus immédiatement puisé, et qui lui a fourni le titre, le sujet, et même les noms des personnages de la première partie de son conte : c'est Bonaventure des Periers. Voyez les *Contes ou les Nouvelles Récréations et joyeux devis*, nouvelle XI, *de celui qui acheva l'oreille de l'enfant à la femme de son voisin*, t. I, p. 114, édit. 1735, in-12.

[2] *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, nouvelle III, *La Pêche de l'anneau*, t. I, p. 14, édit. 1733.

[3] Boccaccio, *Decameron*, giornata VIII, novella VIII, t. VII, p. 183. Comparez Aloisio Cinthio, 16e proverbe. Straparole, 6e nuit, t. I, p. 200. Nov. di Malespini, n° 45.

Nommée Alix, du pays champenois.
Compère André l'alloit voir quelquefois :
A quel dessein? Besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sait. C'étoit un maître sire;
Il ne tendoit guère en vain ses filets;
Ce n'étoit pas autrement sa coutume :
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point,
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point,
De ce défaut on n'accusoit la belle;
Elle ignoroit les malices d'amour;
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette;
André survient, qui sans long compliment
La considère, et lui dit froidement :
Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compère Guillaume
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous? quoi ! d'un enfant monaut [1]
J'accoucherai ! N'y savez-vous remède?

[1] Qui n'a qu'une oreille.

Si dà [1], fit-il [2], je vous puis donner aide
En ce besoin, et vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire;
Le mal d'autrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compère;
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il; je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il sait faire.
Tant ne fut nice [3] (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.

[1] Oui-dà.

[2] Dit-il, comme dans l'ancien fabliau du Cuvier :

Li bourgeois l'ot, n'en fut pas liez;
Dame, *fet-il*, çà li baillez
Son cuvier.

[3] Novice, simple, *ignorante*. M. Roquefort, dans son Glossaire, dit que *nicete* ou *nicette* est le féminin de *nice*. Je crois que *nicete* est le diminutif de ce mot, et équivaut à *simplette*. Ainsi Ronsard, dans sa Défloraison de Léda, dit :

La *nicette* en son giron
Reçoit ses flammes secrettes.

Mais *nice* s'emploie au féminin comme au masculin, et la preuve en résulte des exemples mêmes cités par M. Roquefort. Ainsi on trouve dans le Roman de la Rose :

Elle ne fut ne *nice*, ne ombrage,
Mais saige et sans nul outrage
. . . . . .

Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore [1] un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage,
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant et si bien qu'en ayez bonne issue.
Je vous en suis, dit-elle, bien tenue:
Bon fait avoir ici-bas un ami.

Le lendemain, pareille heure venue,
Compère André ne fut pas endormi:
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.

Ançois s'en joue à la pelotte
Comme pucelle *nice* et sotte.

.... tous ces mots alléchans
Font souvenir de l'oyselleur des champs,
Qui doucement fait chanter son sublet,
Pour prendre au bric l'oyseau *nyce* et foiblet.
MAROT, *l'Enfer*, t. II, p. 254, édit. de 1731, in-12.

De *nice* est venu *nicetez*, naïveté, niaiserie. Ainsi on trouve dans le roman de Tristan: « Se nos prédécesseurs furent fols et *nyces*, « nous sommes plus sages, et nous ne voulons plus comparer leur « *nyceté*. » — *Nice* est encore en usage dans le patois lorrain. (Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, p. 238.) En languedocien on dit *néci*, en espagnol *necio*.

[1] Tantôt, maintenant, présentement.

Où prendrez-vous les cheveux qu'avez *ores*
Pour essuyer les pieds du Roy des cieux.
MAROT, *Épîtres*, XIII; t. II. p. 55, édit. 1731.

Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose encommencée [1].
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne seroit à vous bien besogné.
Rien, rien, dit-il ; à cela j'ai soigné :
Jamais ne faux en rencontres pareilles.

Sur le métier l'oreille étoit encor
Quand le mari revient de son voyage ;
Caresse Alix, qui du premier abord :
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage !
Nous en tenions sans le compère André,
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente ;
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, et l'en remercier ;
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit

[1] Commencée, mise en train. Ainsi, dans le roman de Gérard de Nevers, en ancien langage : « Quand tout fut en grand serieté, « il *encommença* à chanter. »

De tout le cas ; puis, outré de colère,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence et sa naïveté
En quelque sorte apaisèrent la noise.
Hélas ! monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent,
Le compte y est ; et quant au demeurant
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir ; si je mens, tuez-moi ;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.
L'époux, sortant quelque peu de colère,
Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit ; vous avez cru bien faire ;
J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différent ;
Soyez secrète, ou bien vous êtes morte.
Il vous le faut avoir adroitement ;
Me feindre absent, en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra ; puis de quelque propos
L'amuserez, sans toucher à l'oreille ;
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.

Notre innocente exécuta très bien
L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, et fait bruit: Le compagnon regarde
Où se sauver: nul endroit il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.
Le mari frappe: Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de sorte
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.
Il sort pourtant, et va querir main-forte,
Ne le voulant sans doute assassiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper,
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel et plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas;
Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire;
Ferma très bien la porte sur le sire.

André se crut sorti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne savoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas,
Change d'avis, en soi-même propose
De se venger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André; contez-lui votre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas;

Pour l'amener, vous direz à la dame
Que son mari court un péril très grand;
Que je vous ai parlé d'un châtiment
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir en rencontres pareilles;
Chose terrible, et dont le seul penser
Vous fait dresser les cheveux à la tête;
Que son époux est tout près d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête;
Que toutefois, comme elle n'en peut mais [1],
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez; je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.
Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
Chez sire André, dont la femme accourut
En diligence et quasi hors d'haleine;
Puis monta seule, et, ne voyant André,
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,

[1] Plus, davantage, jamais, de *magis*. Cette conjonction est d'un usage fréquent dans nos anciens auteurs, et a un grand nombre de significations. Ainsi, dans le roman de la Rose :

Et quand il se vit en ce point,
Qu'il n'eut *mais* espérance point.

M. Raynouard remarque que *no poder mais*, *n'en pouvoir mais*, est une des locutions particulières, ou un des idiotismes, de la langue romane. (*Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an* 1000, ch. VIII, p. 338.)

La fait asseoir, et puis commence ainsi :
L'ingratitude est mère de tout vice :
André m'a fait un notable service ;
Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
Je lui rendrai, si je puis, la pareille.
En mon absence, il a fait une oreille
Au fruit d'Alix ; je veux d'un si bon tour
Me revancher, et je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court ;
Le moule en est assurément la cause :
Or je les sais des mieux raccommoder.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commère,
Et près d'André la jeta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue[1], en jouit.
La dame prit le tout en patience ;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, et non sur sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace[2].

[1] C'est-à-dire en partie de gré, en partie de force.

[2] C'est-à-dire qu'il rendoit plus qu'il n'avoit reçu. La fouace est un pain cuit sous la cendre, ou une sorte de *galette* grossière. Rabelais en fait mention dans la dispute des fouaciers de Lerné. *Garyantua*, liv. I, ch. xxv. En Languedoc, on dit *fougasso* ; et il

Qu'on dit bien vrai que se venger est doux!
Très sage fut d'en user de la sorte :
Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, et n'osa murmurer ;
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé ;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles.
Je dis à moins ; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

paroît que le fougasso ou la fouace diffère de la galette qu'on fait dans les provinces du nord, en ce qu'elle est plus molle que cette dernière, et contient plus de mie. (Voyez le *Dictionnaire languedocien-françois*, p. 341, in-8°, 1785, Nîmes.)

II. LES CORDELIERS

DE CATALOGNE [1].

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [2].

Je veux vous conter la besogne
Des cordeliers [3] de Catalogne:
Besogne où ces pères [4] en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner paradis.

[1] Ce conte ne se trouve pas dans la première édition de cette seconde partie, publiée en 1667. Il fut d'abord imprimé dans l'édition de Hollande de Jean Verhoeven, en 1668, d'après une copie manuscrite; puis publié ensuite par l'auteur même, dans la seconde édition de sa deuxième partie, en 1669, mais avec quelques changements, qui ne doivent pas tous être adoptés, parceque quelques uns ont évidemment été faits pour pouvoir paroître avec privilége du roi. Le titre, dans cette édition de 1669, est *les Frères de Catalogne*.

[2] *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, nouvelle XXXII; *Les Dames dismées*, t. I, p. 172. Malespini, n° 23. Le Grand d'Aussy, t. III, p. 85, et quelques auteurs, d'après lui, rapportent à tort à ce conte celui des *Frères Denise*, par Rutebœuf; et le traducteur françois de Boccace, t. IV, p. 106, cite mal-à-propos ce conte de La Fontaine au sujet de la nouvelle IV de la troisième journée du Décaméron.

[3] VAR. *Édit.* 1669 : Des bons frères.

[4] VAR. *Édit.* 1669 : ces frères.

Telles gens par leurs bons avis
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soi filles et femmes,
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, et ne savoit
Gloser encor sur l'évangile
(Temps à coter fort difficile),
Un essaim de frères mineurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit:
A l'abord une confrérie
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée:
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche:

Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,

C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage;
Nous l'avouons; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griéve des offenses
C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit:
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; et de vos restes
Rendez grace aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle!
Qui vous témoigne notre zéle;
Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumône:
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François [1].
Cela fondé sur l'Écriture:
Car il n'est bien dans la nature

[1] Var. Édit. 1669:

Vers les frères catalanois.

(Je le répète, écoutez-moi),
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance et d'hommage.
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Ou savoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir:
Quelque peine qu'il faille avoir;
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait:
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'apôtre[1]
Qui font à notre intention:
Foi, charité, discrétion.

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon:
Peu dormirent à son sermon.

[1] Var. Édit. 1669:

Voici trois mots d'un bon apôtre.

Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt; grande dispute
A qui la première paiera :
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre mère sainte église[1],
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu, souffrez qu'on respire;
C'en est assez pour le présent;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre; ///
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre :
Tout avec ordre; et, croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence :
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commère.

[1] Var. Édit. 1669 :

La gent qui n'aime pas la bise.

Ce vers aura été substitué à l'autre pour satisfaire à la censure.

Je laisse à penser quelle chère
Faisoit alors frère Frapart.
Tel d'entre eux avoit pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes:
Tel aux douze et quinze passoit;
Frère Roc, à vingt se chaussoit.
Tant et si bien que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent:
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers:
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux pères n'expédioient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car dans ces dîmes de rebut
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité

Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande
Un beau soir; en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit: Mon dieu! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement:
Quoi? quelle affaire? êtes-vous folle?
Il est minuit, sur ma parole:
Demain vous direz vos péchés:
Tous les bons pères sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Hé, par Dieu, si! dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait? et quelle offense
Presse ainsi votre conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
Ah! monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me presse
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer; car, si j'attends,
Je ne le pourrai de long-temps;
Le frère aura d'autres affaires. —
Quoi payer? — La dîme aux bons pères. —
Quelle dîme? — Savez-vous pas? —
Moi, je le sais! — C'est un grand cas,

'Que toujours femme aux moines donne...: —
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres? reprit l'époux. —
Eh! la! monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurois payé depuis l'heure;
Vous êtes cause qu'en demeure[1]
Je me trouve présentement,
Et cela, je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première.

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment;
Il ne sut que dire et que croire.
Enfin pour apprendre l'histoire
Il se tut, il se contraignit;
Du secret, sans plus, se plaignit[2],

[1] En retard. Ce mot, en ce sens, n'est plus usité que comme terme de palais. On disoit autrefois *demor, demorance* ou *demorée.*

Donques, adieu ma maîtresse adorée;
Jusqu'au retour, dont trop la *demorée*
Me tardera.

MAROT, *élégie* III.

[2] Les quatre vers précédents, qui se trouvent dans l'édition de Hollande de 1668, et dans celle de Paris de 1669, donnée par La Fontaine, ont été supprimés dans l'édition avec figures de Romain

Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que maint autre dame
Payoit la même pension :
Ce lui fut consolation.

Sachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte :
Votre sœur paie à frère Aubry;
La baillie au père Fabry;
Son altesse à frère Guillaume,
Un des beaux moines du royaume.
Moi, qui paie à frère Girard,
Je voulois lui porter ma part.

Que de maux la langue nous cause !
Quand ce mari sut toute chose,
Il résolut premièrement
D'en avertir secrètement
Monseigneur, puis les gens de ville.
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord,
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la dame
Il fait venir frère Girard,
Lui porte à la gorge un poignard,
Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère

de Hooge, et dans toutes les éditions modernes. — Ils sont dans la copie de Conrart, t. IX, p. 556, verso.

A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va par-tout conter sa chance:
Au logis du prince il commence;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée,
On court en foule à l'assemblée,
Et le sujet de la rumeur
N'est point su du peuple dîmeur [1].

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés,
Afin que la gent cordelière [2],
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers [3].

[1] Les quatre vers qui précèdent se trouvent dans les éditions de 1668 et 1669, et manquent dans celle avec figures de Romain de Hooge, et dans toutes les éditions modernes.

[2] VAR. Afin que cette pépinière.

[3] Les quatre vers qui précèdent se trouvent dans les éditions de 1668 et 1669, et sont omis dans les éditions modernes, comme dans celle avec figures de Romain de Hooge.

Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort;
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout-à-l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta;
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille[1], ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautant alentour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère;
Ni moinillon, ni béat père:
Robes, manteaux, et capuchons[2],
Tout fut brûlé comme cochons;
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre frère Girard,
Il avoit eu son fait à part.

[1] *Penaillon* signifie une guenille, un haillon, et, par terme de mépris, un moine. La *penaille* désigne donc la troupe vêtue de penaillons, ou une troupe de moines. Ce mot est, je crois, de l'invention de La Fontaine.

[2] Var. *Édit. de* 1669: cocluchons.

III. LE BERCEAU.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Non loin de Rome un hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence;
Homme sans bruit, et qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense:
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse et gentille,
D'esprit si doux et d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua: très bien le lui sut dire;
Muet n'étoit, elle sourde non plus;
Dont il avint qu'il sauta par-dessus

[1] Boccaccio, *Decameron*, gior. IX, nov. VI; t. VIII, p. 83; trad. franç., t. X, p. 93; trad. de Le Maçon, p. 815. Boccace paroît avoir emprunté ce sujet à Jehan de Boves, dont le conte est intitulé, selon les différents manuscrits, *De Gombert et des deux Clercs*, ou *l'Hôtel Saint-Martin*, ou *l'Anneau*. Voyez les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy, t. III, p. 102, et Barbazan, t. II, p. 115, édit. in-12, ou t. III, p. 238, édit. in-8°, et Aloysio Cinthio, prov. 25.

Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un ; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette belle :
Pinuce étoit gentilhomme bien fait ;
Et jusque-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants, ô vous pères et mères ;
Tant vos moitiés, vous époux et maris :
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinucio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien ami, dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte,
Vous savez bien comme on est à l'étroit

Dans ce logis ; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute ;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'amant, quelque coin de réserve?
L'hôte repart : Il ne nous reste plus
Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
Aux survenants ; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous et monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit : Volontiers ; je vous prie.
Que l'on nous serve à manger au plus tôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite :
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp ; celui de l'hôte étoit
Contre le mur, attenant de la porte ;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant ;
Entre les deux un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte apparemment
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les moments de la nuit,

Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu,
Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Trêve se fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue pause.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis [1]
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, et quand il plut à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne sais quoi tomba.
Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.

[1] La porte. Jehan de Boves dit :

Lors se lieve sire Gombers,
S'alla à l'*uis* pisser toz nus.

Fabliau de *Gombers et des deux Clercs*.

« Et parceque ladite pièce n'estoit pas assez large pour couvrir l'*huis* de l'entrée. »

Satire MÉNIPPÉE, édit. de 1824, in-8°, p. 46.

Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue :
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue :
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari !
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi[1],
Le compagnon, dedans un tel rencontre ;
La mit en œuvre, et sans témoigner rien
Il fit l'époux, mais il le fit trop bien.
Trop bien ! je faux : et c'est tout le contraire,
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari ? dit-elle ; et quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie ;
Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame étoit de bonne emplette encor ;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette, appréhendant

[1] Ni étourdi. Élision qu'on ne pourroit se permettre aujourd'hui.

D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau;
Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas qu'en abaissant sa voix,
(Gens trop heureux font toujours quelque faute)
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi! Colette est un morceau de roi.
Si tu savois ce que vaut cette fille!
J'en ai bien vu, mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout
Gaillardement six postes se sont faites;
Six de bon compte, et ce ne sont sornettes.

D'un tel propos l'hôte tout étourdi
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'hôtesse dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour son mari:
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles;
N'entends-tu point comme ils sont en débat?
En son séant l'hôte sur son grabat
S'étant levé, commence à faire éclat.

Comment! dit-il d'un ton plein de colère,
Vous veniez donc ici pour cette affaire!
Vous l'entendez! et je vous sais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites!
Prétendez-vous, beau monsieur que vous êtes,
En demeurer quitte à si bon marché?
Quoi! ne tient-il qu'à honnir des familles?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles!
J'en suis d'avis! Sortez de ma maison:
Je jure Dieu que j'en aurai raison.
Et toi, coquine, il faut que je te tue.

A ce discours proféré brusquement,
Pinucio, plus froid qu'une statue,
Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement.
Chacun se tut l'espace d'un moment.
Colette entra dans des peurs nonpareilles.
L'hôtesse, ayant reconnu son erreur,
Tint quelque temps le loup par les oreilles[1].
Le seul ami se souvint par bonheur
De ce berceau, principe de la chose.
Adressant donc à Pinuce sa voix:
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois?
T'ai-je averti que le vin seroit cause
De ton malheur? Tu sais que, quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te démènes,

[1] Tenir le loup par les oreilles est une expression proverbiale qui, dans le style vulgaire, s'emploie lorsque, surpris dans quelque affaire fâcheuse, on envisage du péril de tous côtés, et qu'on ne sait quel parti prendre.

Et vas contant mille chimères vaines
Que tu te mets dans l'esprit en dormant.
Reviens au lit. Pinuce, au même instant,
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même
Qui n'y voulût aussi contribuer.
Près de sa fille elle alla se placer;
Et dans ce poste elle se sentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, et la déshonorer?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle:
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'alloit donner belle!
L'hôte reprit: C'est assez; je vous croi.
On se leva, ce ne fut pas sans rire;
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret; et quiconque eut du bon
Par-devers soi le garda sans rien dire.

100257

IV. LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Un roi lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire):
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, prince sage et prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; et la couche royale
De part et d'autre étoit assurément
Aussi complète, autant bien assortie
Qu'elle fut onc[2], quand messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, et sans se soucier

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata III, novella II, t. III, p. 51; traduct. franç., t. IV, p. 44. — *Cento novelle antiche*, 98, 2ᵉ partie.

[2] Jamais.

> Et ne sortit *onc* de ma forge
> Un ouvrage si mal limé.
> Marot, *Épître* XII, t. II, p. 46, édit. 1731, in-12.

En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour,
Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie [1].
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit;
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Éprouver tout, et tenter le hasard.
L'usage étoit chez le peuple lombard,
Que quand le roi, qui faisoit lit à part,

[1] Amie, maîtresse chérie.

Comme tous font, vouloit avec sa femme.
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
Qu'une simarre : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une dame
Ouvroit sans bruit; et le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la dame éteignoit en sortant
Cette clarté : c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque royaume a ses cérémonies,
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors [1] que le roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier, frais, gaillard, et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit

[1] Hormis.

Et m'y consens, qui point ne le cognois
Fors qu'on m'a dit que c'est un Lyonnois.
MAROT, *Épître* XL, t. II, p. 118.

Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite,
(Un muletier à ce jeu vaut trois rois)
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement [1], et crut que la colère
Rendoit le prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le ciel est toujours juste;
Il ne départ à gens de tous états
Même talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander;
Un magistrat [2] sait les points décider:
Au jeu d'amour le muletier fait rage,
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort.
Certes, monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir: même outre l'ordinaire
En avez pris et beaucoup plus qu'assez.

[1] En pensée.
[2] Var. *des éditions*: Un avocat.

Pour Dieu, monsieur, je vous prie; avisez
Que ne soit trop; votre santé m'est chère.

Le roi fut sage et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors[1] le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Point ne faillit dedans sa conjecture;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystère, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux

[1] Excepté.

Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et cela fait, le prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le prince en son ame:
Qu'est-ce ci donc! qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit[1]?
Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si[2] se taise:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

[1] Plaisir d'amour.

« Tristan se couche emprès d'elle, et en fist toutes ses voulen-
« tés... Entre eux qui menoient le *déduit*, voici venir le nain...
« Trois jours et trois nuits Yseult et Tristan demeurèrent léans en
« *déduit*. » *Roman de Tristan.*

[2] Il.

V.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE [1].

Beaucoup de gens ont une ferme foi
Pour les brevets, oraisons et paroles :
Je me ris d'eux; et je tiens, quant à moi,
Que tous tels sorts sont recettes frivoles,
Frivoles sont; c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nonpareilles;
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir;
Des autres, non. Voici pourtant un conte
Où l'oraison de monsieur saint Julien [2]

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata II, novella II, t. II, p. 20; trad. franç., t. II, p. 20.

[2] Les légendes nous apprennent que saint Julien, pour expier un crime involontaire, s'étoit dévoué à recevoir chez lui tous les passants. Il étoit, par cette raison, devenu le patron des voyageurs; et nos vieux poëtes désignent ordinairement une bonne auberge et un bon gîte par le nom d'hôtel de saint Julien.

Tu as dit la pastenostre
Saint Julien à cest matin,

A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, et mal passé la nuit.

Il s'en alloit devers Château-Guillaume,
Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien);
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
Après l'abord, et l'ayant salué
Fort humblement : Si notre compagnie,
Lui dirent ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complète,
Mieux elle vaut: c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infestent la province,
Que l'on ne sait à quoi songe le prince
De le souffrir. Mais quoi! les mal-vivants
Seront toujours. Renaud dit à ces gens
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très bons effets;

Soit en roumans, soit en latin :
Or, tu seras bien ostelé.
Dit des Heréens.

Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainsi du reste; où sans pact[1] ni demi[2]
(De quoi l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit; l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure;
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenants de mainte expérience
Se vantoient tous; et Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison?

[1] Au lieu de *pacte*. Le poëte a retranché une lettre pour que ce mot n'eût qu'une syllabe. Ces licences étoient permises aux poëtes du siècle de Louis XIV.

[2] Leroux, dans son *Dictionnaire comique, satirique*, tome I, p. 362, nous apprend que c'est un usage commun chez le petit peuple de dire *sans respect ni demi*, pour dire *sans aucun respect;* et Théophile, dans un sonnet, pour exprimer les démons informes, a dit :

> Subtils esprits de l'air, démons ingénieux,
> Qui errez vagabonds sans *forme ni demie.*
> *Le Parnasse satirique*, 1660, in-18, p. 81.

Dans Marot, ballades, VI, t. II, p. 243 :

> Or est ma cruelle ennemie
> Vengée bien amèrement,
> Revenge n'en veux, *ne demie.*

Ainsi *sans pacte ni demi*, ou *sans pacte ni demi-pacte*, signifie *sans aucun pacte.* C'est ainsi que dans un sens opposé, pour exprimer un fourbe trompé par un plus grand fourbe, on a dit : *A fourbe fourbe et demi*, ou *à menteur menteur et demi.*

De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple et qui vis à l'antique.
Bien vous dirai qu'en allant par chemin
J'ai certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter; et j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel sera le meilleur,
Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.

Il faisoit lors un froid plein de rigueur;
La nuit de plus étoit fort approchante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi
Vous servez-vous de ces mots en voyage?
Point, lui dit l'autre; et vous jure ma foi
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :
Mais si je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagerai,
Reprit Renaud, et j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, si l'avez agréable :

C'est la raison. L'autre lui répondit :
J'en suis d'accord; et gage votre habit,
Votre cheval, la bourse au préalable;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.

Renaud dès-lors put bien s'apercevoir
Que son cheval avoit changé d'étable.
Mais quel remède? En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix :
Çà, descendez, dit-il, mon gentilhomme;
Votre oraison vous fera bon besoin;
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval,
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue; et le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,
Va tout dolent, et craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup, malgré son oraison,
Très mauvais gîte; hormis qu'en sa valise
Il espéroit; car il est à noter
Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'aventure :
Le drôle, ayant vu de loin tout le cas,

(Comme valets souvent ne valent guères),
Prend à côté; pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, et dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues,
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désespérer
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, et le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien:
Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater: témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en sais pas la sorte.
Son bon destin, par un très grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; et ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,

Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit:
Dieu soit loué! dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts: il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile et perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble, et frissonne
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là, c'étoit une servante;
Et sa maîtresse, une veuve galante
Qui demeuroit au logis que j'ai dit;
Pleine d'appas, jeune, et de bonne grace.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit: et, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs;
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville
En sussent rien, non pas même ses gens.
Je m'en étonne; et tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis:
Plus il est su, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déja sa fin tout assurée,
Monsieur étoit de madame attendu;

Le souper prêt, la chambre bien parée;
Bons restaurants, champignons, et ragoûts;
Bains et parfums; matelas blancs et mous;
Vins du coucher; toute l'artillerie
De Cupidon; non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Étant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis
Par un sien page; et de cela la belle
Se consola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne; il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette servante et confite en tendresse,
Par aventure, autant que sa maîtresse,
Dit à la veuve : *Un pauvre souffreteux*
Se plaint là-bas; *le froid est rigoureux*;
Il peut mourir : vous plaît-il pas, madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert?
Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette;
Et là-dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoierez coucher.

Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre; il remercie,

Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force et courage:
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misère et de sa nudité:
L'Amour est nu, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la chambrière monte,
Et va conter le tout de point en point.
La dame dit: Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire:
Car feu monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,
La dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast, car il s'étoit nommé,
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait; il ne se fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, et fait à la donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme;
Même un peu mieux, la chronique le dit:
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve, elle ne fit en somme
Que regarder, témoignant son desir;
Soit que déja l'attente du plaisir
L'eût disposée, ou soit par sympathie,

Ou que la mine ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'Amour.
Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire? il n'y va rien du nôtre:
Si le marquis est quelque peu trompé,
Il le mérite, et doit l'avoir gagné,
Ou gagnera; car c'est un bon apôtre.
Homme pour homme, et péché pour péché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
Que l'oraison de monsieur saint Julien
Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.
Lui hors de table, on dessert au plus vite.
Les voilà seuls, et, pour le faire court,
En beau début. La dame s'étoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence, à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atour.
Point de clinquant, jupe simple et modeste,
Ajustement moins superbe que leste;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court;
Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour:
Par-là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai; mais je n'omettrai point
Qu'elle étoit jeune, agréable, et touchante,
Blanche sur-tout, et de taille avenante,
Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.

A cet objet qui n'eût eu l'ame émue?
Qui n'eût aimé? qui n'eût eu des desirs?
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matière;
Mais pour l'aider la marchande lui dit:
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci;
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air et le port, les yeux, la remembrance [1]
De mon époux: que Dieu lui fasse paix!
Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits.
Renaud reprit: Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous?
A nul objet; et je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre:
Je transissois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux? La belle l'arrêtant
S'humilia pour être contredite:
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit, louant par le menu

[1] La ressemblance, le souvenir.

Remembrez-vous de nos frisques maintiens,
Ayez mémoire de notre grand liesse.

André de La Vigne, *à sa mie*, dans le *Choix de poésies de Clément Marot et de ses devanciers*, 1825, in-18, p. 77.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se montroit cruelle.
Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, et marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit),
Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle sourit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus:
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle, ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baisers donnés et pris;
La petite oie[1]; enfin ce qu'on appelle
En bon françois les préludes d'amour;
Car l'un et l'autre y savoit plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
On lui faisoit toujours quelque faveur.

[1] La Fontaine explique lui-même le sens de cette locution dans l'argot des libertins. C'est une métaphore tirée du langage des marchands de volailles, qui nomment *petite oie* le cou, les bouts d'ailes, et en quelque sorte tous les accessoires d'une volaille.

Voilà, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps;
Tant que le tout piéce à piéce s'efface..
Qui ne voudroit se racquitter ainsi?
Conclusion, que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci[1].
Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite.
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,
Le mit au sien; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait; mais, comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir;
Mais en secret, car il falloit pourvoir
Au gouverneur. La belle, non contente
De ses faveurs, étala son argent.

[1] Grace, faveur, miséricorde.

Ne fais pas dangier de toi rendre;
Tant plus volontiers te rendra,
Et plutost à *merci* sera.
Roman de la Rose.

Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à cette hôtellerie
Où son valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse, et puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas; car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses:
C'est proprement la caverne au lion;
Rien n'en revient: là les mains ne sont closes
Pour recevoir; mais pour rendre, trop bien:
Fin celui-là qui n'y laisse du sien.

Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché:
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous; et le trio branché
Mourut contrit, et fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance[1]

[1] Var. Dans les éditions de 1667 et 1669 de Paris, et dans celle de 1668 de Hollande, ce vers est suivi de quatre autres, que l'auteur a depuis retranchés.

Après cela doutez de la puissance
Des oraisons, dira quelqu'un de ceux
Dont j'ai parlé: trois gens par-devers eux

Dès oraisons. Ces gens gais et joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance[1],
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence;
Quand sous la main lui tombe une beauté
Dont un prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, et tout son équipage;
Et, grace à Dieu et monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

Ont un roussin, et nombre de pistoles.
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux?
Aussi font-ils florès et caprioles
(Mauvais présage), et tout gais et joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance.

[1] Bien, butin.

VI. LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

NOUVELLE

TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE [1].

Boccace n'est le seul qui me fournit:
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique:
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles nouvelles*
Sont jusqu'à cent, *bien déduites et belles*
Pour la plupart, *et de très bonne main.*
Pour cette fois la reine de Navarre
D'un C'ÉTOIT MOI, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur:
J'y mets du mien selon les occurrences;
C'est ma coutume; et, sans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur [2].

[1] *L'Heptameron des Nouvelles de Marguerite de Valois, royne de Navarre*, 1560, in-4°, cinquième journée, nouvelle v, p. 150. Et « jamais femme ne fut plus étonnée que moi. » Septième journée, nouvelle II, p. 186.

[2] En comparant La Fontaine avec les originaux qu'il a imités,

Un homme donc avoit belle servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appétit;
Ce qu'on appelle en françois bonne robe [1].
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et d'un très grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour madame :
C'étoit sa fête. Or, voyant de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein :
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit; mais de quelle manière?

on apprendra à connoître combien il invente, retranche, ou corrige heureusement.

[1] C'est-à-dire jolie, gaillarde, et complaisante. Le mot *robe* n'a pas ici sa signification ordinaire : c'est le mot italien *roba* qui signifie des biens de toute nature; c'est l'ancien mot *robe* de la langue romane qui désigne toute sorte de butin. Cette expression de *bonne robe* est empruntée aux Italiens, qui disent *buona roba*, ou *bella roba*, pour exprimer, selon Alberti, *una femina bella, anzichè no, ma dishonesta, e di partito. Robber, robbeur*, et *roberie*, étoient autrefois synonimes de dérober, dérobeur, et de volerie. Voyez Nicot, *Thrésor de langue françoyse*, p. 572. On trouve fréquemment l'emploi de cet ancien mot dans Brantôme : « Si bien que l'amant donnant le coup *en robbe* s'en alloit de sa dame si content et satisfait, qu'il la tenoit pour *très bonne robbe*. » Brantôme, *De la Vuë en amour*, disc. II, art. 3, t. II, p. 360, édit. de La Haye, 1740, in-12. Voyez encore t. II, p. 271 et 344.

Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché ; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif[1] la servante tomba :
Lui d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne sais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il à sa servante :
Notre voisine est languarde[2] et méchante ;
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment ;
Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
Elle se lève ; et, sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet ;
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.

[1] Choc, combat, contestation.

« Ensi remets adonques ceste cause en *estrif*. »

VILLEHARDOUIN.

[2] Bavarde, indiscrète. Marot et nos vieux auteurs écrivent *langard* et *langarde*.

Dire vous veux, maugré chacun *langard*
A l'arriver doucement Dieu vous gard.

MAROT, *Epître* XIII, t. II, p. 48, et dans les *Rondeaux*, 41, t. II, p. 398.

Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur: elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
Comment! elle est aussi brave[1] que nous!
Or bien, je sais celui de qui procède
Cette piaffe: apportez-y remède
Tout au plus tôt; car je vous avertis.
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galante; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi.

[1] Bien parée, bien arrangée, gentille. C'est la seule signification de ce mot dans notre ancien langage: c'est le *brâvë* du dialecte languedocien qui ne répond nullement au mot *brave* selon sa signification moderne.

LA VOISINE.

Voire[1] ! écoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé[2] prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée ; et, comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous?

[1] Vraiment !

[2] Il y a *laissés* dans l'édition originale, ce qui semble prouver qu'on déclinoit le participe, même dans ce cas.

C'est là le point; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? c'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble:
J'aurois juré que je les avois vûs
En ce lieu là se divertir ensemble.
Mais excusez; et ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? j'en suis très bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous! c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie [1].

[1] Dans l'édition de Paris, de 1669 (p. 119), on trouve à la fin de ce conte une espèce de proverbe imprimé en lettres italiques, ainsi conçu:

Baise ta servante en un coin,
Si tu ne veux baiser ta femme dans un jardin.

Cet insipide dicton a été retranché dans toutes les éditions subséquentes, excepté dans l'édition stéréotype d'Herhan (1803), in-12, p. 38), où on l'a inséré, en corrigeant la seconde ligne pour en faire un vers.

VII. LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES,

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE [1].

Après bon vin, trois commères un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit: J'ai le roi des maris;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre:
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin

[1] Boccaccio, *Decamcron*, giornata VII, novel. VIII e IX, t. VI, p. 258 et 282. Trad. franç., t. VIII, p. 149 et 177. Le fabliau de Guérin, intitulé *La dame qui fait accroire à son mari qu'il a rêvé*, a beaucoup de rapport avec le conte du Poirier. Voyez Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* ou *Contes des douzième et treizième siècles*, t. II, p. 101. On retrouve encore ce conte, avec d'autres circonstances, dans d'Ouville, *Contes*, édit. 1732, t. II, p. 133; dans les *Novelle di Malespini*, t. II, p. 131 v°, novell. XL, et p. 220, nov. LXI ou n° 95; dans les *Novelle di Domenichi*, p. 71; dans les *Convivales sermones*, t. II, p. 99; dans le *Joco seria di Melandri*, t. I, p. 41; dans les *Cent Nouvelles nouvelles*; dans les *Contes persans*, traduits de l'anglois, p. 301; dans *Bebelii Facetiæ*, lib. II, fabul. IV, p. 37 verso, édit. 1590, in-12; et dans Aloisio Cinthio, prov. X.

Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment! dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut[1],
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le méne;
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chôme:
Le passe-temps en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit: Pourquoi tant de paroles?

[1] Ne me soucie, du verbe *chaloir*.

> Amy, de ces joies mondaines
> Ne me *chault*, et m'en tiens perclus;
> Car ce sont plaisances soudaines
> Qui se passent et ne sont plus.

Débat de l'homme mondain et du religieux dans *la Danse aux aveugles*, 1749, in-12, p. 301.

Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles:
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai; puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déja se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.

On la retient, avec peine pourtant.
Belle servante, et mari vert-galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours, le mari dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle;
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit:
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le maître
Et la servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit; et le drôle couché,
Elle en cornette et dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût? eh! par saint Jean! beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire;
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi!

J'en suis d'avis! non pourtant qu'il m'en chaille[1],
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille:
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point; je sais un bon moyen:
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu! diroit-on qu'elle y touche?
Vite, marchons; que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin:
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat:
Puis je rendrai de vous un très bon compte
A l'avenir; et vous jure ma foi
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours?
La chambrière, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes;
Prend son paquet, et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois répéter;
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour-à-tour;
Galant de nuit, chambrière de jour,

[1] Qu'il m'en soucie, du verbe *chaloir*.

Mais li fols dient que nous *chaillent*.

HELINAND.

En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd; et des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très bien que l'on n'y revient guères.
Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise;
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte, et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme : aussitôt le valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait,
Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats!

Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes:
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles!
La dame dit: Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve: où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent?

GUILLOT.

Oui, monsieur; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et monsieur qui dans ce même endroit
Jouïez tous deux au doux jeu d'amourette:
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire[1], charmé! tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte:
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire,
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment! dit-il, quoi! même à mon aspect!
Devant mon nez! à mes yeux! Sainte dame!...
Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort

[1] Vraiment.

De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes:
C'est ce poirier; il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé:
Cours au logis; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,

Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit : Abattez seulement;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près;
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir

Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style:
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison; et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appeloit son mari de la sorte).
Elle fit tant qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galante aussitôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que messer cocuage
Le visitât; honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derrière

De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la manière.
En grand soulas [1] cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, graces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commère ne faut
De mettre un fil; Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,

[1] *Soulas* ou *solas*, divertissement, contentement, de *solatium*.

D'en dire mal, c'est doncques grand'simplesse,
Car noble cueur ne cherche que *soulas*.

MAROT, *Ballades* 1, t. II, p. 221. Voyez encore t. II, p. 93, dans la traduction des Métamorphoses.

Il en fallut venir au dénouement;
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambrière;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi
Pour faire ouvrir; et que depuis naguère
Tous deux s'étoient entre-donné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commère
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est votre époux!
A la bonne heure! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement;
L'époux, la fille; et le valet, l'amant[1]:
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.

[1] C'est-à-dire l'époux dota la fille, et l'amant dota le valet.

Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée, ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

VIII. LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père et mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata II, novella X, t. II, p. 307. Trad. franç., t. III, p. 198. — Anthoine le Maçon, *Décameron* de maître Jean Boccace, 1662, in-8°, p. 219.

D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés:
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce seroit merveille
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable[1];
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante et la plus jeune d'ans
De la cité; fille bien alliée,
Belle sur-tout: c'étoit Barthołomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on disoit communément de lui

[1] Qui doit être fêté.

Que ses enfants ne manqueroient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu :
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenoit;

Long-temps après il en usoit de même;
Aux quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassoit.
De patrons même il avoit une liste:
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur:
Vierge n'étoit, martyr, et confesseur,
Qu'il ne chômât; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre docteur régaloit sa moitié,
Petitement; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme:
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée:
Droit au solide alloit Barthelomée.

Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte:
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montoient,

Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir; car il aimoit la joie
Plus que l'argent; et toujours avoit fait
Avec honneur son métier de corsaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons:
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre:
Et Pagamin de la réconforter;

Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna : bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout [1] et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidèle,
Entière, et chaste ; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort ; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine !
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.

[1] Dans les anciens calendriers manuscrits, les jours de fêtes sont toujours écrits en encre rouge ; et autrefois on les imprimoit aussi toujours ainsi.

Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune, et fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? non sera, sur mon ame :
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai ; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,

Sans témoigner seulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens; et sa joie amoureuse
N'ose éclater: soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée.

Paganin dit: Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait; et, la chambre fermée,
Richard commence: Eh! là, Barthelomée,
Comme tu fais! je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère ame,
En mon visage un si grand changement?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel; et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements?
En étoit-il quelqu'une de plus brave[1]?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Barthelomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin? s'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous;
Vous, vieux penard; moi, fille jeune et drue,

[1] Mieux parée.

Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux ?
Pour cet effet j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de férie ;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux ;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin, je vous en avertis.
Vous et les miens avez mérité pis :
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sait loi, ni digeste, ni code ;
Et cependant très bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche[1]

[1] Faire mystère ou scrupule.

Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous et vos jours de fête.
Je suis de chair; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.

Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.

Belle leçon pour gens à cheveux gris!
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente

IX. LA FEMME AVARE

GALANT ESCROC.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort; plus d'amour sans payer:
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si[2] me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.

Je choisirai pour exemple Gulphar,

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata VIII, novella 1, t. VII, p. 19. Trad. franç., t. IX, p. 3. Anthoine le Maçon, le *Décameron* de maître Jean Boccace, 1662, in-8°, p. 668.

Le conte du Pogge (t. I, p. 76, et t. II, p. 65), intitulé *Anser venalis*, a quelque rapport avec celui-ci. On peut en dire autant de la nouvelle XVIII des *Cent Nouvelles nouvelles* (t. I, p. 87), et de l'ancien fabliau d'Eustache d'Amiens, intitulé *le Boucher d'Abbeville*. (Le Grand d'Aussy, t. III, p. 18.) Ce dernier est le plus plaisant, et le mieux inventé. Conférez encore l'*Arcadia in brenta*, giorn. IV, p. 239, et Bebelii facetiæ, liv. III, fac. 52.

[2] Enfin.

Le drôle fit un trait de franc soudard;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour
Pour vous styler soit fort peu nécessaire:
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune, et belle créature;
Plaisoit beaucoup, fors [1] un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardents: c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs:
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie:
De leur boutique il sort chez les François

[1] Excepté.

Je n'aime *fors* que vous,
Nuz ne doit amour trahir,
Fors que garçon et ribaut,
Ce ce n'est por son plaisir.
THIBAUT, roi de Navarre

Mon foible sens ne peut plus rithmoyer,
Fors en dolente, et pitoyable histoire.
MAROT, *Ballades*, XII, t. II, p. 254, édit. 1731, in-12.

Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les prêta,
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour et les suivants,
Pour son argent, et même avec usure.
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galande avoua le reçu.

Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit!
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner dans la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.

X.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,

[1] *Les Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle XXXVII, *le Benetrier d'ordures*, t. I, p. 207. Ce conte a été imité par Bonaventure des Périers (nouv. XVIII, t. I, p. 185). C'est la trente-cinquième des *Plaisantes Nouvelles*, imprimées à Lyon, in-16, dans la première partie des *Nouvellas italiennes de Malespini*; et c'est aussi le premier du cinquième livre des *Contes de Domenichi*. — Conférez encore *Verboquet joyeux*, 1626, in-16, p. 206; l'*Arcadia in brenta*, giorn. II, p. 104; *Ducento Novelle di Malespini*, n° 49.

Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement!
Il captivoit[1] sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier:
Il le portoit en guise de psautier,
Croyant par-là cocuage hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna[2],
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. Foin! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe:
Que le recueil au diable soit donné!

[1] C'est-à-dire il la tenoit captive, ou en captivité; c'est le sens simple de ce mot, qui n'est plus guère employé que dans un sens figuré.

[2] C'est le mot espagnol pour duègne, un peu défiguré: il s'écrit *duena*, et se prononce *douégna*.

Il disoit bien ; car on n'avoit jeté
Cette immondice, et la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là-dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.

XI. LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES [1].

Un villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche,
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas:
O dieux! que vois-je! et que ne vois-je pas!
Sans dire quoi: car c'étoit lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi:
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau? dites-le moi.

[1] *Cent Nouvelles nouvelles*, nouvelle XII, *Le Veau*, t. I, p. 56. Ce conte se trouve aussi dans le Pogge, *Poggii facetiæ. Asinus perditus*, t. I, p. 242, édit. 1797, in-18. Conférez encore 200 nov. di cel. Malespini, n° 68, part. II.

XII.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS [1].

Hans Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute manière:
Il prit aussi soucis cuisants;
Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du bailli Concordat,)
Fut du bon poil, ardente, et belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage et les railleurs,

[1] Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, ch. xxviii, t. I, p. 459, édit. in-4°. Amsterdam, 1741. Il y a dans les éditions données par La Fontaine, et même dans celle de Hollande de 1685, *Conte tiré de R.* Cette lettre désigne Rabelais, où notre auteur a puisé. Mais ce conte est beaucoup plus ancien que Rabelais. On le trouve dans Pogge (*Facetiæ*, 133, t. I, p. 141, *Annulus*); dans les *Cent Nouvelles nouvelles* (nouvelle xi, t. I, p. 55, *L'Enfens au Diable*); dans la cinquième satire de l'Arioste; dans les *Plaisantes nouvelles* (nouvelle xi, Lyon, in-16, 1555); dans les *Ducento Novelle di Malespini*. 89, de la seconde partie (in-4°. Venet, 1609, p. 288). Enfin, depuis La Fontaine, La Monnoye l'a traduit en latin, et Prior en anglois. (Voyez le *Menagiana*, t. I, p. 370, et *Poggii imitationes*, 1798, t. II, p. 135.)

Alléguoit à la créature
Et la légende et l'écriture,
Et tous les livres les meilleurs;
Blâmoit les visites secrètes;
Frondoit l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes
Et de moyens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande [1]
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,
A moins qu'ils fussent d'un amant.

[1] Dans Nicot, dans les premières éditions de Richelet, et enfin dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, on ne trouve que *galant* avec un *t*, et galante pour le féminin. Cependant autrefois on l'écrivoit indifféremment avec un *d* ou un *t*. Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue françoise*, 1687, in-12, t. II, page 812, établit une différence, et veut qu'on écrive toujours *galant* avec un *t* quand il est adjectif, et qu'on ne se permette le *d* à la place du *t* que quand ce mot est substantif. Ce mot avoit autrefois, comme adjectif, une signification un peu différente de celle qu'il a de nos jours; ainsi l'on disoit un homme galant, ou une femme galante, pour un homme ou une femme qui avoit de la grace ou de la gaieté, du bon ton ou des manières distinguées. — Cependant, selon Vaugelas, p. 221, et le *Génie de la langue françoise*, par le sieur D' (d'Aisy), 1685, in-12, t. II, p. 209, un galand ou une *galande* ou *galante* signifioit un homme ou une femme qui avoit une amante ou un amant. Dès-lors, selon l'auteur du *Génie de la langue françoise*, il se prenoit d'ordinaire en mauvaise part, mais il étoit moins injurieux que *coquette*, mot aujourd'hui beaucoup plus doux. C'est ce dont on peut se convaincre dans ce passage remarquable de Molière : « De vous dire que cette « fille-là mène une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort.

Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau ;
Qu'il lui disoit : Je sais la peine
Qui te tourmente et qui te gêne,
Carvel, j'ai pitié de ton cas :
Tiens cette bague, et ne la lâches ;
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel ; la faveur est grande :
Monsieur Satan, Dieu vous le rende !
Grand merci, monsieur l'aumônier !
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravés [1],

« Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. « Le mot de *galante* aussi n'est pas assez ; celui de *coquette* achevée me semble propre à ce que nous voulons. »

MOLIÈRE, *Pourceaugnac*, acte II, scène IV, t. VI, p. 386, édit. de Lefèvre.

[1] Appesantis.

Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous savez.

XIII. LE GASCON PUNI.

NOUVELLE [1].

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.
Mais quoi! tout médisant est prophète en ce monde:
On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde [2].

[1] La Fontaine n'a point dit où il avoit pris l'idée de ce conte, parceque de son temps personne n'ignoroit qu'il formoit un des épisodes les plus plaisants de la nouvelle de Scarron intitulée *la Précaution inutile*. (Voyez *OEuvres de Scarron*, in-18. Amsterdam, 1737, t. III, p. 37-44.) Scarron l'a trouvée dans Bonaventure des Periers; nouv. CXXVIII, t. III, p. 251. La Monnoye dit que Parabosco est l'auteur de ce conte, parcequ'on le trouve dans ses *Diporti*. Mais ce recueil parut à Venise en 1564, tandis que la première édition des Contes de des Periers fut publiée à Lyon en 1558.

[2] Var. des éditions de 1667, 1668, et 1669.

Il faut qu'un public en réponde.

La dame cependant du Gascon se moquoit;
Même au logis pour lui rarement elle étoit;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis; son voisin, Eurilas;
La voisine, Chloris; le Gascon, Dorilas;
Un sien ami, Damon: c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Chloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, et sincère,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret, et sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession:
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux,
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon:
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.

Ceux des Gascons et des Normands
Passent peu pour mots d'évangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Chloris qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entière et par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différent-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons : enfin ne craignez rien ;
Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient : on le coiffe ; on le met au grand lit ;
On éteint les flambeaux ; Eurilas prend sa place.

Du Gascon la peur se saisit;
Il devient aussi froid que glace;
N'oseroit tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois;
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari: tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme:
L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras[1],
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit:
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son ame.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit;

[1] Var. des éditions de 1667, 1668, et 1669:

L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras.

Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'etoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre,
Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Chloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême ;
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
Et lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demi nu.

XIV. LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

NOUVELLE [1].

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons ;
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte :
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la postérité,

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace (*Decameron*, *giornata* II, novella VII, t. II, p. 157 ; traduct. franç., t. III, p. 31.) Conférez aussi Malespini, le *Ducento novelle*, n° 58 della seconda parte; Anthoine Le Maçon, le *Décameron de maître Jean Boccace*, 1662, in-8°, p. 154. C'est peut-être la plus agréablement racontée de tout le Décameron. Et cependant La Fontaine a surpassé son original, non seulement par les graces de sa narration, mais encore par les changements qu'il y a introduits. Le mot *Garb* en arabe signifie *Occident;* et le roi de Garbe doit être quelque roi maure d'Espagne ou de Portugal, de l'*Algarve* moderne, ou de la partie la plus occidentale de la péninsule hispanique ; ou bien un souverain de Maroc, contrée la plus occidentale de la partie de l'Afrique conquise par les Arabes. Ils la désignoient, par cette raison, sous le nom d'*el Garb*, ou l'occident. Tout me porte à croire que cette nouvelle n'est pas de l'invention de Boccace, mais qu'elle appartient originairement à la littérature trop peu connue des Maures d'Espagne.

Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser; on pourra me mécroire[1];
Tout cela n'est pas un grand mal;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauroient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,
Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire:
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne;
L'autre, que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse:
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.

[1] Ne pas croire.

« C'est moindre mal *mescroire* Dieu que de s'en moquer. »
CHARRON, *Sagesse*, liv. III, chap. XIV.

...'et pourtant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
VOLTAIRE, *Anti-Giton*.

Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire;
Mais après huit, c'est une étrange affaire!
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par-là.

Zaïr, soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
De bon, de beau, de charmant, et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant estimable:
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimoit déja; mais on n'en savoit rien:
Filles de sang royal ne se déclarent guères;
Tout se passe en leur cœur: cela les fâche bien;
Car elles sont de chair ainsi que les bergères.
Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la dame; et d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire;
Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.

Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua : le combat fut sanglant;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer;
Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné :
Maint corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'infante étoit dans ce vaisseau;
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau :
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,

Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau disant sa patenôtre,
Et reniant Mahom [1], Jupin [2], et Tarvagant [3],
Avec maint autre dieu non moins extravagant;
Part demeure sur pied en la même posture.
On auroit ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Malmené du combat, et privé de pilote,
Au gré d'Éole et de Néptune flotte.
La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;
Ils étoient presque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,

[1] Mahomet.

[2] Jupiter.

[3] Corruption de *tarvos trigoranus*, ou taureau à trois grues, divinité des Gaulois.

Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira:
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève; il se passe une nuit:
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler:
Hispal, dit la princesse, il se faut consoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure;
Nous n'en mourrons pas moins: mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler! dit-il; le peut-on quand on aime?
Ah! si.... Mais non, madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots:
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.

La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre:
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit:
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après forces vœux impuissants,
Le héros dit: Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher;
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle:
Façon de naviguer nouvelle.
Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs,

Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail, et d'inquiétude
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,
Lui, la princesse, et la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette? est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un château le long de ces rivages:
Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand;
Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;
Sous ces ombrages nos amants
Passoient d'agréables moments.
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,

Sourd et muet, et d'amoureuse affaire;
Sombre sur-tout : la nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystère.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente :
La princesse écoutoit incertaine et tremblante.
Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes;
Profitons-en ; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient? on ne sait seulement
Si nous vivons; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mène.
Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il point assez amoureux?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver

A d'autres choses qu'à graver
Des caractères sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'assuroient du secret:
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret:
Le printemps par malheur étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés,
Étant pris par tant de manières.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premières!
Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants:
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déja presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue;
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant:
Que lui demandoit son amant?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue:
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever: madame, songez-y;

L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri:
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir:
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
Ceux de ce bois; car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit: « Ici pâma de joie
Des mortels le plus heureux:
Là mourut un amant sur le sein de sa dame:
En cet endroit, mille baisers de flamme
Furent donnés, et mille autres rendus. »
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue:
Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir?
Je vous le demande à vous-même.

Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés :
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage[1], ou d'hyménée;
Et tenez pour chose assurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile; il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,

[1] Célibat.

Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage;
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue:
Il en devint épris à la première vue;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tel cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme: il forme le dessein
De se laisser mourir de faim;
Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite:
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher!
C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaiement, de bonne grace, et sans montrer de peine:
Autrement le remède eût été sans effet.

Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires,
Tantôt qu'il faut radouber ses galères
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires:
Un corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au château l'escalade:
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.
Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle;
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tel cas.
Le mieux que vous puissiez faire,

Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut: nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là;
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême:
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? hélas! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître:
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit assembler deux mille hommes.
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement et sans donner d'alarmes:
Sous les auspices de la nuit
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame:
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un désir en l'ame
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage

Dont ces brigands ont empli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court, le corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu:
L'on mange peu, l'on boit en récompense:
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras,
Point de tambours, force bons coutelas;
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'orient venoit de s'ouvrir:
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amène l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa prière sauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants :
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte et nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre :
Grande chère sur-tout, et des vins fort exquis :
Les dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui, de sa vie,
Selon sa loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce ;
Insensiblement fit carrousse [1] :

[1] C'est-à-dire but jusqu'à ce qu'on eût vidé les bouteilles, ou jusqu'à perdre la raison. *Carrousse* est dérivé du mot allemand *garaus* (garaous), qui signifie *fin, issue, ruine*, ou *perte totale*. On avoit encore autrefois, pour exprimer la même idée, le mot *allus*, formé des deux mots allemands *all aus*, *tout dehors*, *tout terminé*.

« Je ne suis de ces importuns lifrelofres qui, par force, par « oultraige, et violence, contraignent les lans et compaignons « trinquer, voire *carous*, et *allus*, qui pis est. »

RABELAIS, l. III, prologue; t. I, p. 365, édit. in-4°. Amsterdam, 1741.

Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver? dira-t-on; d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé

L'infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puisse être refusé !
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :
Comment l'entend monsieur mon hôte?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses;
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi; l'on poussa les affaires,
L'on se vengea; l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guères.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixième incident des travaux de l'infante
Par quelques uns est rapporté
D'une manière différente.
Force gens concluront de là
Que d'un galant au moins je fais grace à la belle.
C'est médisance que cela;
Je ne voudrois mentir pour elle :

Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales.
La clémence sied bien aux personnes royales.
Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait et galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer, près de la plus sévère,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette;
Et, dans un pavillon fit tant, qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance;

Avoit de ce galant souvent grêlé[1] l'espoir.
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit selon toute apparence
Favorisé,
Si la belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion :
Puis le galant ferme la porte;
Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient; elle crie, elle appelle :
L'infante vient, et vient comme il falloit,
Quand sur ses fins la demoiselle étoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, et jure par les dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre paiera sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander;
Je ne saurois vous accorder
Que cette grace :
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait madame? dit la belle;
Pâtira-t-elle pour autrui?

[1] Détruit.

Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant; prenez-vous-en à lui.
Non, non, reprit alors l'infante;
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire:
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, et l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'amour se jouoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hasard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes et pures.

Celui-ci, qui donnoit à ses desirs l'essor,
Comme faisoient jadis Roger et Galaor,
N'eut vu la princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,
Quand tout d'un coup il se souvint
Des lois de la chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla, surprise au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne suis géant ni sauvage,
Mais chevalier errant, qui rends graces aux dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,

Les six galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe ? non, reprit-elle, et pour cause :
Si les dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'apaise :
Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise!),
Vous demeureriez seule ; et, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint du nombre de faveurs
Qu'afin que la chose fût sûre
Cette princesse lui paieroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit,
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,

Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Notre héroïne prend en descendant de croupe
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de dispute :
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
Et s'embarquèrent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été; certain calme, au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards ils débarquèrent tous
Au port de Joppe, et là se rafraîchirent;
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur-le-champ; devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,

En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la dernière
Échut justement sur le bord
De la frontière.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire: il est bon que j'imite
Phébus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme en parlant au soudan,

Hispal étant parti, madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
Là les gens pour idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire, à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents; et d'une amour si forte

Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa cour écoutoient en silence.
La nuit vint: on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit:
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent guères.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous: l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près,
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes ses mesures:
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter: C'est le droit des garçons.
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,

Le remède sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

XV. L'ERMITE[1].

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[2].

Dame Vénus et dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups;
Tout homme est homme, les ermites sur tous[3]:
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille, ou femme jolie?

[1] Ce conte ne se trouve pas dans la première édition de la deuxième partie publiée en 1667; et avant qu'il fût imprimé dans la seconde édition, qui parut en 1669, les libraires de Hollande l'avoient fait paroître dans leur recueil de 1668. Il est le premier dans ce recueil, et est intitulé *L'Ermite, ou Frère Luce.* — Il est dans les manuscrits de Corrart, t. IX, p. 539, et indiqué comme tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

[2] Boccacio, *Decameron*, giornata IV, novella II, t. IV, p. 58; trad. franç., t. V, p. 62. Anthoine Le Maçon, Décaméron, 1662, in-8°, p. 368. Ce conte se trouve aussi dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. XIV, t. I, p. 66, *le Faiseur des papes, ou l'Homme de Dieu.* Conférez encore Aloisio Cinthio, prov. 22, t. I, p. 58. Ducento Novelle, di Malespini, n° 80.

[3] VAR. Édit. de 1668 et 1685:

Tout homme est homme, et les moines sur tous.

Gardez le froc, c'est un maître gonin [1];
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint,
On lui gardoit place dans la légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais sous sa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse, et gros outre mesure;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard [2].

Un bourg étoit dedans son voisinage,

[1] C'est-à-dire il est fin et rusé.

> Pour assurer si c'est ou laine, ou soie, ou lin,
> Il faut en devinaille être *maître Gonin*.
> REGNIER, *Sat.* X.

Brantôme parle d'un *maître Gonin*, fameux magicien sous François Ier, et d'un autre maître Gonin, fils du précédent, et beaucoup plus habile, qui vivoit sous Charles IX. Le mot *gone*, en ancienne langue romane, signifioit toute sorte d'habillement, e sur-tout une robe de moine. Je crois que le mot *gonin* en est dérivé.

[2] Expression proverbiale qui signifie vous l'eussiez cru innocer

Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable, et gentille;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point, d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car [1] avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul:
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus; hymen, qui marchoit seul
Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce:
Voici de quoi; si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Lûce.

vous n'eussiez jamais pu croire qu'il eût mangé du lard en carême, qu'il eût touché au fruit défendu. Allusion à la ballade si connue de Clément Marot, adressée à *celle qui fut sa mie*. Marot s'étoit vanté à sa maîtresse d'avoir mangé du lard en carême; il fut arrêté pour ce fait, et mis en prison.

Ils vinrent à mon logement;
Lors se va dire un gros paillard,
Par-là morbieu, voylà Clement,
Prenez-le, il a *mangé le lard*.
MAROT, *Ballades* VI.

[1] VAR. *Manuscrits de Conrart*: Mais.

Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déja dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette
Dont la cloison par notre anachorète
Étant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon par une belle nuit,
(Belle, non pas, le vent et la tempête
Favorisoient le dessein du galant;)
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve, et toi, fille pucelle,
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'ermite Luce; et partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas;
Luce est bénin. Toi, veuve [1], tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.

La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée

[1] VAR. *Dans les manuscrits de Conrart* : femme.

Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence:
Mon Dieu! maman, y faudra-t-il aller?
Ma compagnie! hélas! qu'en veut-il faire?
Je ne sais pas comment il faut parler;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.
Sotte, tais-toi, lui repartit la mère,
C'est bien cela! va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde:
Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
Oui! dit la fille; eh! mon Dieu! menez-moi:
Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.
Tout doux, reprit la mère en souriant,
Il ne faut pas que nous allions si vite;
Car que sait-on? le diable est bien méchant
Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs?
As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas[1],
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, sans courir, ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.

[1] C'est-à-dire d'un ton cassé ou rauque. *Cas* est ici un adjectif dont le féminin est *casse*.

Si la frayeur t'avoit fait mal entendre....
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien, reprit la mère,
Puisque ainsi va, mettons-nous en prière.

Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix, et sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur;
Il leur cria d'un ton à faire peur:
Femme incrédule, et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu ton créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit:
Eh bien, maman! l'avois-je pas bien dit?
Mon Dieu! partons; allons rendre visite
A l'homme saint; je crains tant votre mort
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le falloit. Allons donc, dit la mère.
La belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint, ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire:
Jeune fillette a toujours soin de plaire.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état

De pénitence, et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits;
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines
Du premier coup; et pendant un moment
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon MISERÈRE.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruses du malin:
Dispensez-moi; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi saint-père ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée:
Jamais de vous! et pourquoi ne fera?
Elle ne put en tirer autre chose.
En s'en allant la fillette disoit:
Hélas! maman, nos péchés en sont cause.

La nuit revient, et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton:
Retournez voir Luce le saint ermite;

Je l'ai changé; retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçut. La mère s'en alla,
Seule s'entend; la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoisa;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiser.
O papelards, qu'on se trompe à vos mines!
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger sa ceinture,
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir:
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz: D'où lui vint tant d'esprit?
D'où? de ce jeu; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galante attendit;
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mère eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage, et remercia l'hôte.
Lui de sa part rendit grace au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.

Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature;
Car tout bonheur vous en arrivera:
Vous régnerez, serez la signora;
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, et grands seigneurs les autres,
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux:
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune manière,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenoit jour et nuit du saint-père,
Préparoit tout, lui faisoit des béguins;
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs; attendoit en liesse[1]
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille:
La signora mit au monde une fille.

[1] En joie.

Voilà comment je languis en malaise
Sans nul espoir de *liesse* plus forte.

MAROT, *Rondeaux* XXXI; t. II, p. 388, édit. 1731, in-12.

XVI.

MAZET DE LAMPORECHIO[1].

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[2].

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus ! je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine

[1] Ce conte ne se trouve pas dans la première édition de 1667 ; mais, ainsi que le précédent, avant d'avoir été mis au jour par l'auteur dans sa seconde édition en 1669, il fut publié en fraude par les libraires de Hollande en 1668 ; et dans leur recueil il est intitulé *le Muet*. Il est dans les manuscrits de Conrart, t. IX, p. 559.

[2] Boccaccio, *Decamèron*, giornata III, novella I, t. III, p. 32 ; trad. franç., t. IV, p. 12. Anthoine Le Maçon, *Le Décaméron*, 1662, in-8°, p. 236. Conférez l'ancienne édition des *Cento novelle antiche*, n° 62.

Que d'être pure et nette de péché
Soit privilége à la guimpe attaché.
Nenni dà, non ; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, ERGO c'est une sainte :
Mal raisonner. Des quatre parts les trois
En ont regret et se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins l'ai-je ouï-dire,
Car pour ce point je parle sans savoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin
Qu'à soi montrer ès [1] parloirs aguimpées [2],
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prêtes chacune à tenir coup aux gens;

[1] Dans : encore usité dans ce mot composé de *maître-ès-arts*.
[2] Revêtues de guimpes.

Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans[1]
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf[2].

Huit sœurs étoient, et l'abbesse sont neuf;
Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui[3] lieu beaux pères fréquentoient,
Comme on peut croire; et tant bien supputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard, jardinier dessus dit,
Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire,
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison:
Il en sortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,

[1] Là-dedans, en ce lieu.

[2] L'*éteuf* est la balle du jeu de longue paume. *Se renvoyer l'éteuf* est une expression proverbiale, pour dire répliquer, rendre la pareille avec vigueur et vivacité.

[3] Ce.

« En *cettui* notre pays il y eut et est encore un monastère de « femmes, fort renommé de sainteté et bonne vie. »

Anthoine Le Maçon, *Le Décaméron* de maitre Boccace, traduit en françois, 1662, in-8°, p. 237; dans *Mazet de Lamporechio*.

Sans croix ne "pile[2], et n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent:
Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer[3] une en passant,

[1] Ni.

« Et ne sente plus les appetits feminins *ne* plus *ne* moins que si « pour être faites nonnains elles étoient devenues pierres. »

ANTHOINE LE MAÇON, *Décaméron*, p. 237; dans *Mazet de Lamporechio*.

[2] *Être sans croix ni pile*, expression proverbiale qui signifie être sans argent: elle tire son étymologie des monnoies de S. Louis, qui ont d'un côté une croix, et de l'autre des piles ou colonnes. Voyez à ce sujet la *Dissertation de Du Cange sur Joinville*, p. 256, et Ménage, *Origine de la langue françoise*, au mot *pilote*, 1650, in-4°, p. 526.

Combien, au plus fort de mes maulx,
En chevauchant sans *croix ne pile*.

VILLON, p. 15, édit. de Coustellier, 1723.

[3] L'emploi du mot *croquer*, dans le sens métaphorique de séduire, etc., étoit commun dans le siècle de Louis XIV.

« On a toujours soupçonné la duchesse de Roquelaure d'avoir « envie de *croquer* le roi. » *Fragments de lettres originales* de MADAME, t. I, p. 96. Voyez encore SAINT-SIMON, *Œuvres*, édit. 1791, t. XII, p. 50-56; et le *Dictionnaire comique, satirique, et critique*, t. I, p. 323, au mot *croquer*.

Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard):
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail:
Les nonnes sont un étrange bétail:
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tourment.
Je te le dis, laisse là ce couvent;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus: l'une voudra du mou,
L'autre du dur; par quoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes:
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux;
L'autre voudra que ce soit des carottes.
Mazet reprit: Ce n'est pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme;
Au factoton tu n'as qu'à t'adresser;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre.... Il me vient une chose
Dedans l'esprit; je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause

Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.

La chose alla comme il l'avoit prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour[1] le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe
(Boccace dit qu'il en faisoit semblant),
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car sur le haut du jour
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis; le tout crainte du hâle;
De ces deux donc l'une approchant Mazet
Dit à sa sœur : Dedans ce cabinet
Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galande à le considérer
Avoit pris goût; pourquoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là-dedans? et quoi faire?
Quoi? dit la sœur; je ne sais, l'on verra;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?
Jésus! reprit l'autre sœur se signant,

[1] Var. *Manuscrits de Conrart, t. IX, p.* 561 : Par un midi.

Que dis-tu là? notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant!
Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la première; et, quant à l'autre point,
C'est s'alarmer avant que le coup vienne:
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici; nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu, si touffu que la vue
N'y peut passer; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre étant avec Mazet
A son bel aise aura lieu de s'instruire:
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première
Pour t'obliger: au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
Je le vois bien, dit l'autre plus sincère:
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurément, et tu serois honteuse.
Disant ces mots, elle éveilla Mazet
Qui se laissa mener au cabinet[1].

[1] Var. On trouve dans la copie de Conrart les deux vers précédent nécessaires au sens, et qui manquent dans toutes les éditions.

Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la fut faire changer.
Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira non si gaillardement ;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.

Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet non plus que du jardin ;
Il ne falloit leur montrer le chemin :
Mazet pourtant se ménagea de sorte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier ;
Tant qu'à la fin la cave et le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance ;
De quoi les sœurs jeûnèrent très long-temps.
Mazet n'avoit faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère [1],

[1] Var. *Manuscrits de Conrart* : Haire. On changeoit l'orthographe pour la rime.

Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours ouï, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle! dit l'abbesse;
Venez, mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. A l'entour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé
Pour le plus sûr; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste.
Il les engea[1] de petits Mazillons[2],
Desquels on fit de petits moinillons:
Ces moinillons devinrent bientôt pères,
Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité:
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

[1] *Enger* signifie emplir, produire, créer, former.
[2] De petits Mazet.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

1671.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE TROISIÈME LIVRE DES CONTES DE LA FONTAINE.

La Fontaine publia en 1671 *la troisième partie de ses Contes*, et un recueil de *Fables nouvelles et autres poésies.* C'est à la fin du volume de cette troisième partie des contes que se trouve réimprimé de nouveau l'extrait du privilége du roi accordé aux libraires Barbin et Denis Thierry, en 1668, *de vendre et débiter les œuvres en vers du sieur de La Fontaine, mises en fables, contes, et autres, pendant l'espace de sept années, à compter du jour que chacun desdits ouvrages auront été imprimés pour la première fois.* Cette troisième partie des contes fut, ainsi qu'il est dit à la fin de cet extrait du privilége, achevée d'imprimer pour la première fois le 27 janvier 1671; et cependant il ne parut depuis en France aucun recueil des contes de La Fontaine avec la permission de l'autorité. Toutes les éditions qui suivirent furent faites en Hollande, ou parurent clandestinement sous une rubrique étrangère.

La Fontaine commence ce livre en justifiant en vers la licence de ses écrits, ainsi qu'il l'avoit fait en prose dans les préfaces des deux livres précédents: aussi les éditeurs

de Hollande ont-ils eu soin de commencer par ce conte leur second volume; mais en imprimant en tête de ce volume la préface qui ne s'appliquoit qu'au livre précédent, ils ont présenté au lecteur, d'une page à l'autre, une répétition des mêmes idées, ce dont La Fontaine n'est point coupable.

LIVRE TROISIÈME.

I.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata IV, dans le préambule, t. IV, p. 8; trad. franç., t. V, p. 10. Anthoine Le Maçon, *Le Décameron de Boccace*, 1662, in-8°, p. 348. On retrouve aussi l'idée de ce conte dans une petite pièce de vers intitulée *Les Oies*, de Martin Franc, qui a fait *le Champion des dames*, *le Chapelet*, et *le Laurier*. Voyez *Choix de poésies de Clément Marot et de ses devanciers*, depuis le douzième siècle jusqu'au seizième, 1825, p. 12. Conférez aussi *Novelle antiche*, nov. XIII. Martin Franc, t. I, p. 81.

Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre;
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières:
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons:
Qu'ai-je gagné? très peu de chose;
Rien. Je m'aviserois sur le tard[1] d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes:
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!

[1] La Fontaine avoit près de cinquante ans lorsqu'il publia ce troisième livre de ses contes.

Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté
De cette grace par avance[1].
Que puis-je faire en récompense?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher:
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,
Vous surpassâtes tout: il n'eut d'yeux que pour vous;
Il laissa les palais: enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auroient, à beaucoup près,
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.

[1] C'est-à-dire je voudrois par avance m'être acquitté de la grace que me fera le beau sexe de souffrir mon livre et de le lire.

Il venoit de perdre sa mère;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes:
L'une, la haine des personnes;
L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et par-tout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras:
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire.)
Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très grand soin
Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns desirs, aucun amour;

Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son ame.
A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux;
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déja plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir son vivre : et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils? comment venir à bout
De subsister sans connoître personne?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon
N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton :
C'étoit un étrange partage.
Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.

Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche [1].
Frère Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête,
Ils crioient : APPRÊTEZ LA QUÊTE!
VOILA FRÈRE PHILIPPE. Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,
Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos ermites partis;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit : Qu'est-ce là?... Ce sont des gens de cour....
Et là?... Ce sont palais.... Ici?... Ce sont statues....
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès-lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer.

[1] Expression proverbiale, pour dire qu'il y avoit très peu de personnes qui ne lui fissent l'*aumône*. Une *miche* est un pain d'une ou deux livres.

Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant,
Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit:
C'est un oiseau qui s'appelle oie.
O l'agréable oiseau! dit le fils plein de joie.
Oie! hélas! chante un peu, que j'entende ta voix!
Ne pourroit-on point te connoître[1]?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois,
J'aurai soin de la faire paître.

[1] Var. Édition de 1671 :

Peut-on point un peu te connoître?

II. LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL[1].

Au présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très insigne.
Bien le montra lorsque bon gré, mal gré,
Il résolut d'être père appelé;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
Sainte ni saint n'étoit en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie;
Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain; car il ne put tant faire

[1] C'est-à-dire d'une comédie en cinq actes de Machiavel, intitulée *la Mandragola*. Voyez *Opere di Nicholo Machiavelli*, 1813, in-8°, t. V, p. 69-130.

Que d'être père. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Étudié, s'en revint à Florence,
Aussi leuré[1] qu'aucun de par-delà;
Propre, galant, cherchant par-tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
Il sut dans peu la carte du pays;
Connut les bons et les méchants maris,
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles[2],
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les si, les car, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien: tout y fait quand on aime;
Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb[3] sur messer Nicia
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi dessein! L'épouse de léans[4],
A dire vrai, recevoit bien les gens;
Mais c'étoit tout; aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.

[1] Terme de fauconnerie, qui veut dire bien dressé: il signifie ici rusé.

[2] Expression proverbiale, pour dire quelle étoit leur conduite, ou ce qu'elles étoient capables de faire.

[3] Expression proverbiale, pour dire forme un dessein.

[4] De ce logis, de ce lieu-là.

Autre manière de chanson;
Léans, on chante à voix contrainte.
MAROT.

Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer.

. . . . . .

Il ne savoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon:
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? il étoit vert galant,
Lucrèce jeune et drue, et bien taillée.
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir: il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme:
Mainte princesse et mainte et mainte dame

En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai; j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore; et ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc [1] nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein:
Dans dix mois d'hui [2] je vous fais père enfin,
Sans demander un plus long intervalle;
Et touchez là: dans dix mois, et devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.
Dites-vous vrai? repartit messer-Nice:
Vous me rendez un merveilleux office.
Vrai; je l'ai vu: faut-il répéter tant?
Vous moquez-vous d'en douter seulement?
Par votre foi, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter?
Ce curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit: Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrèce agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein?
Notre féal, vous serez le parrain;
C'est la raison; dès hui [3] je vous en prie.

[1] Jamais.

. . . . votre cueur endurci
Ne cognent *onc* ne pitié ne merci.
MAROT, *Epîtres*, XXXV, t. II. p. 190.

[2] D'aujourd'hui.

[3] Dès ce jour.

Tout doux, reprit alors notre galant;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie:
Vous allez vite; il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire;
Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très maligne,
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente; et souvent on en meurt.
Nice reprit aussitôt: Serviteur;
Plus de votre herbe; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est: bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère:
C'est trop de peine: il n'en est pas besoin.
L'amant lui dit: Quel esprit est le vôtre!
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'alégresse;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez [1] le reste; et sachez que nature
A mis remède à tout, fors [2] à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'aventure

[1] Écoutez.

[2] Excepté.

Il ne m'en chault pas d'un niquet,
De la mort, et ne la crains goute;

Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire IN ANIMA VILI
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrèce,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause;
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute;

Fors d'être pris au sobriquet,
Tout-à-coup que point ne m'en doute.

Débat de l'homme mondain et du religieux dans la Danse aux aveugles, p. 321.

Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, *fors* à me dire adieu.
MAROT, *Épîtres*, XXVIII, t. II, p. 95.

Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient; allégua le danger,
Et l'infamie : il en seroit en peine :
Le magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses citadins!
Lucrèce étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre!
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère!
Sottise et peur contiendront ce pitaud :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel, que la mandragore
Consume en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.

Ligurio choisira le garçon;
C'est là son fait, laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même; il est sage et discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard;
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en [1] quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.
De prime face elle crut qu'on rioit;
Puis se fâcha; puis jura sur son ame
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit?
Outre l'offense et péché trop énorme,
Calfuce et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents!

[1] *N'en* pour *ni en*, licence que nous avons déja remarquée.

Puissant prélat, je me plains grandement
Du tresorier qui ne veut croire en cire,
En bon acquit, en exprès mandement,
En Robert et *n'en* François notre sire.
MAROT, *Épîtres*, XXV, t. II, p. 15, édit. de 1731, in-12.

Je ne feray ne serviteur, *n'amy*,
Mais tiendrai foy à mon grand ennemy.
MAROT, *Élégies*, XX, t. II, p. 348.

Suis-je de taille à souffrir toutes gens?
Quoi! recevoir un pitaud dans ma couche!
Puis-je y songer qu'avecque du dédain!
Et, par saint Jean, ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc[1] à ma peau.

Lucrèce étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée:
Il la prêcha, mais si bien et si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier;
Un faux menton, barbe d'étrange guise;
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à messer Nice;
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien

[1] Jamais.

Ce ne sera que ma pluche essorée
Qui entreprend de te donner salut,
Et pour ce faire onc assez ne valut.
MAROT, *Épîtres*, XV, t. II, p. 62.

Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire[1] ce soir ! atournée ! et pour qui ?
Pour qui ? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute ame.
C'est double honneur, ce semble, en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier ; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
Qu'est-ce-ci donc ? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage ; il ne mérite, hélas !
Un tel destin ; j'ai regret qu'au trépas

[1] Vraiment, même.

Larme qu'appaise, et adoulcit les dieux,
Voire eblouyt, et baigne leurs beaux yeux.
... *Blasons et poésies anciennes*, 1807, in-8°, p. 13.

Leur style est doux, *voyre* comme un chardon.
MAROT, *Epitres*, LVII, t. II, p. 210.

Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Q'elle donna la première façon
De cocuage; et, pour le décorum,
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucréces
Prendroit du goût! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse; et de baisers de flamme
La parcourant: Pardon, dit-il, madame;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;
C'est Callimaque; approuvez son martyre:
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire;
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content: vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achévera; tout le reste est folie.
Lucréce avoit jusque là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer:
A son amant peut-elle se montrer

Après cela? qu'en pourra-t-il penser?
Dit-elle en soi; et qu'est-ce qu'il lui semble?
J'ai bien manqué de courage et d'esprit.
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur, et fait que la pauvrette
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher, pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion;
Il en usa selon sa passion:
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit!
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque;
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux.
Les jours suivants notre couple amoureux
Y sut pourvoir: l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
Pour ce coup-là fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore,
Que notre époux, joyeux et triomphant,
Le va trouver, et lui conte comment
S'étoit passé le jus de mandragore.
D'abord, dit-il, j'allai tout doucement

Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire :
Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gâter ses appas ;
C'étoit au plus une nuit d'embarras.
Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
Je saurai tout : Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on en donne à garder ;
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
Nallez donc point faire la renchérie :
Montrez par-là que vous savez aimer
Votre mari plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pécore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir ; car je vais me coucher :
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y songeons plus ; qu'il meure ; et qu'on l'enterre ;
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre ;
Dans neuf mois d'hui [1] je leur livre un enfant.

[1] A compter de ce jour.

III. LES RÉMOIS[1].

Il n'est cité que je préfère à Reims[2] :
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galoises[3],

[1] Le fabliau intitulé *Constant du Hamel* a de grands rapports avec ce conte de La Fontaine. (Voy. Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. III, p. 356, et Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. III, p. 296 de l'édit. 1808, in-8°, ou t. II, p. 204 de l'édit. 1756, in-12.) Il y a aussi du rapport avec la trente-deuxième Serée de Bouchet, édit. 1635, in-8°, p. 592.

[2] La Fontaine, dans sa jeunesse, fit à Reims de longs et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui y demeuroit, et étoit chanoine de cette ville.

[3] Femmes gaillardes, réjouissantes, et faciles.

> Et puis s'en vont pour faire les *Galoises*,
> Lors que devroient vaquer en oraisons.

Livre des Pardons de Saint-Trotet, cité par Borel, dans son *Trésor*, in-4°, p. 214.

> C'est chose qui moult nous poise,
> Veoir jouyr estrange *Galloise*,
> Des haulx biens que devons avoir.

Jean Marot, *Épître des Dames de Paris aux courtisans de France*, dans les œuvres de Cl. Marot, p. 214.

Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.

Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession;
Il en vivoit: que faut-il davantage?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse:
Le drôle étoit, grace à certain talent,
Très bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver; et le tout à deux fins:
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire:
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre et gai de la dame;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point là l'on eût su rencontrer;
Sage sur-tout, mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois;
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, et selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire:
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit
De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;
Amour est mort: le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon [1];
Nous n'en avons ici ni vent ni voie [2].
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets, scélérats:
C'est bien raison qu'au double on le leur rende:
Le beau premier qui sera dans vos lacs,
Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc pour tromper ses voisins
Leur dit un jour: Vous boirez de nos vins

[1] Petite rivière du Forez, où d'Urfé a placé les principales aventures de son roman de l'Astrée.

[2] Nous n'en avons point de nouvelles. Métaphore tirée de la vénerie.

Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs; et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.
Or, les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
Eux introduits croyant ville gagnée,
Un bruit survint; la fête fut troublée;
On frappe à l'huis [1]. Le logis aux verrous
Étoit fermé: la femme à la fenêtre
Court en disant: Celui-là frappe en maître!
Seroit-ce point par malheur mon époux?
Oui; cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet:
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'époux entre, et voit au feu le membre
Accompagné de maint et maint pigeon;

[1] A la porte.

> Dessus le soir, pour l'amour de sa mie,
> Devant son *huis* la petite chanson.
>
> MAROT, *Ballades*, I, t. II, p. 231, édit. 1731, in-12.

« Avint une merveilleuse aventure; car tuit li *huis* dou palais, « et toutes les fenestres, où ils mangeoient, se clostrent. »

LANCELOT.

L'un au hâtier[1], les autres au chaudron.
Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
Qui traitez-vous? Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici!
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir:
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose:
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,

[1] Le hâtier est un grand chenet de cuisine qui sert à faire rôtir la viande.

Les fit asseoir, entre elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des dames.
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison : le vin ne dura guère.
L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave, et, de peur des esprits,
Mène avec soi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin ;
Puis, tout-à-coup levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus ;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, dame! ne vous déplaise,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,

Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours;
Tenez-vous coi; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris: ne vous montrez donc pas,
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, et tantôt, quand cet homme
Étant au lit prendra son premier somme.
Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendroit aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?
Madame Alis au fait a consenti:
Cela suffit; le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis?... Et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint: mais c'étoit peu de chose;
Dame fleurette en pouvoit être cause.

...

L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute:

Ce fut la peintre. On se remit en train;
On releva grillades et festin:
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui la première auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite et fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son ame:
Mais on l'emmène; et, par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais, se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit: Tout doux!
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que messer cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous:
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré,
Qu'elle entre en danse; et, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied:
Vouliez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc; notre peintre y pourvut

Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard; et le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle satisfait
Se met au lit : nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef[1]
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

[1] Venir à bout; achever ce qu'il avoit projeté de faire.

IV. LA COUPE ENCHANTÉE[1].

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE[2].

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons

[1] La moitié de ce conte parut d'abord dans l'édition donnée à Leyde chez Jean Lambin, 1669, petit in-12. L'imprimeur mit à la suite de cette moitié la note suivante :

« Je ne vous aurois pas donné cette nouvelle imparfaite comme « elle est, si je n'avois su de bonne part que son illustre auteur « n'est pas dans le dessein de l'achever; mais, en quelque état « qu'elle soit, vous devez toujours m'être obligé, puisque son « prologue est tenu par les plus éclairés comme un chef-d'œuvre. »

La Fontaine, à qui on avoit dérobé une de ses productions avant qu'elle ne fût achevée, crut devoir, pour diminuer le tort qu'on lui faisoit, ajouter ce conte dans l'état où il se trouvoit alors à la seconde édition de ce second livre, qu'il publia dans le courant de cette même année 1669; et il répondit à la note de l'imprimeur hollandois par la note suivante insérée à la fin du conte non terminé de *la Coupe enchantée* (p. 221) :

« Sans l'impression de Hollande, j'aurois attendu que cet ou- « vrage fût achevé avant de le donner au public; les fragments de

[2] Ariosto, *Orlando furioso*, cant. XLII-XLIII, t. VII, édit. de Lefévre, 1821, in-32. Le fabliau intitulé *le Manteau mal taillé*, qui fut imprimé à Lyon en 1577, a beaucoup de rapport avec le récit de l'Arioste. (Voyez le Grand d'Aussi, *Fabliaux*, t. I, p. 60.) D'après une note communiquée par M. Robert, on retrouve aussi ce conte dans le *Regnart contrefait*, manuscrit de la Bibliothèque du Roi, $\frac{7630}{4}$. Histoire de Quarados, fl. 204 à 296.

Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir :
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens ! dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?

« ce que je fais n'étant pas d'une telle conséquence que je doive « croire qu'on s'en soucie : en cela, et autre chose, cette im- « pression de Hollande me fait plus d'honneur que je n'en mérite. « J'aurois souhaité seulement que celui qui s'en est donné le soin « n'eût pas ajouté qu'il sait de bonne part que je laisserai cette nou- « velle sans l'achever. C'est ce que je ne me souviens pas d'avoir « jamais dit, et qui est tellement contre mon intention, que la pre- « mière chose à quoi j'ai dessein de travailler c'est cette *Coupe* « *enchantée.* »

En effet, La Fontaine fit paroître ce conte entièrement achevé dans le troisième livre qu'il publia en 1671.

Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas:
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous apercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.
Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire?
Eh bien! l'honneur! l'honneur! je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme,
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,

Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous là place d'honneur ;
Pour vous le morceau du seigneur :
Heureux qui vous le sert ! la blondine chiorme [1]
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron : dont je conclus en forme,
Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche [2],

[1] La troupe de blondes. *Chiorme* ou *chiourme* signifie proprement les forçats ou l'équipage d'une galère ; mais, d'après son étymologie italienne et latine *ciurma* et *turma*, il sert aussi à désigner une foule, une presse, un grand nombre de personnes. La première édition du Dictionnaire de l'Académie, en 1694, porte seulement *chiourme ;* mais Ménage (*Observations sur la Langue françoise*, seconde partie, 1676, in-12, p. 459) nous apprend que Balzac, cet homme si scrupuleux sur la pureté du langage, a écrit *chiorme*. (Voyez *OEuvres diverses de M. de Balzac*, p. 4, édit in-4°) ; et Scarron a dit :

Chez qui l'on voit grande *chiorme*
De beaux amants tous parfumés.

On étoit partagé sur la prononciation de ce mot, et l'usage n'avoit encore rien fixé à cet égard.

[2] Allusion à la pièce du *Festin de Pierre* (acte IV, scène III) ; le

Mille bourses vous sont ouvertes à-la-fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux ; n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Héléne
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
Cocuage est un bien [1].

Si ce prologue est long, la matière en est cause :
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie

nom de *Dimanche*, que Molière a donné au marchand qui dans cette pièce vient demander ce qu'il lui est dû, est devenu en quelque sorte proverbial. M. Auger (*OEuvres de Molière*, édit. 1820, t. IV, p. 162) pense que notre grand comique a eu en vue par ce nom les beaux habits dont se couvrent, les jours de dimanche, les marchands, trop occupés le reste de la semaine pour songer à se parer. Je croirois plus volontiers que Molière fait allusion à l'usage qu'ont les marchands, les fournisseurs, les ouvriers, de venir demander le paiement de leurs mémoires le dimanche, parceque ce jour-là ils sont débarrassés de toute autre occupation.

[1] Tout ceci est le développement d'un passage de Rabelais, dans lequel frère Jean dit à Panurge : « Si tu es coqu, ergo ta « femme sera belle ; ergo tu seras bien traité d'elle ; ergo tu auras « beaucoup d'amis ; ergo tu seras saulvé. » (Liv. III, ch. XXVIII, p. 457, édit. in-4°.) Bonaventure des Périers soutient la même thèse. Voyez nouvelle V, à sa fin, t. I, p. 72.

Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe, si vous voulez, bergère, et cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, et son ame.
La fille crût, se fit: on pouvoit déja voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule: on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne: on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait; et puis le serviteur.
Le père, avec raison eut peur
Que sa fille chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit:
Le langage d'amour étoit jargon pour elle:
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté:
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté,
Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage;
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela; les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier[1] sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, long-temps devant,

[1] C'est-à-dire qui vont se marier. *Moutier* ou *Moustier* signifie église.

On doit orer au *moutier*,
Et non baguenodier.

Cette fille légitimée[1].
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.
La dot fut simple, ample fut le douaire:
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui sans lui se seroit morfondu;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?

[1] Var., édit de 1669: après ce vers sont les quatre suivants que l'auteur a depuis retranchés:

Soit par affection, soit pour jouer d'un tour
A des collatéraux, nation affamée,
Qui, des écus de l'homme ayant eu la fumée,
Lui faisoient réglément la cour.

Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.
Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement:
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le destin lié:
Les Zéphyrs étoient ses pages:
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois[1],

[1] Nombre de fois.

Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour:
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

III

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit;
Non plus que la lance enchantée;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres:
On ne vivoit pas comme on vit[1].

[1] Var. de l'édit. 1669: après ce vers sont les onze suivants que l'auteur a depuis retranchés en partie:

Pour venir à ce que j'ai dit,

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!

Il n'est herbe ni racine,
Pilule ni médecine,
Philtre, charme ni brevet,
Dont notre amante en vain ne tentât le secret,
Et ne fît jouer la machine :
Des philtres elle en vint aux regards languissant,
Aux soupirs, aux propos pleins d'afféterie.
Quand les charmes sont impuissants,
Il ne faut pas que de sa vie
Une femme prétende ensorceler les sens.
Damon à ces ressorts, etc.

Et vous les bannirez de votre république!
Non, non; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidument.
Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuse et dépitée[1]:
Caliste a des appas, Éraste a du mérite;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne:
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux?
Car d'amis.... moquez-vous; c'est une bagatelle.

[1] Pour dépitée, piquée, fâchée. La Fontaine s'est encore servi de cette expression dans la ballade contre madame Deshoulières:

Quoi qu'en ait dit femme un peu trop *dépite*,
Rien n'est changé du siècle d'Amadis.

En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire: Il y fait bon, l'heure du berger sonne [1];
Êtes-vous sourd? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent;
Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose
Une chose;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage:
Il se frotte; il devient l'Éraste le mieux fait

[1] *L'heure du berger*, expression proverbiale, pour dire l'occasion et le moment favorable à l'amour.

Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent[1]; et cachant son ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps[2]?
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent; et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,

[1] C'est-à-dire prodigue les propos galants.

[2] Dans l'édition de 1669, après ce vers est un long dialogue entre le feint Éraste et Caliste, que l'auteur a supprimé depuis, et que nous avons inséré ci-après, page 268.

N'omettez un seul petit point;
Un financier viendra qui sous votre moustache
Enlèvera la belle; et dès le premier jour
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut: un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié:
Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait:
Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle:
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise; elle dit peu de chose;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point?

L'étoit-il? ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là:
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase: il ne se répand rien.
C'est, dit-il réconfort; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains! si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.

De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va, soir et matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie,
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts; ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
Eh bien! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer

Le vase qui me sut vos secrets révéler.

Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen: buvez dans cette tasse:
Si votre femme de sa grace
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais si du dieu nommé Vulcain
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai: presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déja l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,

Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte cocuage
Réglent le pas et les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage[1] ;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
On versa tout en un moment ;
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne

[1] Expression proverbiale, pour dire simplement, en tout, pour tout.

Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château: l'on l'y traite à souhait;
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: Grand merci de la coupe:
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? par hasard si le vin s'épandoit;
Si je ne tenois pas votre vase assez droit;
Je suis quelquefois maladroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.

Damon dit: Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été: consolons-nous pourtant;
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage:
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant[1];
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre:

[1] Le traité, la convention, la promesse.

Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost[1] :
Que sait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

VARIANTE.

Après ce vers de la page 261,

Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps?

on lisoit dans l'édition de 1669 le dialogue suivant, que La Fontaine a retranché depuis.

Le feint Éraste, en même temps
Lui présente un miroir de poche.
Caliste s'y regarde, et le galant s'approche :
Il contemple, il admire, il lève au ciel les yeux ;
Il fait tant qu'il attrape un souris gracieux.
Mauvais commencement ! se dit-il en soi-même.
Eh bien ! poursuivit-il, quand d'un amour extrême
On vous aime,
A-t-on raison ? je m'en rapporte à vous ;
Peut-on résister à ces charmes ?

CALISTE.

On fait bien ; car comment ne pas devenir fous,
Quand vos œurs ont affaire à de si fortes armes ?
Sans mentir, messieurs les amants,
Vous me semblez divertissants :
J'aurois regret qu'on vous fît taire.
Mais savez-vous que votre encens
Peut, à la longue, nous déplaire ?

Le feint ÉRASTE.

Et pouvons-nous autrement faire ?

[1] De l'armée.
« Le roy fit fère plusieurs processions ou l'*ost*. »
JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*.

Tenez, voyez encor ces traits.

CALISTE.

Je les vois, je les considère,
Je sais quels ils sont; mais après?

Le feint ÉRASTE.

Après? l'après est bon; faut-il toujours vous dire
Qu'on brûle, qu'on languit, qu'on meurt sous votre empire?

CALISTE.

Mon Dieu mon! je le sais; mais après?

Le feint ÉRASTE.

Il suffit.
Et quand on est mort c'est tout dit.

CALISTE.

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent:
Contenez-les, de grace, ou bien, s'ils continuent,
Je mettrai mon touret de nez [1].

Le feint ÉRASTE.

Votre touret de nez? gardez-vous de le faire.

CALISTE.

Cessez donc, et vous contenez.

Le feint ÉRASTE.

Quoi! défendre les yeux; c'est être trop sévère:
Passe encor pour les mains.

CALISTE.

Ah! pour les mains, je croi
Que vous riez.

Le feint ÉRASTE.

Point trop.

CALISTE.

C'est donc à moi
De me garder.

Le feint ÉRASTE.

Ma passion commence
A se lasser de la longueur du temps.
Si mon calcul est bon, voici tantôt deux ans
Que je vous sers sans récompense.

CALISTE.

Quelle vous la faut-il?

[1] Espèce de masque ancien. (*Note de La Fontaine.*)
Le touret de nez ne masquoit que le nez; quand on l'eut agrandi, on le nomma *loup*.

Le feint ÉRASTE.

Tout, sans rien excepter.

CALISTE.

Un remercîment donc ne peut vous contenter?

Le feint ÉRASTE.

Des remercîments? bagatelles.

CALISTE.

De l'amitié?

Le feint ÉRASTE.

Point de nouvelles.

CALISTE.

De l'amour?

Le feint ÉRASTE.

Bon cela. Mais je veux du plus fin,
Qui me laisse avancer chemin,
En moins de deux ou trois visites,
Moyennant quoi nous serons quittes.
Et, si vous voulez mettre à prix cet amour-là,
Je vous en donnerai tout ce qui vous plaira;
Cette boîte de filigrane.

CALISTE.

Le libéral amant qu'est Éraste! voyez!

Le feint ÉRASTE.

Madame, avant qu'on la condamne,
Il faut l'ouvrir. Peut-être vous croyez
Qu'elle est vide?

CALISTE.

Non pas. Ce sont des pierreries?

Le feint ÉRASTE.

Ouvrez, vous le verrez.

CALISTE.

Trêve de railleries.

Le feint ÉRASTE.

Moi! me railler! ouvrez!

CALISTE.

Et quand je l'aurois fait?
Je ne sais qui me tient qu'avec un bon soufflet...
Mais non. Si jamais plus cette insolence extrême....

ÉRASTE.

Je vois bien ce que c'est; il faut l'ouvrir moi-même.

Disant ces mots, il l'ouvre, et, sans autre façon,

LA COUPE ENCHANTÉE.

Il tire de la boîte, et d'entre du coton,
De ces appeaux à prendre belles,
Assez pour fléchir six cruelles,
Assez pour créer six cocus,
Un collier de vingt mille écus.
Calisa n'étoit pas tellement en colère
Qu'elle le regardât ce don du coin de l'œil.
Sa vertu, sa foi, son orgueil,
Eurent peine à tenir contre un tel adversaire;
Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton
Fraste, à qui Nérix avoit fait la leçon.

Le fragment de *la Coupe enchantée*, dans l'édition de 1669, se terminoit à ce vers.

V. LE FAUCON.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE[1].

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis:
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer! c'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent:
Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverse murs, jette portes par terre;
N'entreprend rien dont *il ne vienne à bout;*
Fait taire chiens, et, quand *il veut, servantes;*
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout

[1] Boccaccio, *Decameron*, giornata v, novella ix, t. V, p. 182; trad. franç., t. VI, p. 195-214. Anthoine Le Maçon, le *Décameron de Jean Boccace*, 1682, in-8°, p. 516.

Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si [1] laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grace à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire: C'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là:
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le protestant [2] de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut de fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;

[1] Pourtant. Marot a dit, *Épîtres*, xv, t. II, p. 63 :

Si convient-il en douleur et ennuy,
Notre vouloir en former à celuy,
A sa bonté.

[2] Celui qui faisoit continuellement des protestations d'amour.

Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon:
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance:
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé:
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela

Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche, un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit, sans valet,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais[1]

[1] N'y pouvoit rien. *Mais* signifie ici plus, davantage, et vient de *magis*.

Qu'avoir été seigneur. Que dys?
Seigneur, hélas! ne l'est-il *mais*,
Selon les authentiques dicts?

VILLON, p. 22, édit. de Coustelier, 1723, in-12.

Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant:
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui[1].

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon[2], qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire

[1] Post equitem sedet atra cura.

Boileau a dit:

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.
Épître v, v. 45.

Ce vers est visiblement emprunté de celui de La Fontaine, dont le conte parut en 1671, tandis que l'épître de Boileau ne vit le jour qu'en 1674.

[2] Du petit enfant.

Tu m'as fait part, dès qu'*enfançon* j'étois,
De ta crémeur; et tes sacrées lois
Ont fait en moi effort de leur vigueur,
Et adoué m'as à ton serviteur.
Nicot.

Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
S'il mangeroit volontiers de cela;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric; pleure, et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un château:
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles:
On en comptoit des choses nonpareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée,
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,

Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude;
Point de faveurs; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon; il se tourmente, il crie:
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve [1]

[1] Le trouve. Nos anciens poëtes fournissent beaucoup d'exemples de *treuver* pour *trouver*. Ronsard a dit:

En son doux nectar s'abbreuve
Le plus grand roi qui se *treuve*.

Et Voiture, dans ses stances écrites sur des tablettes:

Mais en l'état où je me *treuve*
Qu'est-il besoin de cette preuve?

Voyez d'autres exemples cités dans Ménage, *Observations sur la langue françoise*, seconde édition, 1675, in-12, p. 380.

Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.'
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Fouille au bahut ; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur ;

Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement:
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée:
Mon fils se meurt; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée:
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie:
A cet amour j'ai très mal répondu;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander.... et quoi? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non: plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère,
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.

L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête [1] a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.

[1] C'est-à-dire le loup, le renard, le putois, le furet, et les autres bêtes sauvages qui s'introduisent dans les basses-cours, et détruisent les volailles.

„ Le deuil fut grand; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court:
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir:
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général:
Loin de cela; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs:
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

VI.

LA COURTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, et témoin Polyphême,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau :
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent, Boccace en rapporte un [1],
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit.

[1] Boccacio, *Decameron*, giornata v, novella 1, t. V, p. 7; trad. franç., t. VI, p. 6, pour Chimon seulement. Anthoine Le Maçon, le *Décameron de maistre Boccace*, 1662, in-8°, p. 446.

Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fière, et bizarre sur-tout :
On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce :
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse
C'étoit trop peu ; les simples monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient ;
Force pillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut ; et, pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.

L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde;
Et puis soupirs, et puis regards nouveaux:
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux[1]:
Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens; il eut aussi des femmes.
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement; car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie:
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,

[1] Des repas et des fêtes qui lui étoient donnés. Voyez la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Cadeau*.

S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le desire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis!
Il fit seoir. Et puis s'étant remis,
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus:
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déja quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon:
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre

La fait parler. Elle commence ainsi :
Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser sans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau :
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; et toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement.

Mais ose-t-on vous dire sa pensée?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit:
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il? je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints ces dons si précieux:
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux:
Si je l'étois, je serois assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant: il est tard, et voilà
Minuit qui sonne; il faut que je me couche.

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyoit: mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut long-temps; puis dit: Comment ferai-je?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
Eh bien! monsieur, dit-elle, appellerai-je?
Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
Cela suffit, monsieur, repartit-elle.

Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.
Elle s'approche; elle le déboutonne;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout; elle le déchaussa.
Quoi! de sa main? quoi! Constance elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace;
Où me coucher?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi! sur ce siège?

CAMILLE.

Eh bien non; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE.

Je ne saurois; il fait froid: je suis nu:
Délacez-vous.

* Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de princesse et de reine:
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé périt en un moment;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant?
Je crois que non; j'en suis sûr; et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendroit plus son aise reculer.
Camille dit: C'est trop dissimuler;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés;
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,

C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,
Mais point trop fort, de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté !... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière :
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant,
Pâleur encor dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
Pose ses pieds, et, sans cérémonie,
Il s'accommode et se fait un coussin ;
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela

D'un ton de voix qui plut fort à la belle,
Je suis content, dit-il, de votre amour:
Venez, venez, Constance; c'est mon tour.
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle:
M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal:
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or, bien je sais le fond de votre cœur;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour: et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie;
Elle le peut; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire:
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet: cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble:
On est époux et galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta:
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître,

A tout cela Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que possible on ne croira pas vrai
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.
L'essai? je faux[1] : Constance en étoit-elle
Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit

[1] J'altère, je trompe; de faulser ou fauser, altérer, falsifier, corrompre.

Mout seroit bone vie.
De bien amer
Cele, qui ne vousist *fauser*.
COMIN DE RAINS.

Pris et donné de plaisirs en sa vie
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

VII. NICAISE[1].

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise on nommoit,
Garçon très neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très beau chemin demeura,

[1] Girolamo Brusoni, *Novelle amorose*, libri quattro, in-18, Venetia, 1655, p. 12-20, novella seconda, l'*Amante schernito*.

Se trouvant court par celui-là :
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima ;
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot[1],
Soit par humeur franche et sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer ; et moi, non :
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promit
Au jouvenceau ci-dessus dit :
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,

[1] C'est-à-dire n'hésitant pas, n'étant pas embarrassée ; expression proverbiale.

Qu'il étoit très bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais; ce sont trésors
Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne sut dire
Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses desirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure[1];
Le tout sans compte et sans mesure:
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment;
La chose étoit tant infinie,

[1] Ou avec accumulation de forts intérêts, c'est-à-dire en grande quantité.

Qu'il y faisoit toujours abus.
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point:
Je suis franche: n'attendez point;
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen seroit bien mon compte,
N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander;
Mon père est prêt de m'accorder:
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.
La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros sas [1] :
La belle en étant sur ce cas,
On la promet ; on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier [2] cependant

[1] N'y pas prendre garde, à le passer sous silence ; expression proverbiale. Le *sas* est un tamis pour faire passer le plâtre, la farine, etc.

[2] Église.

Et puis dictes que les *moustiers*
Ne servent pas aux amoureux.
MAROT, *Épîtres*, XLIII, t. II, p. 132, édit. 1731, in-12.

Notre galante encor pucelle:
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, joyaux, et diamants:
Son épousé la faisoit dame.
Son ami, pour la faire femme,
Prend heure avec elle au matin:
Ils devoient aller au jardin
Dans un bois propre à telle affaire;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.

Nicaise, après quelques moments,
La va trouver; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire:
Qu'il fait ici d'humidité!
Foin! votre habit sera gâté;
Il est beau, ce seroit dommage:

Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aille querir un tapis.
Eh! mon Dieu! laissons les habits,
Dit la belle toute piquée;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point:
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user; et périssent
Tous les vêtements du pays;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure! un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce; il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme, si je peux.
En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours: c'est fait; je suis à vous;
Deux minutes feront l'affaire.
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'ame;
Qu'elle reprit dès ce moment

Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé, Quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi:
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse:
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari: j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaise en son lieu seroit.
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis:
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut:
Qu'il le preme donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu

D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi! la dame en bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,
Retournoit vers la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi! je n'ose:
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
File qui ment ne pèche pas.

Grace à Nicaise, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant,
A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayez attendu?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heures femme.
Retournons donc sans consulter;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gâter,
Vous témoigner quel est mon zèle.
Non pas cela, reprit la belle;
Mon pucelage dit qu'il faut

Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent:
Or, respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galant:
Vous n'y serez pas sitôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

VIII. LE BÂT[1].

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l'âne efface net,
Dieu sait comment; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point:
Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté.

[1] Les *Contes aux heures perdues* du sieur d'Ouville, 1652, in-8°, p. 107, *d'un jeune peintre et de sa femme*, t. II, p. 260 de l'édit. 1732. Beroalde de Verville, le *Moyen de parvenir*, XVI, t. II, p. 96, nouvelle édit. in-12 de l'an 100070073. Le Moyen de parvenir a paru en 1610, et est plus ancien que les contes de d'Ouville: ce conte se trouve aussi plus anciennement dans le *Formulaire fort récréatif de tous contrats, donations*, etc. *Brédin le cocu*, Lyon, Rigaud, 1594, in-16.

IX. LE BAISER RENDU.

Guillot passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée?
Que je la baise, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant:
Elle est, monsieur, fort à votre service.
Le monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zéle,
Puisque, dit-il, monsieur est si fidéle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

X. ALIS MALADE[1].

Alis[2] malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame?
Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à père André on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence;
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander? lui dit-on.
C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession
Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André, le confesseur d'Alis?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

[1] Ce titre se trouve pour la première fois dans l'édition de 1685. La Fontaine avoit mis en tête de cette petite pièce, *Épigramme*.

[2] La Fontaine a écrit *Alis* et non Alix, et la rime de la fin exige que ce nom ne soit point changé

XI. PORTRAIT D'IRIS[1].

IMITATION D'ANACRÉON[2].

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus.
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

[1] Nous avons ajouté un titre à cette pièce, ainsi qu'à la suivante.

[2] ANACREONT. *Carm.* od. XXVII et XXVIII. Conférez les *Odes d'Anacréon, traduites en vers françois* par M. de Saint-Victor, troisième édition, 1818, p. 67-71 et 195.

XII. L'AMOUR MOUILLÉ.

IMITATION D'ANACRÉON[1].

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid, et l'orage,
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il: car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,

[1] ANACREONT. *Carm.*, od. III. Conférez les *Odes d'Anacréon, traduites en vers françois* par M. de Saint-Victor, troisième édit., 1818, p. 7 et 195.

Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphême ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les piéces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climéne,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon !
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

XIII. LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES [1].

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagème
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison; car qui hait les présents?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme; on la nommoit Argie :
Lui, déjà vieux barbon; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,

[1] Ariosto, *Orlando furioso*, canto xliii.

Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long : suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'état mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme.
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous sépare, Argie : adieu; soyez fidèle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi:
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable:
De tout temps le monde a vu don
Être le père d'abandon.
Déclarez-lui la guerre; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur la cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse:
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun compte:
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme;
Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle

D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme;
Ils déplaisoient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait et beau par excellence,
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom étoit Atis; son métier, paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté:
Encor si des soupirs il se fût contenté;
La source en est inépuisable;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse; il part; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,

Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes?
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile et toute son espéce.
Dans ses armes il en portoit;
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein;
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire:
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité;
Son amour l'y suivit; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort;

Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomèle ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens ;
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris.

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.
Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie et votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.

Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer;
Vous me donnâtes assistance:
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir: je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde;
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point: c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et vous, en pélerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant:
Le voilà pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.

Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux ;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins :
Il fournit à tous mes besoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.
Quoi ! madame l'ambassadrice !
Un simple pélerin ! madame à son chevet

Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit !
Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître !
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour ;
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits :
On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit : A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien ?
Puis celui-ci possède un chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de madame aussi, c'est un trésor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas :
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant :
Atis en riant le ramasse.
C'est, dit-il, pour madame ; obligez-moi, de grace,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à son excellence
Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le pélerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie

De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon[1] je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une ambassadrice!

Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage. —
Mais mon mari m'a fait jurer.... —
Et quoi? de lui garder la foi du mariage!
Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,

[1] D'un pèlerin.

D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.

La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du sire.
Pour cela l'on les fit monter:
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pélerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins:
Il surprit et charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle.
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout; il se secoue:
Aussitôt perles de tomber,
Nourrices de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,

Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit : et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre.
Chacun s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissements sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes ;
Il n'en put tirer le secret.

Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire :
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie :
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la : mais prends ton temps,
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite ;
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,

Je crois que par la jupe il tire ;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtresse.

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage ;
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux ;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte et désertes;
Pas une ame en ce louvre; excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain,
S'offre aux regards du juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un roi c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le More.
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance[1]
Que je rencontre ici. Le More lui répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
.... Entends-tu ce langage?

[1] Les richesses, les biens.

Oublyans naturel devoir
Par faulte d'ung peu de *chevance*.

VILLON, *Grand Testament*, édit. de Coustelier, 1723, p. 18.

Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymède?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin le monarque suprême,
Et que tu sois un jouvenceau:
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre:
Regardez la vieillesse et la magistrature.

LE MORE.

Moi railler! point du tout.

ANSELME.

Seigneur....

LE MORE.

Ne veux-tu point?

ANSELME.

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point
Consent à la fin au mystère.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire!
En page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé;
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,

Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce louvre en un moment; par son art fait un page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme! il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de.... la pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère!
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant:
Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore.
Favori, que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse, et tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles.
Pistoles tombent à foison.
Eh bien! qu'en dites-vous? sont-ce choses frivoles?

C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une altesse, une majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Sur-tout quand le donneur est bien fait et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé!
En échange du chien, l'on me vouloit moi-même:
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir:
Je le donne à Lucrèce, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari; la paix: car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien:
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre;
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux,
Ne le soyez donc point; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous.

Anselme accorda tout: qu'eût fait le pauvre sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,

Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grace; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais? dira quelque critique.
Le palais? que m'importe? il devint ce qu'il put.
A moi ces questions! suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le palais disparut.
Et le chien? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant? Censeur, tu m'importunes:
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content?
Favori se perdoit souvent:
Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assiduement
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de son côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

1675.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE QUATRIÈME LIVRE DES CONTES DE LA FONTAINE.

Ce quatrième livre des Contes fut imprimé à Mons, ou du moins sous la rubrique du nom de cette ville et de Gaspard Migeon, imprimeur, au commencement de l'année 1675, petit in-12 : il porte pour titre : *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine.* L'autorité, justement mécontente de la licence de quelques uns des contes de ce nouveau recueil, en interdit aussitôt le débit par une sentence de police ainsi conçue :

« DE PAR LE ROI *et monsieur le prevôt de Paris, ou mon-*
« *sieur son lieutenant de police.* Sur ce qui nous a été re-
« montré par le procureur du roi qu'il a eu avis que
« certains libraires de cette ville débitoient un petit livre
« imprimé, sans aucun privilège ni permission, sous le
« titre de *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine*, qui se
« trouve rempli de termes indiscrets et malhonnêtes, et
« dont la lecture ne peut avoir d'autre effet que celui de
« corrompre les mœurs, et d'inspirer le libertinage : et
« d'autant qu'il est important d'empêcher le débit d'un
« tel livre, requéroit que sur ce il fût pourvu. VU ledit
« livre intitulé *Nouveaux Contes*, etc., Nous, faisant droit
« sur le réquisitoire du procureur du roi, ORDONNONS qu'à

« sa requête il soit informé de l'impression, vente, et débit dudit livre; et cependant que tous les exemplaires « qui pourront être trouvés seront portés en notre greffe. « Faisons très expresses défenses à tous libraires, imprimeurs, colporteurs, et à tous autres, d'avoir, vendre « ou débiter ledit livre, sous les peines portées par les ordonnances. Et sera notre présente ordonnance lue et « affichée en la chambre de la communauté des imprimeurs et libraires de cette ville, à la diligence du syndic, « afin qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Ce fut « fait et ordonné par messire Gabriel-Nicolas de La Reynie, « conseiller du roi en ses conseils d'état, privé, maître des « requêtes ordinaire de son hôtel, et lieutenant-général « de police de la ville, prevôté, et vicomté de Paris, le « cinquième avril mil six cent soixante et quinze. »

Signé DE LA REYNIE.

Robert Sagot, greffier.

Après cette sentence, le nouveau recueil de La Fontaine ne put être vendu, du moins à Paris, que clandestinement, et la Champmeslé se chargea de ce soin. Notre poëte, par reconnoissance, lui dédia le conte de *Belphégor*, qu'il composa depuis; et Furetière insinue assez clairement que cette dédicace valut à son auteur les faveurs de cette célèbre actrice[1]. C'est sur-tout contre La Fontaine que Furetière s'est déchaîné avec le plus de fureur dans ses factums relatifs au procès, assez juste au fond, qu'il eut à soutenir contre l'Académie françoise; et les injures grossières qu'il prodigua à notre poëte[2], non

[1] *Nouveau Recueil des factums du procès entre Furetière et l'Académie françoise.* Amsterdam, 1694, in-12, t. I, p. 292.

[2] *Nouveau Recueil*, t. I, p. 293.

seulement révoltèrent tous les honnêtes gens [1], mais contribuèrent beaucoup à faire aussi supprimer et interdire le débit de ces mêmes factums par une sentence rendue au nom du prevôt de Paris et du lieutenant-général de police, le 24 décembre 1680; « Attendu, dit cette sen-« tence, que ces factums contiennent des termes inju-« rieux à l'Académie françoise, et des calomnies scanda-« leuses et diffamatoires à l'égard de plusieurs personnes « du nombre de celles dont l'Académie est composée. »

Le quatrième livre des Contes de La Fontaine fut réimprimé l'année suivante à Amsterdam, ou sous la rubrique du nom de cette ville; et la sentence qui interdisoit la première édition contribua à accélérer le débit de la seconde.

Au reste, ces contes n'égaloient pas encore en licence quelques uns de ceux de Boccace et de la reine de Navarre, dont on permettoit le débit et les réimpressions, et qu'on lisoit sans scrupule.

[1] Voyez notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine.*

LIVRE QUATRIÈME.

I. COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

Il est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle;
Il divertit et la laide et la belle;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux:
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.
Le beau du jeu n'est connu de l'époux;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle:
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point; jamais on n'y querelle:
Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage:
Il fait venir l'esprit et la raison;
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un misérable oison;
Coudre et filer c'étoit son exercice,

Non pas le sien, mais celui de ses doigts.
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez: il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mère lui disoit,
Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse.
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit; à la fin on lui dit:
Allez trouver père Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion:
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels présents,
A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? disoit en soi la belle.
Son innocence augmentoit ses appas.
Amour n'avoit à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.

Mon révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir seroit-il qu'à crédit
J'en pusse avoir? non pas pour grosse somme,
A gros achat mon trésor ne suffit;

Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne sais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : Tout beau !
Nous pourvoirons à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande et marchande, entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend;
Tous sont au chœur; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion.

Elle le suit; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrette recule
Un peu la tête; et l'innocente dit :
Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?
Et vraiment oui, repart sa révérence;
Puis il lui met la main sur le teton.
Encore ainsi? Vraiment oui : comment donc?
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.
Bonaventure à six moments de là
Donne d'esprit une seconde dose.

Ce ne fut tout, une autre succéda;
La charité du beau père étoit grande.
Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?
A nous venir l'esprit tarde bien peu,
Reprit la belle. Et puis elle demande:
Mais s'il s'en va? S'il s'en va, nous verrons;
D'autres secrets se mettent en usage.
N'en cherchez point, dit Lise, davantage;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il; nous recommencerons,
Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.
Le pis aller sembla le mieux à Lise.
Le secret même encor se répéta
Par le PATER: il aimoit cette danse.
Lise lui fait une humble révérence,
Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer! Quoi! déja Lise songe!
Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours après, sa compagne Nanette
S'en vient la voir: pendant leur entretien
Lise rêvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clairvoyante et finette,
Que Lise alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant son amie,
Que celle-ci lui déclare le tout:
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,

De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les encore, enfin tout le phœbé [1].

Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.
Anne reprit: Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.
Mon frère Alain! Alain! s'écria Lise,
Alain mon frère! ah! je suis bien surprise;
Il n'en a point, comme en donneroit-il?
Sotte, dit l'autre, hélas! tu n'en sais guère:
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.
Ne me crois-tu? sache-le de ta mère;
Elle est experte au fait dont il s'agit [2]:
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit,
Vivent les sots pour donner de l'esprit!

[1] Ce qui étoit obscur ou caché.

[2] Var. Après ce vers, dans l'édition de 1675, sont les vers suivants qui terminent le conte:

Si tu ne veux, demande au voisinage;
Sur ce point-là, l'on t'aura bientôt dit,
Vivent les sots pour donner de l'esprit.
Lise s'en tint à ce seul témoignage,
Et ne crut pas devoir parler de rien.
Vous voyez donc que je disois fort bien,
Quand je disois que ce jeu-là rend sage.

II. L'ABBESSE MALADE[1].

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.
Lequel des deux doit l'emporter ici?
Ce n'est mon fait: l'un dira que l'abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens: bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, et montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
Que brebis sont la plupart des personnes:
Qu'il en passe une, il en passera cent;
Tant sur les gens est l'exemple puissant[2]!
Agnès passa, puis autre sœur, puis une;
Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune
On vit enfin celle qui les gardoit
Passer aussi: c'est en gros tout le conte.
Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles;
Mal dangereux, et qui des plus gentilles

[1] *Les Cent Nouvelles nouvelles*, t. I, p. 103, nouvelle XXI, *l'Abbesse guérie*. Conférez Malespini, *ducento Novelle*, n° 79. Ce conte, dans l'édition de 1675, est simplement intitulé *l'Abbesse*.

[2] C'est après ce vers que La Fontaine avoit intercalé dans l'édition de 1675 le conte de *Dindenaut et Panurge*, depuis retranché, et que nous avons inséré à la suite du présent conte comme variante.

Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême;
Bonne d'ailleurs, et gente[1], à cela près.
La faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de.... (l'à moins est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.
Jésus! reprit toute scandalisée
Madame abbesse: Eh! que dites-vous là?
Fi! Nous disons, repartit à cela
La faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant:
Bon le faut-il, c'est un point important[2];
Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame.
Ce fut bien pis: non pas que dans son ame

[1] Jolie, aimable.

> Li clers qui mise eut grand entente
> En amer la *gente* pucelle,
> Qui moult étoit mignote et belle,
> Moult desira l'aller gesir.
>
> GAUTIER DE COINSI, liv. I, ch. XXII.

[2] VAR. Dans les éditions de 1675 et 1676, après ce vers est le vers suivant:

> Autre que bon n'est ici suffisant.

Ce bon ne fût par elle souhaité;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vînt sans peine approuver telle chose?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit: Madame, croyez-les;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets;
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaise?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbesse: or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous? mettez-vous en mon lieu.
Oui-dà, madame; et dis bien davantage:
Votre santé m'est chère jusque-là
Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devancât. Mille remercîments
A sœur Agnès donnés par son abbesse.
La faculté dit adieu là-dessus,
Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame [1],
Dit à ses sœurs: Tout ce qui tient madame

[1] Fine, adroite. Métaphore tirée de l'art de l'escrime, bonne à employer.

Au diable, l'un qui fera ses clamours
Pour vous prier quand sera *vieille lame*.
MAROT, *Rondeaux*, XLVI, t. II, p. 402.

Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple et le chemin ?
Cet avis fut approuvé de chacune ;
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne, ou discrète.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs, et des blancs,
Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le desir de faire que madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son ame
Tel récipé, possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première
A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;
Une troisième entre dans la carrière ;
Nulle ne veut demeurer en arrière.
Presse se met pour n'être la dernière [1].

[1] Var. Les quatre vers suivants, qui se trouvent dans les éditions de 1675 et 1676, ont été supprimés, avec l'épisode de Dindenaut, auquel ils font allusion.

. . . . . Pour la dernière
Qui feroit voir son zèle et sa ferveur
A mère abbesse. Il n'est aucune ouaille
Qui ne s'y jette ; ainsi que les moutons
De Dindenaut, dont tantôt nous parlions,
S'alloient jeter chez la gent porte-écaille.
Que dirai plus ?

Que dirai-je plus? Enfin l'impression
Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples céde.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
OEillet, aurore, et si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

Ô doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout! point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie:
Dans ses écrits madame faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!

VARIANTE.

Après ce vers, page 340:

Tant sur les gens est l'exemple puissant,

On lisoit, dans l'édition de 1675:

Je le répète, et dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder;
On est long-temps à s'entre-regarder;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste suit, et fait ce qu'il doit faire.
Qu'un seul mouton se jette à la rivière,
Vous ne verrez nulle ame moutonnière
Rester au bord; tous se noieront à tas.

Maître François en conte un plaisant cas [1].
Ami lecteur, ne te déplaira pas,
Si, sursoyant ma principale histoire [2],
Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle consulter;
Il navigeoit ayant dans la cervelle
Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe, et médaille l'appelle
De vrai cocu. Dindenaut dans sa nef [3]
Menoit moutons. Vendez-m'en un? dit l'autre.
Voire [4], reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef [5]
D'assez priser ni vendre telle aumaille [6]?
Panurge dit: Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent.
Un fut vendu: Panurge incontinent
Le jette en mer; et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un belier, et le belier l'entraîne.
Adieu mon homme: il va boire au godet [7].
Or revenons: ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très grande,
Et ne me suis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande;
Car notre histoire est d'ouailles encor [8].

[1] RABELAIS, *Pantagruel*, l. IV, ch. VIII, t. II, p. 19, édit. in-4°.
[2] Celle de *l'Abbesse malade*.
[3] Navire.
[4] En vérité.
[5] Qu'on pût accomplir son dessein, réussir.
[6] C'est-à-dire tel troupeau de bêtes.
[7] A la grande tasse, à la mer.
[8] Ce conte faisoit partie du prologue de *l'Abbesse malade*. Voyez la note ci-dessus, page 340.

III. LES TROQUEURS[1].

Le changement de mets réjouit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie[2].
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi soit-il ! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de sapience[3],

[1] Ce conte fut d'abord imprimé séparément en caractères italiques, in-8° de huit pages, puis ensuite dans le recueil de 1675 et 1676. C'étoit, lorsque La Fontaine le versifia, un fait récemment arrivé. Nous avons vu, dans les archives du Palais de justice, l'original d'un arrêt du parlement, rendu dans cette cause ou dans une cause semblable.

[2] Var. Dans la première édition de ce conte publiée à part, au lieu des quatre vers qui suivent celui-ci, on lit ces deux-ci :

Tel bref en bref, après bon examen,
Nous envoyer feroit grand bien en France.

[3] De prudence et de sagesse. Le *pays de sapience* est une phrase proverbiale usitée pour désigner en style enjoué la province de Normandie.

Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit: Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.
Vous avez fait sans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainsi que de monture?
Notre pasteur a bien changé de cure:
La femme est-elle un cas si différent?
Et pargué non; car messire Grégoire
Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire,
Mes brebis sont ma femme. Cependant
Il a changé: changeons aussi, compère.
Très volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu sais bien que notre ménagère
Est la plus belle: or çà, sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne son mulet
Pour le retour? Mon mulet? eh! parguenne,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix;
La mienne ira but à but pour la tienne:
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.

Mon mulet, c'est.... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement: troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet, raisonnant sur cela,
Dit: Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens:
Mais le meilleur de la bête, à mon sens,
N'est ce qu'on voit: femmes ont maintes choses
Que je préfère, et qui sont lettres closes;
Femmes aussi trompent assez souvent;
Jà[1] ne les faut éplucher trop avant.
Or sus, voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche[2] donner
Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter
Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.
L'expédient ne fut goûté de tous[3].
Trop bien voilà messieurs les deux époux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre:

[1] Pas.

[2] Expression proverbiale, pour dire acheter une chose sans la connoître.

[3] Var. Ce vers est ainsi dans la première édition de ce conte in-8°, et dans le recueil de 1675 et de 1676; mais dans l'édition de Hollande de 1685, et dans toutes les éditions suivantes, on a mis:

L'expédient fut approuvé de tous.

Cette leçon est évidemment fautive; car la suite nous montre, au contraire, que les deux troqueurs restent, et discourent sur les qualités de leurs femmes, et qu'ils ne s'en vont pas pour les chercher, et pour procéder à la confrontation qu'avoit proposée Oudinet.

Tiennette n'a ni suros ni malandre[1],
Dit le second. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier[2];
Ma foi, c'est bâme[3]. Et Tiennette est ambroise[4],
Dit son époux; telle je la maintien.
L'autre reprit: Compère, tiens-toi bien;
Tu ne connois Jeanne ma villageoise;
Je t'avertis qu'à ce jeu.... m'entends-tu?
L'autre manant jura: Par la vertu[5],
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
A toi, compère. Et de prendre la tasse,

[1] Expression proverbiale tirée de l'art vétérinaire. Le *suros* est une tumeur qui vient à la jambe du cheval, et la *malandre* une crevasse qui se manifeste au genou du même animal, et qui est accompagnée d'écoulement d'humeur. Ce vers veut donc dire:

Tiennette n'a ni tumeur ni humeur.

[2] Expression proverbiale, pour dire très propre.

[3] C'est du baume, c'est de l'excellent. Les gens de campagne, sur-tout en Normandie, disent *bâme*. On disoit autrefois basme pour baume, et embasme pour embaume.

Au point du jour vey son corps amoureux,
Entre deux draps plus odorans que *basme*.
MAROT, *Rondeaux*, XLI, t. II, p. 398.

En la baisant m'a dit amy sans blasme,
Le seul baiser, qui deux bouches *embasme*,
Les arres sont du bien tant espéré.
MAROT, *Rondeaux*, XLIII, t. II. p. 418.

[4] Est ambrosie, est divine. On trouve *ambroise* pour ambrosie dans nos vieux auteurs. Voyez Roquefort, *Dictionnaire de la langue romane*, t. I, p. 57.

[5] *Par la vertugoy*, ou *vertubleu*, ou *vertudieu;* jurons populaires.

Et de trinquer. Allons, sire Oudinet,
A Jeanne; top [1]. Puis à Tiennette; mâsse [2].
Somme qu'enfin la soute [3] du mulet
Fut accordée, et voilà marché fait.
Notre notaire assura l'un et l'autre
Que tels traités alloient leur grand chemin.
Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
Qui se fit bien payer son parchemin.
Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennette:
Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la chose fût secrète;
Mais il en vint au curé quelque vent.
Il prit aussi son droit: je n'en assure,
Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise:
Rien ne se perd entre les gens d'église.
Les permuteurs [4] ne pouvoient bonnement

[1] Dans la première édition in-8°, on lit *tope*. Mais alors le vers a une syllabe de trop: c'est pourquoi dans le recueil de 1675 ou de 1676 La Fontaine a, par licence poétique, retranché l'*e*. *Tope* et *mâsse* sont des mots empruntés au vocabulaire des joueurs: *mâsse* est la somme d'argent qu'on offre comme enjeu: pour l'accepter, on dit *tope*.

[2] Comme le mari de Tiennette demande du retour, il ne dit pas *tope* quand on trinque à son sujet; mais il prononce le mot *mâsse*, indiquant par-là qu'il attend l'offre d'un enjeu qui égale le sien.

[3] *Soute* est la somme payée pour rendre les lots égaux.

[4] Les troqueurs.

Exécuter un pareil changement
Dans ce village à moins que de scandale :
Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis,
Bon fait troquer, commère; à ton avis?
Si nous troquions de valet? que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très bon effet;
Le premier mois très bien ils s'en trouvèrent :
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa soute,
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette[1].
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure

[1] La coudraie, ou les noisetiers.

Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, et qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achète:
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie,
Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four:
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère; il ne s'y servit plat
Où maître Amour, cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est maître Hyménée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part soi: Gille a quelque secret;
J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc[1] en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Normand;
Dédisons-nous; usons du privilége.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc et changement
Déclaré nul, et cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un promoteur intervient pour le siége
Épiscopal, et vendique le cas.
Grand bruit par-tout, ainsi que d'ordinaire;
Le parlement évoque à soi l'affaire.
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,

[1] Jamais.

Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
Car c'est un fait arrivé depuis peu:
Pauvre ignorant que le compère Étienne!
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
Va de droit fil; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui: le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson:
L'y rencontrer étoit chose facile;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants: ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient,
Sans le dédit; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants [1].

[1] Var. Dans la première édition in-8°, et dans le recueil de 1675 ou 1676, ce conte a dix vers de plus, depuis retranchés, et ainsi conçus:

J'ai grand regret de n'en avoir les gants,
Et dis parfois, alors que j'y rumine,
Auroit-on pris des croquants pour troquants,
En fait de femme? Il faut être honnête homme
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome;
Trop bien est-elle au sénat de Rouen.
Là le notaire aura du moins sa gamme,
En plein bureau: Dieu gard sire Oudinet
D'un rapporteur barbon et bien en femme,
Qui fasse aller la chose du bonnet.

IV. LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms et titres agréables
Assez libéralement;
Cela ne leur coûte guère:
Tout leur est nymphe ou bergère,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute:
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie;
C'étoit la nymphe Égérie;
C'étoit tout ce qu'on vouloit [1].

[1] Allusion aux vers suivants d'Horace, dont La Fontaine rend fidèlement la pensée :

Hæc ubi supposuit dextrum corpus mihi lævo,
Ilia et Egeria est: do nomen quod libet mihi.
Lib. I, sat. II, v. 125-126.

Un auteur anonyme, dans un ouvrage intitulé *Les moyens de se guérir de l'amour, Conversations galantes*, à Paris, chez Quinet, 1681, in-12, page 55, a travesti ainsi ce passage d'Horace :

Une grisette aisée a toute ma tendresse,
Et, dans les transports de mes feux,
Elle est pour mon cœur amoureux
Une marquise, une comtesse;
Je la nomme comme je veux.

Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : Te voilà; nomme.
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilége insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi
Dans les contes que voici;
Et s'il me plaisoit de dire,
Au lieu d'Anne, Sylvanire,
Et, pour messire Thomas,
Le grand druïde Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non; mais, tout considéré,
Le présent conte demande
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village
Pour la perle et le parangon [1].
Étant un jour près d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nu : la fillette étoit drue,

...

[1] Le modèle.

O dame illustre; ô *parangon* d'honneur!

MAROT, *Epîtres*, XVII, t. II, p. 68.

Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés ;
Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient
Comme eût fait une jalousie ;
Çà et là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie ;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète [1],
Digne enfin des regards d'Annète.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer ;
L'amour, huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avoit bonne conscience ;
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le desir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance ;
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,

[1] Pour droite. Dans les éditions de 1675 et 1676, La Fontaine a mis *drète*, et il a retranché un *t* à *Annette*, que par-tout ailleurs il écrit par un double *t*; le tout pour la rime. Les éditeurs ont à tort écrit *droite* : dans notre ancien langage on disoit *dret*, *drète*, et *dréture*, pour droit, droite, et droiture. Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 412.

Elle s'assit sur l'herbe, et, très fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature?
On vous campe une créature,
Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu;
Puis force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là:
Il comptoit pour siennes déja
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler,
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne, faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas:
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait; et, comme l'on peut croire,

En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
Être dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très grand péché;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit; lui dit: Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calende[1], et nombre de confrères
Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement,
M'obliger? dit-il à la belle;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent:
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court; et voilà les prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue: en cave on se transporte:
Aucuns des vins sont approuvés;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu sait combien! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil: nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné? qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela,
A madame Anne, le jour même,
L'appela cent fois sotte; et, dans sa rage extrême,

[1] C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois.
(*Note de La Fontaine.*)

Lui pensa reprocher l'aventure du bain.
Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin!
Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, sont-ce canailles?
Alors, par droit de représailles,
Anne dit au prêtre outragé,
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

V. LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE [1].

Maître François [2] dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux:
Nous n'en avons ici que la copie.
Et, par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose:
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, et puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province

[1] Tiré de Rabelais, liv. IV, chap. XLV-XLVII, t. II, p. 114-119, édit. in-4°.

[2] François Rabelais.

Où les gens sont haïs, maudits de Dieu:
On les connoît à leur visage mince;
Le long dormir est exclus de ce lieu.
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente
A vos regards ayant face riante,
Couleur vermeille, et visage replet,
Taille non pas de quelque maigrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui [1] me semble, à le voir, Papimane.
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans hésiter, qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue [2] au portrait du saint-père.

[1] Celui-ci.

[2] C'est-à-dire firent la grimace au portrait du saint-père, dans le dessein de s'en moquer. Krantz, Paradin, Rabelais, et ensuite un grand nombre d'auteurs plus modernes qui ont copié Rabelais, donnent à cette locution une origine ridicule, qui est démentie par tous les faits de l'histoire. (Voyez Albert Krantz, *Saxonia*, liv. VI, ch. VI; Paradin, *de antiquo statu Burgundiæ*, 1542, p. 49 et 50; Rabelais, t. II, p. 113; Tuet, *Matinées sénonoises*, p. 151; et l'article *Béatrix*, dans la *Biographie universelle*, par M. Sismonde-Sismondi.) Il faut que cette locution soit bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard au commencement du treizième siècle:

E li *fes la figa* denant;
Tenetz, dis el, en vostra gola.

RAYNOUARD, *Choix de poésies originales des troubadours*, t. I, p. 339, et t. II, p. 286.

Punis en sont, rien chez eux ne prospère :
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,
Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser un champ, dans l'île dessus dite.
Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit, et faisoit son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur;
Ce diable étoit des gens de l'évangile,
Simple, ignorant, à tromper très facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux[1],
Plus ne savoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres;
Ils sont à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.

[1] Expression tirée de Rabelais, l. IV, ch. xxxv, t. II, p. 114.
« Ung petit diable, lequel encore ne sçavoit ne tonner ne gresler,
« fors seulement le persil et les choulx. »

Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an
Nous partagions sans noise et sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de touselle [1],
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touselle?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :
Touselle soit, touselle, de par Dieu!
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;
Manant, travaille; et travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin [2],
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi;
L'autre dans terre est réservé pour moi.
L'août [3] arrivé, la touselle est sciée,

[1] Sorte de froment. — [2] D'aucune manière.

[3] Var. Les éditions de 1675 et de 1676 ont *oust*, selon l'ancienne orthographe. L'août signifie ici la moisson.

Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien:
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant:
Le drôle avoit la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier: je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain?
Le manant dit: Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes:
Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin: mon lot sera hors terre;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.

Le temps venu de recueillir encor,

Le manant prend raves belles et bonnes;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la risée;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
Monsieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?
Plein de courroux, et vide de pécune,
Léger d'argent, et chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec sa femme, et se solacioit [1].
Ah! par la mort! par la sang! par la tête!
Dit le démon, il le paiera, parbieu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!
Çà, çà, galons-le [2] en enfant de bon lieu.

[1] Se divertissoit, se consoloit.

Mais de ce ont trop grand souffrete
Qui ne se put *solacier*,
Ne li uns vers l'autre touchier.

Le Vair palefroy, v. 214.

[2] Étrillons-le, rossons-le. *Galons-le* est ici au figuré et par ironie; au simple, il signifieroit au contraire réjouissons-le, amusons-le.

Je plains le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ai plus qu'autre *gallé*.

VILLON, *OEuvres*, édit. de Coustelier, 1723, p. 17.

Madame, hélas! où est votre parler,
Dont j'eus jadis mon petit passe-temps?
Où est le lieu pour gaudir et *galler*,
Là où j'allois, maugré les mal contents?

ANDRÉ DE LA VIGNE *à sa mie*, dans le *Choix des poésies de Clément Marot et de ses devanciers*, 1825, in-18.

Mais il vaut mieux remettre la partie;
J'ai sur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas:
Elle le veut, et puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, et tant vous galerai[1]
Que ne joûrez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touselle et grain, champ et rave, enfin tout;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus user de stratagème.
Dans huit jours d'hui[2] je suis à vous, Phlipot;
Et touchez là, ceci sera mon arme.

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit: c'étoit sa ménagère;
Bonne galante en toutes les façons,
Et qui sut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit: Phlipot, ne pleure point;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau: c'est un jeune novice

[1] Et vous rosserai. Voyez la note précédente.
[2] A compter de ce jour.

Qui n'a rien vu; je t'en tirerai hors:
Mon petit doigt sauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond et large bénitier.
Aucun démon n'eût su par où le prendre,
Tant fût subtil; car d'étole, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour, à voix haute,
VADE RETRO [1]. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient: Perrette échevelée
Sort, et se plaint de Phlipot, en criant:
Ah! le bourreau! le traître! le méchant!
Il m'a perdue, il m'a tout affolée [2]!
Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre votre excellence
Battre tantôt, et battre à toute outrance.

[1] Retire-toi, va-t'en.

[2] Blessée, meurtrie.

Forme d'aigle par l'air voloit,
La face Hercules *affoloit*
Au bec, aux ongles, et as èles.

(Trad. d'Ovide, mss., citée par Borel, *Thrésor*, etc., p. 7.)

Ce mot est resté, mais non avec cettesignification.

Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber:
Onc [1] n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme.
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent [2] la défaite
De ce démon: le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

[1] Jamais. Onc ou onques.

> Car sans ta peine adviendra ton desir,
> Si *onques* muse à l'autre fit plaisir.
> MAROT, *Epîtres*, LIX, t. II, p. 213.

[2] Célébrèrent.

VI. FÉRONDE,

OU LE PURGATOIRE[1].

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne[2]
Se rendit craint par un moyen nouveau :

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. III, novel. VIII, t. III, p. 210; trad. franç., t. IV, p. 271; Anthoine Le Maçon, *le Décameron de Maistre Jean Boccace*, 1662, in-8°, p. 312. Le fabliau de Jean de Bovès, intitulé *le Villain de Bailleul* (Le Grand d'Aussy, t. III, p. 324), et d'autres nouvelles, qu'on a voulu rapporter à celle de La Fontaine, n'y ont que peu de rapport. Voyez *novelle Porretane*, n° 41. — Malespini *ducento novelle*, n° 95 della seconda parte.

[2] Le Vieux de la Montagne étoit le chef d'une secte d'Ismaélites, redouté en tous lieux par les meurtres qu'il faisoit commettre. Les prestiges qu'il employoit pour fanatiser ses sectateurs sont décrits par le voyageur Marc-Paul, et par les historiens des croisades, de la même manière que notre poëte le fait ici. Cette secte fut fondée, vers l'an 1090, par Hasan, fils de Sabah, qui s'empara de la forteresse d'Alamont, près de Kaswin, en Perse. Il y fit sa résidence. De là cette secte étendit sa domination jusqu'en Syrie, et s'empara de Meswa : elle détruisoit les mosquées, et elle abolissoit tout le culte extérieur de la religion musulmane, permettant le vin, ainsi que toutes les jouissances des sens, et interprétant le koran dans un sens purement allégorique. On donna à ces sectaires en Orient le nom de *haschischin*, d'où est dérivé notre mot *assassin*. Ce nom, sur l'étymologie duquel on a tant contesté, paroît provenir du mot *haschich*, électuaire, ou boisson enivrante, composée avec une espèce de chanvre fer-

Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parcequ'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du paradis de son législateur:
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,

menté, dont les chefs des Ismaéliens avoient seuls le secret, et qu'ils administroient à leurs sectateurs quand ils vouloient les transporter dans leurs jardins enchantés, ou exalter leur imagination, et les plonger dans de délicieuses extases. La dynastie ou la puissance des *haschischis*, ou *assassins*, a duré cent quatre-vingt-onze ans, et n'a été détruite qu'en l'an 1271 par le sultan Bibars: mais leur secte subsiste toujours, et est répandue en Syrie, en Perse, et dans l'Inde; et ceux qui en font partie sont connus sous le nom de Basteniens, d'Ismaéliens, ou de Mélahédèhs. (Sacy, *Mém. de l'Instit. royal de France*, classe d'hist. et de littér. anc., t. IV, p. 77-84. Falconet, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XVII, p. 27 et suiv. Gibbon, *Declin. and fall of the Rom. emp.*, ch. LXIV, 2; t. XI, p. 417, édit. de 1791, in-8°.)

Plus que maillés [1], et beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à coupér [2].
Si [3] se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom [4]. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols: il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter

[1] C'est-à-dire que, quoique ce fussent des tendrons, ils étoient suffisamment forts pour pouvoir en jouir; expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs. Lorsque les perdreaux grandissent, les plumes du dessous de la gorge et du jabot, jusque-là d'un blanc sale et jaunâtre, se trouvent renforcées par d'autres plumes mouchetées de gris: quand ces nouvelles plumes ont paru, on dit que les perdreaux sont *maillés*. « Les « perdreaux ne sont bons que quand ils sont maillés, » dit Langlois dans son *Dictionnaire des chasses*, 1733, in-12, p. 121.

[2] En masse, en foule épaisse, en grande quantité.

[3] Ainsi.

[4] Le faux prophète. *Mort Mahom* étoit le jurement ordinaire des croisés. (Voyez La Ravallière, *Poésies du roi de Navarre*, t. II, p. 254.)

Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolixe sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.

Féronde avoit un joli chaperon [1]
Dans son logis, femme sienne : et dit-on
Que parentelle étoit entre la dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, doit Dieu veuille avoir l'ame,
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse [2].
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées et venues
Des soins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues ;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine ;
Bref il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens [3], ne manquant au retour

[1] Une jolie femme. Le chaperon étoit un ornement de la coiffure des femmes. Voyez *Lettres* I, t. VI.

[2] Expression proverbiale. *Bon chien chasse de race*, c'est-à-dire ressemble à ses auteurs.

[3] C'est-à-dire troubloit, interrompoit cette intrigue ; expres-

D'imposer mains sur madame Féronde :
Onc[1] il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles[2],
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein saut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
En amour dà, non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très long sommeil.
On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,

sion métaphorique tirée du vocabulaire des chasseurs. Au propre, rompre les chiens, c'est passer à travers pendant qu'ils courent, et interrompre leur course, ou les appeler pour les empêcher de continuer la chasse.

[1] Jamais.

[2] Expression proverbiale, pour dire qu'ils sont difficiles à accommoder, à satisfaire. Regnier a dit :

Toutes, en fait d'amour, se *chaussent* en un point.

Autour de lui gens d'étrange manière;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme:
Qu'est-ce cela? songe-t-il? est-il mort?
Seroit-ce point quelque espéce de sort?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient; et qu'a-t-il fait à Dieu?
L'un d'eux lui dit: Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui [1], complets et bien comptés;
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire:
Ton ame un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant: C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisante à Dieu,
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir: Mille ans! c'est bien du temps!
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans [2].
Ses compagnons jouoient chacun un rôle

[1] A compter d'aujourd'hui.
[2] De ce lieu.

Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit :
Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grace?
On la lui fait espérer, non sitôt;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,
Comme prélat rempli de charité,
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire [1] moitié, voire la plus grand'part :
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'ange en après lui fait un long sermon :
A tort, dit-il, tu conçus du soupçon;
Les gens d'église ont-ils de ces pensées?
Un abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toi donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : Que fait ma femme au monde? —

[1] Même.

Ce qu'elle y fait? Tout bien. Notre prélat
L'a consolée; et ton économat
S'en va son train toujours à l'ordinaire. —
Dans le couvent toujours a-t-elle affaire? —
Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent
Le faix entier sur soi, la pauvre femme
Bon gré, mal gré, léans [1] aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux;
Pas ne semoit en une terre ingrate.
PATER ABBAS avec juste sujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'ame sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.

[1] Dans ce lieu, au couvent.

L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, et le retour du mort.
On en chanta Te Deum à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, et même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans [1]
On se vouât pour obtenir enfants.
A tant laissons l'économe et sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

[1] Dans ce lieu.

VII. LE PSAUTIER[1].

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids;
Leur aventure a ne sais quelle grace
Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois! je faux[2] d'un; c'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien: Mazet le compagnon;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre;
Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous: quatre, c'est compte rond.
Vous me direz: C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci!
Que voulez-vous? je n'y saurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. IX, nov. II, t. VIII, p. 25; trad. franç., t. X, p. 23; et avant Boccace on trouve ce conte dans la seconde branche du roman le *Renard contrefait*, composé en 1320. Voyez Robert dans les *Fables inédites*, Essai sur les fabulistes, p. CXXXIX.

[2] Je me trompe.

Vous n'auriez rien à démêler ici;
Mais ce n'est pas votre plus grand souci [1].
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, et des yeux le couvoit,
Lui sourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans [2] il n'étoit

[1] Du temps de Boccace, au quatorzième siècle, les mœurs du clergé et des couvents étoient très dépravées. Elles l'étoient moins, mais elles l'étoient encore beaucoup au dix-septième siècle, du temps de La Fontaine. Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires de mademoiselle de Montpensier* (t. III, p. 480, année 1660, t. XLII de la collection de Petitot). Mademoiselle rend compte du voyage de la cour à Perpignan, et dit:

« La reine alla voir tous les couvents de religieuses. Elles portent des guimpes de quintin plissées, mettent du rouge, et font gloire d'avoir des amants. Il y en eut une qui pria Communges de me la présenter, et de me dire qu'elle étoit maîtresse de Saint-Aunais. Je fus fort effrayée de ce genre de compliment. Elle me dit qu'elle espéroit que, par la bonté qu'il lui avoit toujours dit que j'avois pour lui, j'en aurois un peu pour elle; qu'il y avoit dix ans qu'elle étoit sa *dévote* (qui est le nom ordinaire qu'on leur donne). Je ne sus que répondre. »

Ce Saint-Aunais avoit successivement passé du service de France à celui d'Espagne, et du service d'Espagne à celui de France. Voyez les *Mémoires de Monglat*, t. II, p. 21, et l'année 1645, t. L, de la collection de Petitot.

[2] Dans ce lieu.

Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soi;
Soupirs trottoient: bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galant: elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons: son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit:
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on; il est pris.
Et de courir; l'alarme est aux esprits;
L'essaim frémit; sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse; et heurtant à grands coups
On lui cria: Madame, levez-vous;
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.
Vous noterez que madame n'étoit
En oraison, ni ne prenoit son somme;
Trop bien alors dans son lit elle avoit
Messire Jean, curé du voisinage.
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,

Elle se lève en hâte, étourdiment,
Cherche son voile; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier,
Nommé pour lors entre elles leur psautier[1].
La voilà donc de grégues[2] affublée.
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus[3], elle dit, irritée:
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du diable, et qui nous gâtera
Notre couvent! Si Dieu plaît, ne fera;
S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra:
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
Fut assemblé. Mère abbesse, entourée
De son sénat, fit venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent usage.

[1] Boccace dit: « Et pensant prendre certains voiles pliés, qu'elles « portent sur la tête, et qu'elles appellent le psautier, » *il saltero.* On voit que La Fontaine a versifié ce conte d'après l'original italien; car Anthoine Le Maçon traduit à tort ce mot par coiffe. *Le Décameron de maistre Jean Boccace*, 1662, in-8°, p. 794.

[2] Culottes.

[3] Le cas, le fait. Le mot *catus* appartient à notre ancienne langue romane.

Quoi! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu!
Un tel scandale en la maison de Dieu!
N'êtes-vous point morte de honte encore?
Qui vous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie[1]? Isabeau, savez-vous
(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez; parlez. Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse et repentante,
N'osoit branler, et la vue abaissoit,
Léve les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvrette
Reprend courage, et dit tout doucement:
Votre psautier a ne sais quoi qui pend;
Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette:
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chausse; et la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit: non pas que le messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux,

[1] C'est-à-dire cet être immonde, et digne d'être jeté à la voirie.

Mais à-peu-près; cela devoit suffire.
L'abbesse dit: Elle ose encore rire!
Quelle insolence! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble et plus soumise!
Veut-elle point que l'on la canonise?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer;
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre ame.
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner et tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup:
Raccommodez votre psautier, madame.
Tout le troupeau se met à regarder:
Jeunes de rire, et vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée et honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'essaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit:
Devant qu'on eût tant de voix ramassées,
Il seroit tard; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre; et le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau

Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput[1] à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse :
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

VIII. LE ROI CANDAULE[2]

ET LE MAITRE EN DROIT.

Force gens ont été l'instrument de leur mal ;
Candaule en est un témoignage.
Ce roi fut en sottise un très grand personnage ;
Il fit pour Gygès son vassal
Une galanterie imprudente et peu sage.

[1] Par droit acquis avant le partage de la communauté.

[2] L'histoire de Gygès et de Candaule a d'abord été rapportée par Hérodote, *Histor.*, I, 7-12. Boccace a aussi traité ce sujet dans un de ses poëmes. Voyez la traduction françoise du *Décameron*, 1801, in-12, t. VII, p. 153-189. Conférez encore Giovanni Pecorono, nov. II de la deuxième journée.

Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant
Et les traits délicats dont la reine est pourvue;
Je vous jure ma foi que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, et passe infiniment;
Ce n'est rien qui ne l'a vue
Toute nue.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,
Car j'en sais un très bon moyen;
Mais à condition... vous m'entendez fort bien
Sans que j'en dise davantage:
Gygès, il vous faut être sage;
Point de ridicule desir:
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine
Vous feroit faire pour la reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que même le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ai laissée:
Vous êtes connoisseur; venez être témoin
De ma félicité suprême.
Ils vont: Gygès admire. Admirer c'est trop peu:
Son étonnement est extrême.
Ce doux objet joua son jeu.
Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti;
Mais son silence eût fait soupçonner du mystère:
L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint[1] donc pour averti;
Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
Dieux! disoit-il au roi, quelle félicité!
Le beau corps! le beau cuir! ô ciel! et tout le reste!
De ce gaillard entretien
La reine n'entendit rien;
Elle l'eût pris pour outrage:
Car en ce siécle ignorant
Le beau sexe étoit sauvage.
Il ne l'est plus maintenant,
Et des louanges pareilles
De nos dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Notre examinateur soupiroit dans sa peau;
L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
Le prince, s'en doutant, l'emmena: mais son ame
Emporta cent traits de flamme:
Chaque endroit lança le sien.
Hélas! fuir n'y sert de rien;
Tourments d'amour font si bien
Qu'ils sont toujours de la suite.
Près du prince, Gygès eut assez de conduite:
Mais de sa passion la reine s'aperçut.
Elle sut
L'origine du mal: le roi, prétendant rire,
S'avisa de lui tout dire.
Ignorant! savoit-il point

[1] Var. *Édition de* 1675: Il s'en tient donc; *dans l'édition de* 1676, Il s'en tint.

Qu'une reine sur ce point
N'ose entendre raillerie?
Et supposé qu'en son cœur
Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut, pour son honneur,
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vraiment,
Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le desir très véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes[1]!
Tels dons étoient pour des dieux;
Pour des rois, voulois-je dire;
L'un et l'autre y vient de cire[2],
Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout;
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence:
De quoi ne vient-il point à bout?
Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine:
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.

[1] Tenues secrètes.

[2] Expression proverbiale, pour dire y viennent fort à propos.

Il étoit mari; c'est son mal;
Et les gens de ce caractère
Ne sauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue?
Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé;
Voilà tout fait et tout formé
Un époux du grand catalogue,
Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.
La sottise du prince étoit d'un tel mérite
Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,
Le pauvre roi par nos amants
Fut député vers le Cocyte;
On le fit trop boire d'un coup:
Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.
Bientôt un certain breuvage
Lui fit voir le noir rivage;
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets:
Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
Bientôt la reine le mit
Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,
On la savoit assez. Mais je me sais bon gré,
Car l'exemple a très bien cadré;
Mon texte y va tout droit: même j'ai peine à croire

Que le docteur en lois dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,
Et de sottes femelles pleine;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,
Où l'on suit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants:
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du Tien et du Mien tire son origine;
Homme qui hors de là faisoit le goguenard:
Tout passoit par son étamine[1];
Aux dépens du tiers et du quart
Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste,
Lui dit: Notre féal, vous voilà de relais,
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.

[1] Expression proverbiale, pour dire par son examen.

Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi
Sans intrigue et sans amourettes!
Vous avez des talents; nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit: Je suis nouveau dans Rome!
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme [1],
Je ne vois pas que les galants
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère;
Double porte, verrous, une matrone austère,
Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
Ha! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures?
Sachez que nous avons ici des créatures
Qui feront leurs maris cocus
Sur la moustache des Argus:
La chose est chez nous très commune.
Témoignez seulement que vous cherchez fortune;
Placez-vous dans l'église auprès du bénitier;
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée;

[1] C'est-à-dire hors les courtisanes, que l'on obtient à prix d'argent.

C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.
Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu:
Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
Vous saura ménager un secret entretien:
Ne vous embarrassez de rien.
De rien; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose:
Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cause;
Ici tous les moments sont chers et précieux:
Romaines vont au but. L'autre reprit: Tant mieux.
Sans être Gascon je puis dire
Que je suis un merveilleux sire.
Peut-être ne l'étoit-il point:
Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons: le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours
La fleur et l'élite de Rome,
Des Graces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours,
C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles:
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela:
Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là;
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles;

Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes : cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
En prit de bonne grace. Alors l'étudiant
Dit en son cœur, Elle est des nôtres.
Il retourne au logis : vieille vient; rendez-vous :
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La dame étoit des plus jolies;
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au docteur. Discrétion françoise
Est chose outre nature et d'un trop grand effort :
Dissimuler un tel transport,
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
Rit en jurisconsulte, et des maris se raille.
Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur ouaille!
Un berger en a cent; des hommes ne sauront
Garder la seule qu'ils auront!
Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée,
Mais non pas impossible; et, sans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux cieux,
Sa femme, encor que très rusée.
A ce discours, ami lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'héroïne de ce conte
Fût propre femme du docteur :
Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
En s'informant de tout, et des si, et des cas,

Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit; c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
A ce signe, ce n'est pas elle,
Disoit en soi le pauvre époux:
Mais les autres points y sont tous;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse;
Et celle-ci paroît causeuse
Et d'un agréable entretien;
Assurément c'en est une autre:
Mais du reste il n'y manque rien;
Taille, visage, traits, même poil; c'est la nôtre.
Après avoir bien dit tout bas,
Ce l'est, et puis, ce ne l'est pas,
Force fut qu'au premier en demeurât le sire.
Je laisse à penser son courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
Vous vous êtes donné un second rendez-vous?
Poursuivit-il. Oui, reprit notre apôtre;
Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvant trop bien du premier
Pour n'en pas ménager un autre,
Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.
La résolution, dit le docteur, est belle.
Je saurois volontiers quelle est cette donzelle.
L'écolier repartit: Je ne l'ai pu savoir;
Mais qu'importe? il suffit que je sois content d'elle.
Dès à présent je vous réponds

Que l'époux de la dame a toutes ses façons :
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :
Le logis est propre et paré.
On m'a fait à l'abord traverser un passage
Où jamais le jour n'est entré ;
Mais, aussitôt après, la vieille du message
M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,
Tout ce qu'amour a de délices :
On peut s'en rapporter à moi.
A ce discours jugez quels étoient les supplices
Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,
Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage[1]
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrère,
Il n'étoit pas bien conseillé ;
Mieux valoit pour le coup se taire,
Sauf d'apporter en temps et lieu
Remède au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouses font un récipiendaire
Au benoît état de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;
Mais, quand il est déja reçu,

[1] Correction, réprimande.

Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son parrain, cela s'entend,
Pourvu que sous ce galant
Il eût fait apprentissage ;
Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
Au logis de l'aventure,
Croyant que l'allée obscure,
Son silence, et le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
En ces lieux si fortunés.
Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde ; et, plus fine cent fois
Que le plus fin docteur en lois,
Elle reconnut l'homme, et sans être surprise,
Elle lui dit : Attendez là ;
Je vais trouver madame Élise.
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre ; et puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir,
C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots notre maître,
Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître
Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome,

Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le cardinal préfet.
Le docteur se dépouille; et cette gouvernante
Revient, et par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire:
C'étoit en l'école de droit.
En l'école de droit! Là même. Le pauvre homme
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison
Pensa tomber en pâmoison.
Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent:
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée et grand chuchillement[1],
Universel étonnement.
Est-il fou? qu'est-ce là? vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, et dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit fou; que sa femme étoit sage.
On fit casser le mariage;
Et puis la dame se rendit
Belle et bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse;
Un prélat lui donna l'habit.

[1] Chuchotement.

IX. LE DIABLE EN ENFER[1].

Qui craint d'aimer à tort, selon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux et puissants;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu sort de vous, ne sais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux:
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on soupire:
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic:
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute;
Car pour ce point je l'excepte, et je l'ôte,
Et ne suis pas du goût de celle-là
Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit: Que n'est-ce un péché que cela!
Je la condamne, et veux prouver en somme

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. III, novel. X, t. III, p. 268; trad. franç., t. IV, p. 345; ou Anthoine Le Maçon, le Décameron de Maistre Jean Boccace, 1662, p. 333. Notre poëte a montré plus de goût et de délicatesse que son modèle, et s'est bien gardé de reproduire les détails obscènes de l'auteur italien.

Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint,
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune et simple, et pourtant très gentille,
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

. . . . . .

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :
Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va sans dire adieu;
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu;
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.
Père, dit-elle, un mouvement m'a pris,
C'est d'être sainte, et mériter pour prix
Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête.
Oh ! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs et des présents !

. . . . . .

Votre métier est-il si difficile?
Je sais déjà jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard; je vous parle en ami.
La sainteté n'est chose si commune
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard[1] de mal fille et femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir!
Il faut encor pratiquer d'autres choses;
D'autres vertus, qui me sont lettres closes[2],
Et qu'un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, et se barricada.

[1] *Gard* pour *garde :* vieux mot. Marot, dans le colloque de l'abbé et de la femme savante :

L'ABBÉ.
Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutefois.
ISABEAU.
Que Dieu vous garde,
C'est à vous à y prendre garde.

Du temps de Louis XIV, ce mot *Dieu vous gard* étoit encore en usage. Dans Molière, *Femmes savantes*, acte II, scène I,

ARISTE dit:
Dieu vous gard, mon frère.
CHRYSALE.
Et vous aussi,
Mon frère.

[2] C'est-à-dire qui me sont inconnues.

Très sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'ame en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée[1].
C'étoit Rustic, jeune saint très fervent:
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots, l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic sourit d'une telle innocence:
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous sera partagé;
Nous vous rendrons la chose familière.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soi: Rustic, que sais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.
Qu'est-ce cela? moins que rien, tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle;

[1] C'est-à-dire plein de confiance en lui-même: phrase proverbiale.

Triomphes grands chez les anges en sont:
Méritons-les; retenons cette fille:
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, et me tire du pair.
Il la retint, et fut si téméraire,
Qu'outré Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos saints logés sous même toit:
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit;
L'ermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grace, et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce;
L'âge, la taille, et sur-tout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,

Allant, venant; sein qui pousse et repousse,
Certain corset en dépit d'Alibech
Qui tâche en vain de lui clore le bec:
Car toujours parle; il va, vient, et respire:
C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion!
Voilà mes saints! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, et l'éveille en sursaut:
Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,
Dit le frater; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin;
Créé ne fut pour aucune autre fin:
Procédons-y. Tout-à-l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là;
Et, ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce desir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante;
Bien humblement rendit grace au frater;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Rustic peu de vierges faisoit.

Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit: Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange et bien mauvaise;
Il brise tout; voyez le mal qu'il fait
A sa prison: non pas qu'il m'en déplaise;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la belle: On dit encor bien vrai,
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle;
Ce grand desir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre

Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte :
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon ;
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes ;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère :
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
Et Néherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère :
Il vous recherche ; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme,
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doint [1] pareille joie [2] !

[1] Donne. *Doint* vient du verbe doigner.

[2] Var. Après ce vers suivent immédiatement, dans les éditions

X. LA JUMENT

DU COMPÈRE PIERRE[1].

Messire Jean, c'étoit certain curé
Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange;
Sur ce sujet, sans être préparé,
Il triomphoit, vous eussiez dit un ange.
Encore un point étoit touché de lui,
Non si souvent qu'eût voulu le messire;
En ce point-là les enfants d'aujourd'hui
Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
Messire Jean, tel que je le décris,
Faisoit si bien que femmes et maris
Le recherchoient, estimoient sa science;
Au demeurant, il n'étoit conscience

de 1675 et 1676, les deux vers suivants, qui terminent le conte, et qui depuis ont été retranchés :

Ne plus ne moins qu'employoit au désert
Rustic son diable, Alibech son enfer.

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. IX, nov. X, t. VIII, p. 129; trad. franç., t. X, p. 151; Anthoine Le Maçon, le Décameron, édit. 1662, in-8°, p. 836. Le fabliau de Rutebeuf, intitulé *De la demoiselle qui vouloit voler*, a beaucoup de rapport avec cette nouvelle; mais l'invention en est plus heureuse. (Voyez Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, etc., t. III, p. 437.)

Un peu jolie, et bonne à diriger,
Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
Messire Jean auroit voulu tout faire,
S'entremettoit en zélé directeur,
Alloit par-tout, disant qu'un bon pasteur
Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
Dont par lui-même instruit en vouloit être.
Parmi les gens de lui les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compère Pierre,
Bon villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont, pour tout ustensille[1],
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme et belle et jeune encor,
Ferme sur-tout: le hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat: ce rustic ne m'eût plu:
Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs.

[1] Les éditions de 1675, 1676, et 1685, portent *ustensille*. La Fontaine a ajouté une *l* au mot *ustensile*, pour mieux rimer avec famille; exemple singulier de licence poétique.

Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille et queue; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun : ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus soins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins [1].
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même;
Mais par-delà de lui demander rien
C'étoit abus et très grande sottise.
L'autre lui dit : Compère mon ami,
Te voilà pauvre, et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans se tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes?

[1] C'étoit parler un langage inintelligible.

Pierre répond : Parbleu ! messire Jean,
Je suis à vous, disposez de mes peines ;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra [1] pourtant ;
Il a mangé plus de son, par mon ame !
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau ;
Et d'abondant [2], la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur ; obliger mon compère
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le soir forme humaine.
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir ; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme, étant jument forte et membrue,
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi
Elle sera du marché revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi !
Messire Jean, vous êtes un sage homme.
Voyez que c'est d'avoir étudié !
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,

[1] Ne nous manquera pas. [2] Outre cela.

Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.
Jean poursuivit: Or çà, je t'apprendrai
Les mots, la guise, et toute la manière
Par où jument, bien faite et poulinière,
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit
Lui reviendra: tu n'as qu'à me voir faire.
Tais-toi sur-tout; car un mot seulement
Nous gâteroit tout notre enchantement;
Nous ne pourrions revenir au mystère,
De notre vie: encore un coup, motus,
Bouche cousue; ouvre les yeux sans plus:
Toi-même après pratiqueras la chose.
Pierre promet de se taire, et Jean dit:
Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches:
Fort bien. Otez ce corset et ces manches:
Encore mieux. Défaites ce jupon:
Très bien cela. Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut en quelque façon
De la pudeur. Être nue ainsi mise
Aux yeux des gens! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne.
Pierre lui dit: Voilà grande besogne!
Eh bien! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite: est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre? Et là là [1], Magdeleine,

[1] Var. Ainsi dans les éditions de 1675, 1676, 1685. Dans les

Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces? dites-nous.
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange?
Que craignez-vous? Eh quoi! qu'il ne vous mange?
Çà dépêchons : c'est par trop marchandé
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déja parfait son entreprise.
Disant ces mots il ôte la chemise,
Regarde faire, et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant:
Que ceci soit beau poitrail de jument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats des gens nomment tétons;
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie,
Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin;
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain; car de l'enchantement

éditions modernes on a substitué *eh! las! las!* dans d'autres, *eh là, là.*

Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc. Lors Pierre de crier
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
Messire Jean, je n'y veux point de queue !
Vous l'attachez trop bas, messire Jean !
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déja parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la soutane
Le curé Jean, qui lui dit : Foin de toi !
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, et de demeurer coi ?
Tout est gâté; ne t'en prends qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.
Magdeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, et lui dit : Malheureux !
Tu ne seras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ! Et puis viens-t'en me braire,
Viens me conter ta faim et ta douleur !
Voyez un peu, monsieur notre pasteur
Veut de sa grace à ce traîne-malheur [1]
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?

[1] Cet homme constamment malheureux; expression énergique, et qui est, je crois, de l'invention de notre poëte.

Messire Jean, laissons-là cet oison :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument, ma mie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison [1].

XI. PATÉ D'ANGUILLE [2].

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet [3] bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise

[1] Qu'un âne.

[2] Conte tiré des *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. x, t. I, p. 50, édit. 1733. Malespini, n° 57.

[3] Un peu.

S'accoute, dit-il, Perette,
S'accoute-moi un *tantet*.
Parnasse des Muses.

Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui; le mien dit non.
D'où vient? en voici la raison:
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle:
L'hymen et la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec[1] assez mignon:
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette[2],
L'appela tout net et tout franc....
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune;
Dieu nous gard de plus grand'fortune[3]!

[1] C'est-à-dire une petite femme. Bec se prend pour bouche.

[2] Pour dire la gronda; expression proverbiale.

[3] *Gard* pour *garde*, vieux mot; *grand'fortune* pour *grande fortune*.

Il fit à son maître un sermon.
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous: Je suis sans chrétienne?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc pas tant de peine:
C'est pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs:
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace
Qu'ainsi que vous je disposasse
De madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.

Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea;
Mais, quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha.
Monsieur, dit-on, nous le commande:
Tenez-vous-en à ce mets-là:
Vous l'aimez: qu'avez-vous à dire?
M'en voilà soûl, reprit le sire.
Eh quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre.
Pain de par Dieu, ou de par l'autre;
Au diable ces pâtés maudits!
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne!

Le maître accourt soudain au bruit;
Et, prenant sa part du déduit[1]:
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,

[1] Divertissement.

Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant!
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis:
Diversité, c'est ma devise.

Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus:
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change. A la bonne heure!
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés;
Cette voie est bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente:

J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits :
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés [1] en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; et, dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits [2].
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer [3]
Il en croqua [4] ; femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise ;

[1] C'est-à-dire de l'argent.
[2] Ses plaisirs.
[3] En put séduire. Voyez la note ci-dessus, page 208.
[4] Il en séduisit.

Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

XII. LES LUNETTES[1].

J'avois juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet et semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse ;
Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet[2]. Le moyen? c'est un fait

[1] Tiré de Bonaventure Des Périers, *Contes*, ou *Nouvelles récréations et joyeux devis*, nouv. LXIV, t. II, p. 213 ; mais la fin est de La Fontaine, ou est puisée à une autre source. Dans le conte de Des Périers, l'abbesse prudente renvoie le jeune homme, en lui faisant promettre de se taire, et de sauver l'honneur des filles religieuses.

[2] VAR. Il y a ainsi dans les éditions de 1675, 1676, 1685, et dans l'édition de Barbou, dite des fermiers généraux ; Amsterdam, 1762. Dans les dernières éditions on a mis à tort *tous les sujets*, ce qui ne s'accorde plus avec le troisième vers, où il est dit *même sujet*, ni avec ce qui suit.

Par trop fréquent; je n'aurois jamais fait:
Il n'est greffier dont la plume y suffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner,
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes [1].
Or apportons à cela quelque fin;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût;
Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit: le sire
L'employa bien; Agnès en profita.
Las! quel profit! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale et bruit dans l'abbaye;
D'où cet enfant est-il plu? comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.

[1] Expression proverbiale, pour dire on revient toujours à ses premières inclinations.

La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? comment sorti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, et le tour très petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, et parmi nos brebis
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille.
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit.... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier.... eh quoi ? Foin ! je suis court moi-même :
Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes sur-tout
Car le moyen qu'on pût venir à bout

De rien cacher? Notre commune mère,
Dame nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru:
Ce fut sa faute; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent:
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de[1] lacet aux hommes excédant[2].
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains:
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges;

[1] Var. *Du* dans les éditions modernes.

[2] La Fontaine a emprunté cette allégorie à Bruscambille, d'un prologue intitulé: *Prologue facétieux des parties naturelles de l'homme et de la femme dans les fantaisies, imaginations, parades*, édit. de Rouen, 1626, p. 212; autre édit. de Rouen, 1618, p. 245; édit. de 1615, p 251; et dans Tabarin, 1623, *Fantaisies et Dialogues*, XLIII: *Pourquoi les femmes aiment les hommes.*

Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir; chiches[1] et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes;
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps;
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit[2] son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout-à-l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière[3].

[1] C'est-à-dire appas qui sont *chiches* ou avares d'eux-mêmes, et qui ne se montrent pas.

[2] Var. *Rompoit* dans l'édition de 1675; mais il y a *romproit* dans celle de 1676.

[3] La porteuse de lunettes. Ce mot est ici détourné de son véritable sens.

Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné long-temps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,
A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné[1],
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables[2];
Bref, que le sort, ami du marjolet[3],
Écarte ainsi toutes les détestables;
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles.
Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?

[1] Récompensé.

> En me suyvant vous avez blasonné,
> Dont hautement je me sens *guerdonné*.
> MAROT, *Épîtres*, XL, t. II, p. 117.

Voyez encore André de La Vigne, dans le *Choix des poésies de Clément Marot et de ses devanciers*, 1825, in-18, p. 56; et le *Roman de la Rose*, vers 1501.

[2] C'est-à-dire enclines à la pitié.

[3] Jeune homme sans expérience.

Le plaisant saint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? sont-ce ces sœurs? dis-moi:
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaisoit-elle? étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,
(Plus je regarde et mire ta personne)
Tout le minois d'un vrai croqueur [1] de nonne.
L'autre répond: Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours:
Voilà mon mal. Dieu me doint [2] patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meunier rit; et sans autre mystère
Vous le délie, et lui dit: Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Notre curé ne seroit pas si sot.
Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place;
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi:
Je n'y veux point de quartier ni de grace.
Viennent ces sœurs; toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt [3].

[1] Séducteur. Voyez la note page 208.

[2] Me donne.

J'ai fait en ma jeunesse maint dit par vanité;
Or m'en *doint* Dieu faire ung par vraye charité.
Codicille de Jean de Meung, v. 7.

[3] Phrase proverbiale, par allusion aux danseurs de corde, qui promettent toujours de faire des choses extraordinaires.

L'autre deux fois ne se le fait redire;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez; considérez-moi bien:
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi; vous verrez des merveilles:
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout:
Mais quant au fouet je n'y vaux rien du tout.
Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans-dents:
Quoi! tu n'es pas notre faiseur d'enfants?
Tant pis pour toi, tu paieras pour le sire:
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on desire.
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu:
Mesdames, je.... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,

Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine:
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

XIII. LE CUVIER[1].

Soyez amant, vous serez inventif;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime:
On ne vit onc que cette passion

[1] Cette nouvelle est tirée d'Apulée, *Metamorphoseon*, lib. IX. Boccace l'a ensuite racontée dans son *Decameron*, giornata VII, nov. II, t. VI, p. 162; trad. franç., t. VIII, p. 19. Anthoine Le Maçon, *le Décameron de maistre Jean Boccace*, 1662, p. 594. Le même sujet se retrouve dans un de nos anciens fabliaux, intitulé *le Cuvier*. (Voyez Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. I, p. 147, édit. in-12, ou t. III, p. 91 de l'édit. in-8°; et Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. III, p. 135, édit. in-8°.) Conférez encore Morlin, nov. XXXV.

Demeurât court faute d'invention ;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un tonnelier et sa femme Nannon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis,
C'est cocuage ; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux *bon gîte et bon logis*,
Sans regarder si c'est *louvre ou cabane*.
Un drôle donc *caressoit madame Anne ;*
Ils en étoient sur un point, sur un point....
C'est dire assez de ne le dire point ;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement....
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit ; nos gens sont fort en peine :
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant, l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. Combien ? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,

Repartit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'ame,
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie:
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu: le galant a bon foie[1];
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! Doucement; notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus, monsieur, sortez;
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse[2];

[1] C'est-à-dire est tranquille et confiant. « *Vous avez bon foie, « Dieu vous sauve la rate,* se dit quand un homme est paisible et « va trop à la bonne foi, ou quand on parle de lui avec ironie. » LEROUX, *Dictionnaire comique, satirique, et critique,* p. 528.

[2] Pour je l'arrose, et selon la prononciation de certains paysans qui ont conservé l'ancien usage; car, dans notre vieux langage, on disoit *arrouser* pour *arroser,* et *rousée* pour *rosée.*

. . . . Si m'acheminai,
A une sante pou battue,
Toute *arrousée* de *rousée;*
Car douce étoit la matinée.
Dict du Lyon.

Par ce moyen vous verrez s'il tient eau:
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort; l'époux entre en sa place,
Racle par-tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse:
Rien n'en put voir; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux susdits lui viennent de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta si bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser:
Suffit que j'ai très bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aise;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XIV. LA CHOSE IMPOSSIBLE.

Un démon, plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'amant de certaine belle,
Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
Le pact[1] de notre amant et de l'esprit follet,
Ce fut que le premier jouiroit à souhait
De sa charmante inexorable.
Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandements le diable obéira
Sur l'heure même; et puis sur la même heure,
Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement
Que tu lui feras promptement;
Toujours ainsi, sans nul retardement:
Sinon ni ton corps ni ton ame
N'appartiendront plus à ta dame;
Ils seront à Satan, et Satan en fera
Tout ce que bon lui semblera.
Le galant s'accorde à cela.
Commander, étoit-ce un mystère?
Obéir est bien autre affaire.

[1] Au lieu de pacte, par licence poétique.

Sur ce penser-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles;
Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des palais, d'exciter la tempête:
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome;
Le diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune chose malaisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
Quoi! ce n'est que celá? lui répartit la dame:
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, et lui direz:
Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne sais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,

Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie;
Illustre et noble confrérie [1],
Moins pleine d'hommes que de dieux [2].
L'amant dit au démon: C'est ligne circulaire
Et courbe que ceci; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite et sans nuls retours:
Va-t'en y travailler, et cours.
L'esprit s'en va, n'a point de cesse
Qu'il n'ait mis le fil sous la presse;
Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau;
Fait séjourner au fond de l'eau,
Sans que la ligne fût d'un seul point étendue.
De quelque tour qu'il se servît,
Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
C'étoit temps et peine perdue:
Il ne put mettre à la raison
La toison.
Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
La neige, le brouillard: plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure se lâchoit.
Qu'est-ce-ci? disoit-il; je ne vis de ma vie

[1] L'ordre de la Toison d'or, institué en 1430 par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en l'honneur d'une dame de Bruges, dont il étoit amoureux. Cette dame étoit plus que blonde; et les courtisans ayant laissé échapper quelques plaisanteries à ce sujet, le duc conçut le dessein de changer en marque de distinction le sujet de leurs railleries, et il institua, dans ce but, l'ordre de la Toison d'or.

[2] Plus de souverains et de princes que de nobles ordinaires. En effet, lors de l'institution, le nombre des membres de la Toison d'or fut fixé à trente et un, y compris le grand-maître.

Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin
Qui n'y perdît tout son latin.
Messire diable un beau matin
S'en va trouver son homme, et lui dit : Je te laisse.
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :
Je te le rends ; tiens, le voilà.
Je suis VICTUS [1] ; je le confesse.
Notre ami monsieur le luiton [2],
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

[1] Vaincu.

[2] Le lutin, le démon. Autrefois on disoit *luiter* pour *lutter*, et *luitte* pour *lutte*. La Fontaine, dans la première édition d'*Adonis*, a écrit ainsi. Voyez le *Dictionnaire de Nicot*, et *Adonis*, dans le tome V, p. 268, de cette édition.

XV. LE MAGNIFIQUE[1].

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. III, nov. V, t. III, p. 114; trad. franç., t. IV, p. 134. Anthoine Le Maçon, *le Décameron de maistre Jean Boccace*, 1662, in-8°, p. 271.

L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De [1] haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir;
Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame [2]
Mari jaloux; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible

[1] VAR. *Du*, dans plusieurs éditions récentes.

[2] VAR. Dans les éditions de 1675 et de 1676, au lieu des trois vers qui suivent, il y en a cinq autres ainsi conçus :

Aldobrandin étoit de cette dame
Bail et mari : pourquoi bail? Ce mot-là
Ne me plaît point; c'est mal dit que cela.
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne bailloit;
Trop bien cet homme à la garder veilloit
De tous ses yeux.

Ce badinage, fondé sur l'équivoque qui existe entre le mot *bail*, qui dans notre ancien langage signifie *gardien, gouverneur*, et le mot *baille*, qui signifie donner, livrer, a été depuis retranché par l'auteur. Le *baille* est resté en languedocien, et signifie un chargé d'affaires, un maître berger, un maître valet. De ce mot est évidemment dérivé celui de bailli. (Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 124; et L. D. S. *Dict. languedoc.*, édit. de Nîmes, 1785, t. I, p. 63.)

Qu'il le fût onc[1]; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux:
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre.
(Car c'est toujours une même chanson.)
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc[2] semblable forteresse.
Si[3] faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.

[1] Du tout, en aucun point.

[2] Jamais.

> Tu ne vis *onc* mieux planter le cresson
> Pour le plaisir d'une jeune fillette.
>
> MAROT, *Ballades*, IV, t. II, p. 238.

[3] Néanmoins.

> Si veut d'amour deviser, *si devise* (qu'il devise),
> Là est mon but.
>
> MAROT, *Épîtres*, LV, t. II, p. 192.

Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue:
Ce fut assez; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit: Eh bien! faisons mieux: ne troquez;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne madame:
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus:
J'en suis d'avis! je livrerai ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval....
Quoi! vous présent?.... Moi présent.... Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver;
Et raisonnant en soi: Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent?

C'est marché sûr; il est fol à son dam[1].
Que prétend-il? pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
À ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il; puis je tiens inutile
De tant tourner; il n'est que d'aller droit.
Partant, madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu[2]; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,

[1] Détriment. On prononce *dan*.
[2] Le détail.

Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas là tout;
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux: il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y sais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence:
J'y lis ceci: Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci?....—
Ce qu'il nous sert? je m'en vais vous le dire:
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,

Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée ;
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné ; la rue est trop publique.
Ne craignez rien....— Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime, et que je vous sais gré
De ce dessein ! Venez, je descendrai....
C'est vous qui parle. Eh ! plût au ciel, madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux !....—
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux ;
Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ! je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.

Or sus, j'en tiens; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil; car ce n'est pas là tout;
Nous y savons encor quelque rubrique:
Et cependant, monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous:
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.

Il n'y manqua, sur le soir; et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement:
La dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris:
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas[1], et bonne sentinelle.

[1] Duègnes.

Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la haquenée!
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

XVI. LE TABLEAU[1].

On m'engage à conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux;
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquants, et délicats,
Qui disent et ne disent pas,
Et qui soient entendus sans notes
Des Agnès même les plus sottes.

[1] Pietro Aretino, *Raggionamenti giornata prima.* Nella quale la Nanna conta a la Antonia la vita delle monache. (*Note communiquée à l'editeur.*)

Ce n'est pas coucher gros[1]; ces extrêmes Agnès
Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,
Regarde volontiers le gigantesque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon:
A ce plaisant objet si quelqu'une recule,
Cette quelqu'une dissimule.
Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule,
Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux:
Nuls traits à découvert n'auront ici de place;
Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui pense finement et s'exprime avec grace
Fait tout passer: car tout passe;
Je l'ai cent fois éprouvé:
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne:
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant;
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela: Chastes sont ses oreilles,
Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, et ce rustre tombé.

[1] Ce n'est pas mettre un fort enjeu, ce n'est pas hasarder beaucoup.

Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
Il est bon qu'il me favorise,
Et de mes mots fasse le choix,
Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts [1]
C'est assez raisonner; venons à la peinture :
Elle contient une aventure
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
Un monastère;
Vénus en fit un séminaire :
Il étoit de nonnains, et je puis dire ainsi
Qu'il étoit de galants aussi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs,
Et docteurs,
Et bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre
Passoit dans la maison pour être des amis.
Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils,
Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
La médisance n'eût su mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant
C'est que deux des nonnains alternativement

[1] Corriger, châtier.

En tiroient maint et maint service.
L'une n'avoit quitté les atours de novice
Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-dessus seize:
Age propre à soutenir thèse,
Thèse d'Amour: le bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette science,
Et le tout par expérience.
Une assignation pleine d'impatience
Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant;
Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,
Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha seule aux apprêts du régal;
Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce:
Tout passa par ses mains, et le vin et la glace,
Et les carafes de cristal;
On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre:
Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.
Leurs cloîtrières excellences
Aimoient fort ces magnificences:
C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.
Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis et charmants

Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable;
Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté: tout charmoit, tout étoit fait au tour;
En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, et sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.
A ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, et les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent;
Et de lui, tout en l'attendant,
Elles disoient du mal, puis du bien; puis les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.
Qui peut le retenir? disoit l'une; est-ce amour?
Est-ce affaire? est-ce maladie?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre; il aura son tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire[1]
Certain fardeau peu nécessaire:
Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,

[1] Celle qui dans le couvent a la garde de l'argent.

Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.
Le coquin, lourd d'ailleurs, et très court en esprit,
A la cellule se méprit:
Il alla chez les attendantes
Frapper avec ses mains pesantes.
On ouvre; on est surpris. On le maudit d'abord,
Puis on voit que c'est un trésor.
Les nonnains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot:
Servons-nous de ce maître sot;
Il vaut bien l'autre; que t'en semble?
La professe [1] ajouta: C'est très bien avisé.
Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité
De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaud [2] doit valoir, pour le point souhaité,
Bachelier et docteur ensemble.
Elle en jugeoit très bien: la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'intérêt qu'en tout il semble prendre,
Faisoit de lui beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Ésope; il ne songeoit à rien;
Mais il buvoit et mangeoit bien;
Et, si Xanthus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire.
Ainsi, bientôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé

[1] La religieuse professe, c'est-à-dire celle qui avoit fait des vœux.
[2] Ce rustre, ce lourd paysan.

Pour exécuter sans remise
Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
Dans son office de Mazet,
Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers, ne me quitte point;
J'ai recours à ton assistance.
Dis-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, et très fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux soucis
De sœur Claude et de sœur Thérèse.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?
Il me semble déja que je vois Apollon
Qui me dit : Tout beau! ces matières
A fond ne s'examinent guères.
J'entends; et l'Amour est un étrange garçon;
J'ai tort d'ériger un fripon
En maître de cérémonies.
Dès qu'il entre en une maison,
Régles et lois en sont bannies;
Sa fantaisie est sa raison.
Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume :
Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt
Le galant cathédral [1]. Ou soit par le défaut

[1] Le galant *siégeur*, reposant sur le siège. *Cathédral*, comme adjectif masculin, est, je crois, de l'invention de La Fontaine : il vient du mot grec καθέδρα, siège. Il y a ainsi dans les deux éditions de 1675 et 1676; peut-être est-ce une faute d'imprimeur, et doit-on

De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud
Le corps ne fût pas fait de plume,
Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action
Son discours véhément et plein d'émotion,
On entendit craquer l'amoureuse tribune :
Le rustre tombe à terre en cette occasion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuse conclusion.
Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.
Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérèse en ce malheur perdit la tramontane[1] :
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Thérèse, pire qu'un démon,
Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;
Mais celle-ci n'est pas personne
A céder un poste si doux.
Sœur Claude, prenez garde à vous ;
Thérèse en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait! C'est bien répondre :
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.

lire *cathédrant* : car on appelle *cathédrant*, dans les universités, celui qui préside une thèse. « Or, ce qui importe le plus dans nos « affaires c'est de bastir une loy fondamentale par laquelle les « peuples françois seront tenuz de se laisser coiffer, embeguiner, « enchevestrer et mener à l'appetit de messieurs les *cathedrants*. » *Satyre Ménippée*, édit. 1824, in-8°, p. 138.

C'est dans un autre sens que l'on appeloit plaisamment madame de Bretonvilliers, maîtresse déclarée de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, *la cathédrale*.

[1] Ne sut plus où elle en étoit, perdit sa présence d'esprit.

Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colère marquée
Sur le front de la débusquée,
Claude suit son chemin, le rustre aussi le sien :
Thérèse est mal contente, et gronde.
Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
Leur fureur n'a point de seconde :
J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde [1].
Quoique Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuirasse :
Dame Vénus se couvre ainsi
Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace.
Cette armure a beaucoup de grace.
Belles, vous m'entendez ; je n'en dirai pas plus :
L'habit de guerre de Vénus
Est plein de choses admirables :
Les cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;
Celui du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

[1] Var. Dans les éditions de 1675 et 1676 sont les vers suivants, depuis retranchés :

Qu'un pitaud faisant naître un aussi grand procès
Tint ici lieu d'Hélène, une fois sans excès
Le peut croire, et fort bien : troublez nonne en sa joie,
Vous verrez la guerre de Troie.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,
Mais non avec des traits dignes de l'action;
Et comme celle-ci déchoit[1] dans la peinture,
La peinture déchoit dans ma description.
Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles;
Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet
Sœur Thérèse la détrônée:
Elle eut son tour; notre Mazet
Partagea si bien sa journée
Que chacun fut content. L'histoire finit là:
Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,
Que l'on but et que l'on mangea;
Ce fut l'intermède et la pause:
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi?
Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse,
Eurent à tout le moins de quoi se consoler:
S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

[1] Var. Il y a *déchet* au lieu de *déchoit*, dans les éditions de 1675, 1676, et 1685, et même dans celle dite des fermiers généraux, 1762, in-8°. Nous n'avons pas conservé cette leçon, qui ne sert qu'à marquer la prononciation d'alors; car, même du temps de La Fontaine, on écrivoit *déchoit*, ainsi que le prouve la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

1682-1685.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE CINQUIÈME LIVRE DES CONTES DE LA FONTAINE.

La Fontaine avoit été en partie corrigé par la censure du quatrième livre des Contes, publié en 1675. Sept années se passèrent sans qu'il ait fait paroître aucune production du même genre; et les contes de *Belphégor* et de *la Matrone d'Éphèse*, qui virent le jour en 1682, avec le poëme du *Quinquina*, parurent avec privilége du roi, et étoient de nature à ne pouvoir être blâmés par les esprits les plus scrupuleux. L'auteur a pu même par la suite, en retranchant un prologue adressé à la Champmeslé, insérer ces deux contes dans le recueil de fables qu'il publia en 1694, et qu'il dédia à l'élève du vertueux Fénelon. Enfin, dans une épître adressée à madame de La Sablière, que notre poëte lut en public lors de sa réception à l'Académie françoise, il déclara qu'il se repentoit des jeux trop licencieux de sa muse, et qu'il ne s'en permettroit plus de semblables à l'avenir. Cependant, peu de temps après cette déclaration, le duc de Vendôme, son frère le grand-prieur, et le prince de Conti, lui firent rompre l'engagement qu'il avoit pris, et il se remit à composer de nouveaux contes: il ne manqua pas de rappeler, dans le premier qu'il écrivit, la promesse qu'il avoit faite, et de s'accuser de son peu de constance à la

garder; toutefois sa muse fut plus réservée, et elle n'en fut que plus gaie et plus gracieuse. Ces derniers contes de La Fontaine sont au nombre des meilleurs qu'il ait composés. Il n'en forma point de recueil particulier, et les inséra à la suite d'autres poésies; il en plaça même quatre parmi ses fables; savoir, *Belphégor*, *la Matrone d'Éphèse*, *Philémon et Baucis*, et *les Filles de Minée*. Ces deux derniers sont du genre sérieux, et on regrette que La Fontaine n'en ait pas, à l'exemple de Boccace, composé un plus grand nombre en ce genre; qu'il n'ait pas répandu dans ses contes cette variété de ton et de sujets qui font un des grands charmes de ses fables.

Il est probable que La Fontaine se proposoit de former un cinquième livre ou un cinquième volume de contes, ou de réunir, dans une nouvelle édition, ce cinquième livre aux quatre déja publiés; sa conversion non seulement le détourna de tout projet semblable, mais lui inspira le plus sincère repentir de s'être livré à des compositions de ce genre. Le conte des *Quiproquo* ne fut publié qu'après sa mort, dans ses *œuvres posthumes*[1], sur une copie qui ne contenoit pas les dernières corrections de l'auteur: nous avons rétabli les bonnes leçons d'après un manuscrit, et nous avons mis au bas, comme variantes, les leçons que présentent toutes les éditions.

[1] Les *OEuvres posthumes de M. de La Fontaine*, 1696, in-12, p. 151.

LIVRE CINQUIÈME.

I. LA CLOCHETTE.

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole:
Et quand juré? c'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs:
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point;
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme, en tout cas?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier....

(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise [1] ;
Ores [2] ce sont suppôts de sainte église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent [3],
Pendant qu'Io [4] portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;

[1] Qui sont jeunes, et dont l'éducation n'est pas formée.

Je vous dis que maint *bacheler*,
Maint chevalier, mainte pucelle,
Maint borjois, mainte demoiselle,
Venoient leiens à grand tas.
Le Dict du Lyon.

[2] Maintenant.

Las pourquoi t'esbahis *ores*,
Mon ame, et frémis d'emoy?
Espère en Dieu; car encores
Sera-il loué de toy.
MAROT, *Psaumes.*

[3] Propre et gentil.

Ele a vis (visage) fret et riant,
Chief blont, *gent* cors honoré.
Poésies du roi de Navarre, t. II, p. 239.

[4] Qu'une vache.

Même les lois ont avancé ce temps [1] :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi [2] de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piéce au troupeau.
Dieu sait la vie ! elle tance Isabeau;
Vous la renvoie; et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette :

[1] Il y a dans mon exemplaire de Maucroix une note manuscrite du temps, ainsi conçue : « Permettant le mariage des filles à douze ans. »

[2] C'est-à-dire pendant le calme et la tranquillité de la nuit. La Fontaine emploie ici substantivement le mot *coi*, qui est un adjectif.

Puis il la prit; puis, la faisant sonner,
Il se fit suivre; et tant, que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille tout en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles! évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

II. LE FLEUVE SCAMANDRE[1].

Me voilà prêt à conter de plus belle;
Amour le veut, et rit de mon tourment:
Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle,
Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai désormais besoin, en le chantant,
De traits moins forts et déguisant la chose;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus; que plutôt mes écrits
Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix!

[1] Cette nouvelle est tirée de la dixième des lettres à tort attribuées à Eschine. (Voyez *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine*, traduites par Auger, t. II, p. 638.)

Si, dans ces vers, j'introduis et je chante
Certain trompeur et certaine innocente,
C'est dans la vue et dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
A se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistoient encor les ruines de Troie;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénue en ce lieu se vient[1] rendre,

[1] Var. *Vint*, dans la plupart des éditions modernes.

Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs;
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.
Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache; il contemple, il admire;
Il ne sait quels charmes élire;
Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
Comme on étoit rempli de ces divinités
Que la fable a dans son empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps;
Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,
Puis invoque Mercure et le dieu des amants.
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée;
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
Cimon approche d'elle; elle court se cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde;
Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :
Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde

Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très pur; mon cœur l'est davantage:
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage:
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer!
Je rendrai toutes vos compagnes
Nymphes aussi, soit aux montagnes,
Soit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
Conclurent tout en peu de temps.
La superstition cause mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu;
Vous garderez que l'on ne sache
Un hymen qu'il faut que je cache:
Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire;
Contente? Amour le sait. Un mois se passe, et deux,
Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.
O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le soyez plus? Le banni, sans rien dire,
Ne va plus visiter cet antre si souvent.
Une noce enfin arrivant,
Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.
La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment:

Ah! voilà le fleuve Scamandre!
On s'étonne, on la presse; elle dit bonnement
Que son hymen se va conclure au firmament.
On en rit; car que faire? Aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand' [1] erre;
D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.
En ce temps-là semblables crimes
S'excusoient aisément: tous temps, toutes maximes.
L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin
Pour quelques traits de raillerie:
Même un de ses amants l'en trouva plus jolie.
C'est un goût: il s'offrit à lui donner la main.
Les dieux ne gâtent rien: puis, quand ils seroient cause
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra:
L'argent répare toute chose.

[1] Grand train, promptement.

« Ainsi, comme en ce penser étoit, survint ung escuier, qui « venoit vers lui *moult grant erre.* »

Roman de Gérard de Nevers.

. . . . et dès-lors promptement
La tienne amour si m'incita *grand'erre*
A te chercher en haute mer et terre.

MAROT, *Épîtres*, I, t. II, p. 7, édit. 1731, in-12.

III. LA CONFIDENTE

SANS LE SAVOIR[1],

ou

LE STRATAGÈME.

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire:
Ses arguments, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux sourire.
La guerre aussi s'exerce en son empire:
Tantôt il met aux champs ses étendards;
Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,
Il prend des cœurs entourés de remparts.
Je le soutiens: posez deux forteresses;
Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars:
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde:

[1] Cette nouvelle est tirée de Boccace, *Decameron*, giorn. III, nov. III, t. III, p. 67; trad. franç., t. IV, p. 67; Anthoine Le Maçon, *le Décameron de maistre Jean Boccace*, p. 252; et de Bonaventure des Périers, *les Contes et nouvelles Récréations et joyeux devis*, nouv. CXIV, t. III, p. 194. Conférez encore l'*Arcadia in Brenta*, giorn. IV, p. 224.

Amour tout nu fera rendre le sien ;
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris :
J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :
Elle avoit pris en cet homme un époux
Mal gracieux, incommode, et jaloux.
Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune, et sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux sentiment ;
Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment,
Devoir, et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrette
Versât ses soins en une ame discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen

De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime:
Plutôt la mort empêchât tel abus!
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres sont un étrange mystère;
Il en provient maint et maint accident;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
A ses desseins d'une ou d'autre façon;
Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente,
Sévère et prude, et qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte:
Je ne sais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est et fut toujours indifférent,
Et le sera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment;
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me sont donnés par une dont le nom
Vous est connu: je le tais, pour raison.

Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite :
Elle n'aura qu'une mauvaise suite :
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, et lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, et le pauvre homme nie
Avec serment qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable.
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteroient qu'on vous fît votre sauce.
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse ;
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aisément,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.
Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant ;
De plus en plus sa poursuite s'augmente.

Madame Alis s'emporte, se tourmente :
Quel malheureux! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudroit une langue de fer;
Et, quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi :
Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte!
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : O Cléon! aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir; et, plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.

Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.

Trois autres jours n'étoient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte;
Il me prétend avoir par des présents:
Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme.
Tenez, voilà rubis et diamants;
Voilà bien pis; c'est mon portrait, madame:
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il étoit ici....
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez[1] le reste: il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous! est-il fol en effet?

[1] Écoutez.

Sans que je crains de commettre Géronte,
Je poserois tantôt un si bon guet,
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint; et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte:
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
Eh bien! cela vous semble-t-il honnête?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte,
Cléon se tint pour dûment averti.
J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
Vous ferez bien; c'est celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand' peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte:
Un profond somme occupoit tous les yeux;
Même ceux-là qui brillent dans les cieux
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autre discours

Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune et jolie,
Sur sa beauté; la bonté vint après;
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais, dites-moi de grace, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour:
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer?

IV. LE REMÈDE.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même!
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser:
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience[1],
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand[2],
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune sur-tout; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit un parti d'importance;
Charmes et dot, aucun point n'y manquoit;
Tant et si bien, que chacun s'appliquoit
A la gagner: tout le Mans y couroit.

[1] Expression proverbiale, pour dire pays dont les habitants sont rusés. On désigne ordinairement ainsi la Normandie.

[2] Deux phrases proverbiales et métaphoriques, pour dire des gens très fins et très subtils.

Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau :
Les seuls parents, par un esprit manceau [1],
La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer : que sais-je quoi? tout duit [2]
Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle.
C'étoit là tout. Eh! que faut-il encor?
Force comptant ; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine!
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us [3] de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela PAROLES DE PRÉSENT.

[1] Par cet esprit de contradiction et de chicane dont on accuse les habitants du Maine.

[2] Convient, profite.

[3] Les usages et coutumes.

Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen;
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consomma l'affaire:
L'esprit manceau [1] n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux et satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée;
Les doubles clefs, les brèches [2] à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la soubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante:
Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir?
L'autre reprit: Il vous faut un remède;
Demain matin nous en dirons deux mots.

[1] L'esprit chicaneur et difficultueux.

[2] Var. Dans presque toutes les éditions on lit le *brechet*. Cette leçon provient d'une faute d'impression faite par l'éditeur de Hollande, qui, en 1696, réimprima pour la première fois ce conte, et mit *le brechet* au lieu de *les brèches*. Les éditeurs suivants n'ayant point consulté les *œuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, où se trouvoit l'original de ce conte, ont réimprimé d'après l'édition de Hollande: ils n'ont pas su restituer la vraie leçon; et c'est en cherchant à corriger la faute qu'ils ont mis *le brechet*.

Minuit venu, l'époux mal-à-propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement;
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose.
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil
Qui suit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre:
Par grand bonheur il s'en rencontra deux;
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle;
Elle se cache elle-même, et tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage; il présenta pour elle
Ce que Brunel à Marphise montra [1].

[1] Allusion au poëme de l'Arioste, dans lequel Brunel tourne le dos à Marphise. (Voyez *Orlando furioso*, cant. XVIII.)

C'est-à-dire *il fondo delle rene*, le bas des reins, le derrière. Allusion à ce passage de l'*Orlando inamorato* de Bojardo, refait par Berni:

Squandernava (intendete mi bene)
Con riverenzia, il *fondo delle rene*.

BOJARDO, *Orlando inamorato*, lib. II, canto XI, att. 6.

Remarquez que dans tous ses contes, excepté dans un seul qu'il

La gouvernante ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva ;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla:
Dieu la conduise, et toutes celles-là
Qui vont puisant aux amitiés secrètes!
Si tout ceci passoit pour des sornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple sévère:
Ils me diront: Votre belle en sortit
En fille sotte et n'ayant point d'esprit:
Vous lui donnez un autre caractère;
Cela nous rend suspecte cette affaire:
Nous avons lieu d'en douter; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai... Mais que sert de répondre?
C'est un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raisons j'aurois beau les confondre;
Cicéron même y perdroit son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi :
J'ai mes garants: que veut-on davantage?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

ne publia pas, La Fontaine ne s'est jamais permis un mot obscène; quand il a besoin de désigner une chose qui l'est, il emploie une périphrase.

V. LES AVEUX INDISCRETS[1].

Paris sans pair n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblassent si ravis
Que de la belle, aimable, et jeune Aminte,
Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile;
Son père avoit du comptant et du bien;
Faites état[2] qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur:
Il fit si bien l'esclave de la belle,
Qu'il en devint le maître et le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d'hyménée;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant
(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l'abbé[3],

[1] Cette nouvelle est tirée des contes de d'Ouville, qui parurent avant ceux de La Fontaine, la seconde partie étant de 1652. (Voyez t. I, p. 3 de l'édition de 1732, *Naïveté d'une dame à son mari la première nuit de ses noces.*) C'est le second conte sur ce sujet.

[2] Tenez pour certain.

[3] Expression proverbiale, pour dire se promettoient un contentement mutuel de leur mariage. Dans le *Dictionnaire comique*,

Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme : Un point trouble mon ame ;
Je suis épris d'une si douce flamme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.
J'ai cependant éprouvé d'autres feux :
J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.
Il m'en souvient ; la nymphe étoit gentille,
Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous ;
Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
Que de ce fait il me reste une fille. —
Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :
J'étois un jour seulette à la maison ;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon :
J'en eus pitié ; mon naturel est bon ;
Et, pour conter tout de fil en aiguille[1],
Il m'est resté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parole,
Que du mari l'ame jalouse et folle
Au désespoir s'abandonne aussitôt ;
Il sort plein d'ire[2], il descend tout d'un saut,

satirique et critique de Leroux, édition de 1786, t. II, p. 586, « on dit d'un mari et d'une femme qui passent la première année « de leur mariage sans s'en repentir, qu'*ils auront la vigne de* « *l'évêque.* »

[1] Expression proverbiale, pour dire avec ordre et sans rien omettre.

[2] De colère.

Ne veuille pas, ô sire,

Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
Je suis bâté ! Chacun au bruit accourt,
Les père et mère, et toute la méguie [1],
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie
Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourrissoient, et tout son domestique
Et son époux, sans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mère donc s'en va trouver sa fille ;
Le père suit, laisse sa femme entrer,
Dans le dessein seulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte ; il s'approche ;
Bref, il entend la noise et le reproche
Que fit sa femme à leur fille, en ces mots :
Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots,
Et plus encor de sottes, en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indiscrétion,

Me reprendre en ton *ire*,
Moy qui t'ay irrité.
MAROT, Ps. VI.

Lors a la chaude, enflé d'une telle *ire*,
Enforsa l'arc d'une force robuste.
MAROT, *Métamorphoses*, liv. II, t. IV, p. 87.

[1] La famille, y compris les domestiques.

J'enquiers des seigneurs et des dames,
Et de tres toutes leurs *mesgnies*.
Roman de la Rose.

Qui l'auroit cru? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? quelle obligation
De révéler une chose semblable?
Plus d'une fille a forligné[1] : le diable
Est bien subtil; bien malins sont les gens :
Non pour cela que l'on soit excusable;
Il nous faudroit toutes dans des couvents
Claquemurer jusqu'à notre hyménée.
Moi qui vous parle ai même destinée;
J'en garde au cœur un sensible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre père ai-je dit ce secret?
En avons-nous fait plus mauvais ménage?

Ce discours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court[2], et, tout outré,
Trouve du bât la sangle, et se l'attache,
Puis va criant par-tout : Je suis sanglé!
Chacun en rit, encor que chacun sache
Qu'il a de quoi faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à sa manière,
Bâté le gendre, et sanglé le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci;
Mais il ne faut telle chose mécroire.

[1] Forfait à son honneur.

[2] C'est-à-dire se met à courir. Les éditeurs ont réuni ces deux mots *s'en court*, qui, dans l'édition originale, sont séparés; et ils ont mis *s'encourt*, qui n'a plus de sens.

Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland sut les plaisirs et la gloire
Que dans la grotte avoit eus son rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la selle sur son dos;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos,
Je suis bâté, sanglé! car il n'importe,
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez : cela ne doit suffire,
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari,
Quelle folie! Imprudence est un terme
Foible à mon sens, pour exprimer ceci.

Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte
Que ce secret ne soit point éventé :
Gardez de faire aux égards banqueroute ;

Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute:
Les ai-je pris pour moi-même? hélas! non[1].

VI. LA MATRONE D'ÉPHÈSE[2].

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?

[1] Voyez, sur cet aveu de notre poëte, l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, t. I, p. 12, 1824, in-8°.

[2] Tout le monde sait que cette nouvelle est tirée de Pétrone; elle est aussi dans Apulée. M. Dacier, dans une savante dissertation (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. LXI, p. 523), a cherché à prouver que ce n'étoit point une fiction, mais un fait réellement arrivé sous le règne de Néron. Jean Salisbury a répété cette histoire dans son *Policraticus*, au douzième siècle: on la retrouve ensuite dans le roman de *Dolopathos*, et dans nos anciens fabliaux, dans le *Ludus sapientium*, et dans le fabuliste anonyme de Nevelet. (Voyez Neveleti, *Fabulæ varior. auct.*, p. 521, *De milite et femina*; M. Dacier, *Mém. de l'Acad.*, p. 533-545; Barbazan, *Fabliaux*, etc., t. III, p. 462 de l'édition in-8°, et t. III, p. 167 de l'édit. in-12; Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. III, p. 62.) Conférez encore Marie de France Abstemius, *Cento Novelle amorose degli incogniti; Venezia*, in-4°, nov. II; dans les *Œuvres meslées* de M. de S. E. (Saint-Évremond), chez Claude Barbin, 1675, in-12, trois. part., p. 119 et 155; Brantôme, *Dames galantes*, disc. IV. Les Chinois ont une histoire semblable. (Voyez du Halde,

N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison [1].

Description de la Chine, t. III, p. 324.) Saint-Évremond a fait en prose, avant La Fontaine, une imitation de *la Matrone d'Éphèse* de Pétrone. (Voyez *OEuvres de Saint-Évremond*, petit in-12, t. IX, p. 29-41.) Cette imitation fut insérée dans le premier recueil de contes donné par La Fontaine en 1665, chez Claude Barbin, p. 31-48. Nous l'avons réimprimée dans les nouvelles *OEuvres diverses de Jean de La Fontaine*, de François Maucroix, in-8°, p. 148-161.

[1] Cette antique maison est de la création de Molière, dans *George Dandin*, qui fut joué en 1668, long-temps avant que La Fontaine eût écrit ce conte.

MONSIEUR DE SOTTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sottenville?

Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée [1].

MADAME DE SOTTENVILLE.

Et à celle de *la Prudoterie*, dont j'ai l'honneur d'être issue; maison où le ventre anoblit? (*George Dandin*, acte I, sc. IV.)

[1] De nouveau aggravée, plus forte.

Pourquoi ici donques ne me plaindrai-je
De ce cruel, qui chaque jour *rengrége*
Mes longs ennuis?
MAROT, *Élégies*, XX, t. I, p. 388, édit. de 1731, in-12.

Dans Molière, l'Avare (acte V, sc. IV) dit:

Rengrégement de mal, surcroît de désespoir.

Voyez aussi dans l'*Astrée* des exemples du mot *rengrégé*.

Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie,)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère:
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes

Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence:
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,

Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
La mort pour elle y répondit :
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déja l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt; qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame,
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis au soin du garde:
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas:
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,

Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire [1]
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

[1] Au gibet. Patibulaire est un adjectif pris ici substantivement.

VII. BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL[1].

A Mlle DE CHAMPMESLÉ[2].

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis!

[1] Machiavelli, *Opere*, édit. de 1813, in-8°, t. V, p. 22, *Belfagor, Novella Piacevolissima.* Tannegui Le Fèvre a imité cette nouvelle en prose, *le Mariage de Belphégor*, 1664, in-18, et aussi à la suite de la *Vie des poëtes grecs* en abrégé, 1665, in-12. On a soupçonné Machiavel d'avoir eu sa femme en vue dans le portrait de madame Honesta; M. Ginguené (*Hist. littér. d'Italie*, t. VIII, p. 69) a réfuté cette opinion: on a fait planer sur La Fontaine un soupçon semblable; nous l'en avons disculpé. On retrouve cette nouvelle dans Straparole, deuxième nuit, fable IV, t. I, p. 144, édit. 1726. Conférez encore *Journées de Gabriel Chapuis*, nouv. III de la troisième partie; *Gibecière de Momus*, p. 245; du Moulinet, *Facétieux Devis*, t. I, p. 255.

[2] Actrice célèbre, amie intime de notre poëte. Marie Desmares, femme de Chevillet, sieur de Champmeslé ou Champmêlé, naquit à Rouen en 1644, et mourut le 15 mars 1698. Voyez, pour ce qui la concerne, les détails que nous donnons dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*; édit. in-18, t. I, p. 239 et suiv., et édit. in-8°, p. 140 et suiv., et p. 415; et aussi dans la préface que nous avons mise en tête du *Théâtre de La Fontaine*, tome IV de cette édition. On a mis *à mademoiselle de Chammelay* dans toutes les éditions des contes, parceque La Fontaine l'avoit écrit ainsi à tort.

Aller si loin que notre lôs[1] franchisse
La nuit des temps! nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phédre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon ame tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé:
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,

[1] Réputation, renommée, louange, du mot latin *laus*.

Pour avoir *los* parmi la ville,
Et pour un peu de gloire vaine
Ont-ils perdu Dieu et son regne.
Roman de la Rose, v. 417.

Car bien peu sert la poésie gente,
Si bien et *lôs* on n'en veut attirer.
Marot, *Épîtres*, II, t. II, p. 10.

Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit : Hélas ! c'est mon mari ;
L'autre aussitôt répondoit : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand épluchеur, clairvoyant à merveilles,

Capable enfin de pénétrer dans tout;
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs, et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps:
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit:
Il n'en mit guère; un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance:
Il tenoit table, avoit de tous côtés

Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc [1] tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle ;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors [2],
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors [3] ;

[1] Jamais. [2] Alors.

[3] C'est-à-dire excepté la taille et la beauté, elle avoit peu d'autres trésors. Ellipse très forte, puisque le verbe de la phrase est supprimé.

Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux[1], festins, bien fort apetissoient[2],
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son ame:
Hé quoi! dit-il; on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.

[1] Repas, réjouissances données à des femmes.

[2] Diminuoient

> Biefment Jupiter n'entendit
> . . . . . .
> Il fit printemps *appeticier*.
> *Roman de la Rose*, v. 21094.

Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait :
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire [1] un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon ;
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que madame Honesta

[1] Même.

Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; et si je faisois bien....
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps [1], bref un monde
D'inventions propres à tout gâter. . .
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand' sœur, avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand' sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?

[1] Entre deux saisons.

Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit:
Dont par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau [1],
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,

[1] Expression proverbiale, pour dire au courant de l'eau.

En certain coin remparé de fumier.

A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien:
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps: Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore: autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, noble diable sortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille:
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse: il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'amène,
On le menace; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur:
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mère
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart;
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.

L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour:
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda:
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond: C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin:
Mais, comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.

Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle [1] :
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque saint y durer :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

[1] De s'enfuir. Expression proverbiale. *Venelle* signifie un sentier, une rue étroite, un passage. Ce mot est en usage en languedocien ; et en bas-breton on dit *vánelle*.

VIII. LES QUIPROQUO[1].

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause ;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris et moi nous nous aimions d'amour :
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement ;
C'étoit son but : mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement ;
Mais il revint, la nuit à peine close.

[1] Cette nouvelle est tirée de la reine de Navarre, *Heptameron*, nouv. VIII, p. 22, ou des *Cent Nouvelles nouvelles*, t. I, p. 45, nouv. IX ; Guillaume Bouchet, *Serée huitième*, t. I, p. 270, édit. de Rouen, 1635, ou Paris, 1585, p. 184. (Voyez encore Le Grand d'Aussy, Fabliaux, *le Meunier d'Alcus*, t. II, p. 413 ; Poggii *Facetiæ*, t. I, p. 243, et t. II, p. 244 ; *Vir sibi cornua promovens*, t. I, p. 243, et t. II, p. 244 ; Melandri, *Joco seria*, t. I, p. 279 ; Guicciardini, *Detti e fatti piacevoli*, p. 103 ; Sacchetti, *Novelle*, t. II, p. 161 ; *les Amants heureux*, t. II, p. 19 ; *le Passe-temps agréable*, p. 27.)

Point de Chloris[1]. Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette à mon commandement[2]:
Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins;
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains
Pour amener chose ainsi surprenante:
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours: celui-là du berceau
Léve la paille[3] à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or il est temps de finir ma préface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.

[1] La Fontaine, dans ses élégies, raconte une aventure à-peu-près semblable.

[2] Pleust or à Dieu, pour fuir mes malheurs,
Que je vous tinse à *mon commandement*.
MAROT, *Chansons*, IX, t. II, p. 332.

[3] Est décisif, l'emporte sur les autres. Expression proverbiale.

On ne peut mieux établir cette chose.
Que par un fait à Marseille arrivé :
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté
Que de nous tendre un piége aussi facile
Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais sous le masque on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix; c'étoit cette soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoyoit[1] l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair et net.

[1] Var. *des éditions* : Renvoya.

Payer ainsi des marques de tendresse
D'une[1] suivante étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins; car le hasard y fait.
Mais je me trompe; et la dame étoit telle,
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle:
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je y faire entrer les dons aussi?
Las! ce n'est plus le siècle de nos pères:
Amour vend tout, et nymphes, et bergères:
Il met le taux à maint objet charmant:
C'étoit un dieu; ce n'est plus qu'un marchand[2].
O temps! ô mœurs! ô coutume perverse!
Alix d'abord rejette un tel commerce;
Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin,
Change de ton; dit que le lendemain,
Comme madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté;
Et la soubrette ayant le tout compté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.

[1] VAR. *des éditions*: En la.

[2] VAR. *des éditions*:

Il met le taux à maint objet divin:
C'étoit un dieu, ce n'est qu'un échevin.

Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame:
Puis, supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme [1].

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu;
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit: Eh bien! soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun.
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons:
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence! y consentiroit-elle?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée:
Il suffiroit que tous deux tour-à-tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,

[1] Le gronder, le quereller. Expression proverbiale.

Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence:
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence?

Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil qu'il put bien remarquer
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et long-temps contestèrent[1].
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglèrent
Le précurseur, ainsi que de raison.

[1] Var. Au lieu des quatre vers qui précèdent, il n'y en a que trois dans toutes les éditions, et le premier est sans rime. Ils sont ainsi :

Bref, en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva : les amis contestèrent
Touchant le pas, et long-temps disputèrent.

Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre ; et sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité. ...
A peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement ;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir

S'en court[1] en haut en certain vestibule :
Mais quand l'époux vit sa femme tomber,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens ;
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage ;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris ; la plus sotte à mentir
Est très habile, et sait cette science[2].
Aucuns[3] ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :
Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion

[1] Var. S'en va promptement en haut. Les éditions portent à tort s'*encourt* en un seul mot.

[2] Var. *des éditions :*

J'en suis surpris : femmes savent mentir ;
La moins habile en connoît la science.

[3] Quelques uns.

Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler!
J'en connois bien qui n'en feroient que rire:
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE[1].

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDÔME[2].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours[3], que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet[4].

[1] P. Ovidii *Metamorphoseon* lib. VIII, fab. VII-IX, t. II, p. 602, edit. Burman., in-4.

[2] Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1er juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand-prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poëte. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 193, 204, 283, 304 et 307 de l'édition in-8 ; et t. II, p. 41, 63-65, 179, 212 et 216 de l'édit. in-18.)

[3] VAR. Dans l'édition de Coste de 1743, et dans d'autres, on lit : *Véritable vautour*, etc. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales, qui toutes portent le pluriel.

[4] C'est-à-dire : Ces soucis dévorants sont des vautours qui sont semblables à ceux que la fable représente déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne [1].
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des desirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps;
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient [2]!

[1] Voiture, dans sa lettre CXXIII, adressée au comte de Guiche, lui dit : « Sans mentir, monsieur, la fortune est une grande trom-« peuse! et pour l'ordinaire elle nous vend bien chèrement les « choses qu'elle semble nous donner. »

Œuvres de Voiture, t. I, p. 255, Paris, 1677, in-12.

[2] Sed pia Baucis anus parilique ætate Philemon
Illa sunt annis juncti juvenilibus, illa
Consenuere casa; paupertatemque fatendo
Effecere levem, nec iniqua mente ferendam.
Nec refert, dominos illic, famulosne requiras;
Tota domus, duo sunt; idem parentque, jubentque.

Ovid., *Metamorph.*, VIII, 631-636.

Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [1] ;
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison [2].
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.

[1] Mercure.

[2] Mille domos adiere, locum requiemque petentes :
Mille domos clausere seræ. Tamen una recepit,
Parva quidem, stipulis et canna tecta palustri.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 628-630.

Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent [1].
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois ;
Mais sur ce que les champs, les vergers, et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans [2].
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles [3].

[1] Inde foco tepidum cinerem dimovit : et ignes
Suscitat hesternos ; foliisque et cortice sicco
Nutrit ; et ad flammas anima produxit anili.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 641-3.

[2] . . . . . Mensam succincta tremensque
Ponit anus. Mensæ sed erat pes tertius impar :
Testa parem fecit.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 660-2.

[3] . . . . In medio torus est de mollibus ulvis
Impositus lecto, sponda pedibusque salignis :
Vestibus hunc velant, quas non nisi tempore festo
Sternere consuerant.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 655-8.

Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant[1].
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis[2].
Grand dieu! dit Philémon, excusez notre faute:
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout[3]: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préfèreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain:

[1] Interea, quoties haustum cratera repleri
Sponte sua, per seque vident succrescere vina,
Attoniti novitate pavent, manibusque supinis
Concipiunt Baucisque preces, timidusque Philemon:
Et veniam dapibus nullisque paratibus orant.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 679-82.

[2] Homer., *Ilias*, I, v. 528, 530.

[3] La Fontaine a répété cette pensée dans *Belphégor*, et dans la fable XV du livre XII.

La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercède [1]. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts [2].

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs [3]!
Il dit: et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent [4].

[1] Unicus anser erat, minimæ custodia villæ:
Quem Dis hospitibus domini mactare parabant:
Ille celer penna tardos ætate fatigat;
Eluditque diu: tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 684-70.

[2] Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
VIRG., Eclog. I.

[3] La grammaire exigeroit: *Vous n'ouvrez ni vos logis ni vos cœurs*; mais cette suppression est permise aux poëtes. J. B. Rousseau a dit:

N'épargnons contre lui mensonge ni parjure.

Et Voltaire, dans *Rome sauvée*:

Je ne veux l'un ni l'autre.

[4] . . . . Parent ambo, baculisque levati
Nituntur longo vestigia ponere clivo.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 693-4.

A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes:
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or[1], tout brille en ce pourpris[2].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!

[1] Illa vetus dominis etiam casa parva duobus
Vertitur in templum; furcas subiere columnæ;
Stramina flavescunt: adopertaque marmore tellus,
Cælatæque fores, auratæque tecta videntur.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 699-702.

[2] Enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose, mais les poëtes l'ont avec raison conservé. Gresset a dit:

Jugez si toute solitude,
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est pas l'asile et le *pourpris*
De l'entière béatitude.
La Chartreuse.

Et Voltaire, dans un poëme trop célèbre, a employé l'expression de *sacré pourpris* pour désigner le *ciel*.

Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pélerins!
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux [1].
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle [2] d'impies;

[1] Esse sacerdotes, delubraque vestra tueri
Poscimus: et quoniam concordes egimus annos,
Auferat hora duos eadem; nec conjugis unquam
Busta meæ videam: neu sim tumulandus ab illa.
Vota fides sequitur.
OVID., *Metamorph.*, VIII, 707-711.

[2] Habitation. Le mot *habitacle* semble réservé à la poésie sacrée;

Du céleste courroux tous furent les hosties [1].
Il ne resta que nous d'un si triste débris [2] :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles ;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit [3] adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt [4] plus que feuillage et que bois [5].

cependant Gresset s'en est servi dans le style badin :

Non loin de l'Armorique plage
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux.

[1] Les victimes. Corneille a dit :

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.
Polyeucte, acte V, sc. v.

Voltaire regrettoit déja que, de son temps, le mot *hostie* ne pût s'employer dans ce sens.

[2] Les grammairiens ont dit que le mot *débris* ne s'employoit pas seul et sans régime, et qu'il ne devoit pas se dire des personnes. Plusieurs beaux vers de nos plus grands poëtes, auxquels le goût ne voudroit rien changer, prouvent que la règle des grammairiens est fausse.

[3] En prose, il faudroit *l'un et l'autre se disent ;* mais cette licence est permise aux poëtes : le verbe alors se rapporte à chacun des pronoms pris séparément.

[4] *Tantôt* est, dans ce vers, synonyme de *bientôt*, et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

[5] . . . . . Frondere Philemona Baucis,
Baucida conspexit senior frondere Philemon.

D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents [1].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs [2] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps:

Jamque super gelidos crescente cacumine vultus,
Mutua, dum licuit, reddebant dicta; Valeque,
O conjux, dixere simul, simul abdita texit
Ora frutex.

OVID., *Metamorph.*, VIII, 714-19.

[1] La pensée de La Fontaine se reporte ici vers sa femme, avec laquelle il ne vivoit pas bien; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 3e édit. in-8°, p. 369.)

[2] Louange:

Douce santé,
Soit à ton *lôs* mon cantique chanté.

MANOT, *Chants*, IV, t. II, p. 267, édit. 1731, in-12.

[3] Voyez aussi liv. XII, fab. 1.

Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie:
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[1] tout le sacré vallon:

[1] *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avoient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château étoit situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Aure, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loir. Il est aujourd'hui détruit: et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris, au Musée des monuments françois. (Voyez Le Noir, *Musée des monuments françois*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivoit, ce château appartenoit au duc de Vendôme, et avoit le titre de princi-

Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

pauté. Le duc y reçut le dauphin en 1688, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli. Le domaine d'*Anet* a appartenu depuis à la duchesse du Maine; et Voltaire, qui fut accueilli par elle comme il l'avoit été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa *Henriade*, d'illustrer ces lieux où il avoit passé quelques uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit:

Il voit les murs d'*Anet*, bâtis au bord de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure:
Par ses adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.
Henriade, ch. IX.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE[1].

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chômer la peste des humains !

[1] Ovid., *Metamorph.*, lib. IV et VII. — Boccaccio, *Decameron*, giornata v.

Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits:
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire [1].
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles:
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix:

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux [2]:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,

[1] Nos quoque, quas Pallas, melior dea, detinet, inquit,
Utile opus manuum vario sermone levemus:
Perque vices aliquid, quod tempora longa videri
Non sinat, in medium vacuas referamus ad aures.
Dicta probant; primamque jubent narrare sorores.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 38-43.

[2] Pyramus et Thisbe, juvenum pulcherrimus alter,
Altera, quas oriens habuit, prælata puellis,
Contiguas tenuere domos.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 55-7.

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit [1].
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines:
Ce fut un avantage à leurs desirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents:
La première étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels;
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme: on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et sur-tout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose [2].

[1] Notitiam, primosque gradus vicinia fecit.
Tempore crevit amor, tædæ quoque jure coissent;
Sed vetuere patres: quod non potuere vetare,
Ex æquo captis ardebant mentibus ambo.
OVID., *Metamorph.*, IV, 56-62.

[2] Conscius omnis abest: nutu signisque loquuntur.
Quoque magis tegitur, tectus magis æstuat ignis.
Fissus erat tenui rima, quam duxerat olim,
Cum fieret paries domui communis utrique.

Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour ;
Nous avons à nous voir une peine infinie ;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;
Car je n'ose parler, hélas ! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante :
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai par-tout ; notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;

Id vitium nulli per sæcula longa notatum
(Quid non sentit amor ?) primi sensistis amantes,
Et voci fecistis iter : totaque per illud
Murmure blanditiæ minimo transire solebant.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 63-70.

Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore.
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès;
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur desir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts [1].

[1] Callida per tenebras, versato cardine, Thisbe
Egreditur, fallitque suos : adopertaque vultum
Pervenit ad tumulum; dictaque sub arbore sedit;
Audacem faciebat amor. Venit ecce recenti
Cæde leæna boum spumantes oblita rictus,
Depositura sitim vicini fontis in unda.
Quam procul ad lunæ radios Babylonia Thisbe
Vidit, et obscurum trepido pede fugit in antrum,
Dumque fugit tergo velamina lapsa relinquit.

Ovid., *Metamorph.*, IV, 93-101.

La lionne le voit, le souille, le déchire;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire[1].
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux! que devient-il? Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas[2].
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir[3],
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame[4].
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.

[1] Ut lea sæva sitim multa compescuit unda,
Dum redit in silvas, inventos forte sine ipsa
Ore cruentato tenues laniavit amictus.
OVID., *Metamorph.*, IV, 103-4.

[2] Serius egressus vestigia vidit in alto
Pulvere certa feræ, totoque expalluit ore
Pyramus. Ut vero vestem quoque sanguine tinctam
Reperit...
OVID., *Metamorph.*, IV, 105-8.

[3] Accipe nunc, inquit, nostri quoque sanguinis haustus.
OVID., *Metamorph.*, IV, 118.

[4] Quoque erat accinctus, demittit in ilia ferrum.
Nec mora
OVID., *Metamorph.*, IV, 119-120.

Que devient-elle aussi? Tout lui manque à-la-fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle [1].
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein:
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements:
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments [2].
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour [3].

[1] Ad nomen Thisbes oculos, jam morte gravatos,
Pyramus erexit, visaque recondidit illa.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 145-6.

[2] Voyez Ovid., *Fast.* lib. II, v. 834. — Euripid. *In Hecub.*

Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater:
Quodque rogis superest una requiescit in urna.
Ovid., *Metamorph.*, IV, 165-6.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est-elle; elle devient aussitôt languissante:
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clyméne, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie:
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite:
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence:
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris[1]; il étoit aimé d'elle:
Chacun se proposoit leur hymen pour modéle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux

[1] Ovid., *Metamorph.*, lib. VII, fab. XXVII.

Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité [1] :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment?
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous :
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.

[1] Hanc mihi junxit Amor. Felix dicebar, eramque :
Nou ita Dis visum est : ac nunc quoque fortitan essem

Ovid., *Metamorph.*, VII, 698-9.

J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?
Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents: il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine[1].
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine:
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent;
Aure[2], fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent:

[1] . . . . Non sum contentus; et in mea pugno
Vulnera, dum census dare me pro nocte paciscor.
Munera quæ augendo tandem dubitare coegi.
Ovid., *Metamorph.*, VII, 738-40.

[2] *Aura*, en latin, signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Aurœ* étoient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes: ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées

Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer[1].
On l'entendit: on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle[2]? —
Nous vous plaignons: il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance[3]:

de jeux; et, satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

. . . . . Repetebam frigus, et umbras,
Et, quæ de gelidis halabat vallibus, auram.
Aura petebatur medio mihi lenis in æstu;
Auram expectabam: requies erat illa labori.
Aura (recordor enim), venias, cantare solebam:
Meque juves, intresque sinus, gratissima, nostros:
Ut facis, relevare velis, quibus urimur, æstus.
OVID., *Metamorph.*, VII, 809-15.

Vocibus ambiguis deceptam præbuit aurem
Nescio quis: nomenque auræ tam sæpe vocatum
Esse putans nymphæ, nymphæm mihi credit amari.
OVID., *Metamorph.*, VII, 821-25.

Credula res amor est.
OVID., *Metamorph.*, VII, 826.

Et quia amans semper, quod timet, esse putat.
Ibid., *Ars amat.*, lib. III, v. 720.

S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale: un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue:
Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.

Postera depulerant Auroræ lumina noctem;
Egredior, silvasque peto: victorque per herbas,
Auræ veni, dixi, nostroque medere labori.
Et subitò gemitus inter mea verba videbar
Nescio quos audisse.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 835-9.

Auxia, Procri, lates: solitos jacet ille per herbas;
Et, Zephiri molles, Auraque, dixit, ades.

Ibid., *Ars amat.*, III, 727-8.

Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse[1] !
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours[2] !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clyméne, en un tissu riche, pénible, et grand,
Avoit presque achevé le fameux différent

. . . . . Veni, tamen, optima, dixi.
Fronde levem rursus strepitum faciente caduca,
Sum ratus esse feram; telumque volatile misi.
Procris erat: medioque tenens in pectore vulnus,
Hei mihi! conclamat. Vox est ubi cognita fidæ
Conjugis, ad vocem præceps amensque cucurri.
Ovid., *Metamorph.*, VII, 839-44.

[2] Ovide a raconté une seconde fois cette histoire, avec d'autres circonstances, dans son *Art d'aimer*, liv. III, v. 686-746.

D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers ;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers [1].

[1] *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poëtes.

Bon drap aurès, ou *pers* ou vert.
Roman de la Rose, v. 14919, édit. 1814.

Puis li revest, en maintes guises,
Robes faites par grans maîtrises,
De biaus dras de soie ou de laine,
D'escarlate ou de tiretaine,
De vert, de *pers* ou de brunette,
De color fraische, fine, et nette.
Roman de la Rose, v. 21197

Elle vous avoit puis après,
Manscherons d'escarlate verte,
Robbe de *pers* large et ouverte.
MAROT, *Opuscules*, *dialogue de deux amoureux*, t. I, p. 201.

Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage [1].
Clyménе ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit [2] :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avoit l'ame embrasée :
Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un desir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,

[1] Cecropia Pallas scopulos Mavortis in arce
Pingit, et antiquam de terræ nomine litem.
Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
Augusta gravitate sedent. Sua quemque deorum
Inscribit facies. Jovis est regalis imago.
Stare deum Pelagi, longoque ferire tridente
Aspera saxa facit, medioque e vulnere saxi
Exsiluisse fretum; quo pignore vindicet urbem.
At sibi dat clypeum, dat acutæ cuspidis hastam :
Dat galeam capiti : defenditur ægide pectus.
Percussamque suo simulat de cuspide terram
Prodere cum baccis fœtum cæsentis olivæ;
Mirarique Deos. Operi victoria finis.

Ovid., *Metamorph.*, VI, 70-82.

[2] L'histoire de Télamon et de Chloris est versifiée d'après une inscription tirée de Boissard, reproduite par Gruter, que La Fontaine a cru vraie, mais qui est supposée. (Voyez Boissardi *Antiquit. Romanar.*, 4ª *pars* t. II, p. 49; Gruter, *Inscript.*, t. II, p. xv, nº 8. *Spuria ac supposititia.*)

Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers:
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors.
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte; et par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphire les suivoit, quand, presque en arrivant,

Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon, jusqu'au bout, porte la résistance:
Après un long combat, son parti fut défait,
Lui pris; et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs desirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous soupirez toujours; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret:
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici; découvrez-nous votre ame:
Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez; nous sommes prêts à changer de demeure :
Mes parents m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous; ne le dédaignez plus.

J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en: vous voyez
Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.
Ainsi parle Damon; et Chloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes.
Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
Fuyons, dit-il en soi; j'oublierai cette belle:
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,

Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;
Puis le plaint, puis l'emmène et puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable ;
Un œil indifférent à le voir eût erré :
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré !
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle ;
Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.

Damon dit que son zèle avoit changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle ;
Et par un sentiment à qui rien n'est égal
Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau ;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau ;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années !
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre ;
Blessé légèrement, il passa chez les morts :
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames ;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :

On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clyméne; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux:
On les alloit unir, tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre:
Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains:
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits:
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez:
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas

Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis:
Je veux des passions; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé:
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos:
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage:
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage:
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux,
Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle:
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,

Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin
Le propre jour de cette fête,
Enléve à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours [1].
La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche !
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.

[1] C'est l'histoire de Cimon, dans Boccace, que notre poète a abrégée. (Voyez Boccaccio, *Decameron*, giorn. v, nov. 1, t. V, p. 7-46, Parma, 1813. Voyez aussi le prologue de *la Courtisane amoureuse*.)

Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs ; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées ;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire [1], un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

[1] Son courroux. Ce mot, dont l'emploi est fréquent dans Marot et les poëtes de ce temps, se conserve encore en poésie dans le style badin. Voltaire a dit :

Par ces propos pleins d'*ire* et de menace.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

Préface de l'éditeur. Page j

LIVRE PREMIER.

Préface de La Fontaine pour la première édition du premier livre de ses contes. 3
Préface de la seconde édition. 5
Joconde. 11
Richard Minutolo. 31
Le Cocu battu et content. 40
Le Mari confesseur. 47
Le Savetier. 50
La Vénus Callipyge. 53
Les deux Amis. 54
Le Glouton. 56
Sœur Jeanne. 57
Le Juge de Mesle. 58
Le Paysan qui avoit offensé son seigneur. 59

LIVRE SECOND.

Préface de La Fontaine. 67
Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules. 73
Les Cordeliers de Catalogne. 83
Le Berceau. 94
Le Muletier. 102
L'Oraison de Saint-Julien. 108
La Servante justifiée. 123
La Gageure des trois commères. 129
Le Calendrier des vieillards. [illegible]
A Femme avare galant escroc. 158

On ne s'avise jamais de tout. Page 155
Le Villageois qui cherche son veau. 158
L'Anneau d'Hans Carvel. 159
Le Gascon puni. 162
La Fiancée du roi de Garbe. 167
L'Ermite. 196
Mazet de Lamporechio. 205

LIVRE TROISIÈME.

Avertissement de l'éditeur. 217
Les Oies de frère Philippe. 219
La Mandragore. 226
Les Rémois. 239
La Coupe enchantée. 248
Le Faucon. 272
La Courtisane amoureuse. 283
Nicaise. 294
Le Bât. 304
Le Baiser rendu. 305
Alis malade. 306
Portrait d'Iris. Imitation d'Anacréon. 307
L'Amour mouillé. Imitation d'Anacréon. 308
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries. 310

LIVRE QUATRIÈME.

Avertissement de l'éditeur. 331
Comment l'esprit vient aux filles. 335
L'Abbesse malade. 340
Les Trompeurs. 346
Le Cas de conscience. 354
Le Diable de Papefiguière. 360

Féronde, ou le Purgatoire. Page 369
Le Psautier. 379
Le roi Candaule et le Maître en droit. 385
Le Diable en enfer. 398
La Jument du compère Pierre. 406
Pâté d'anguille. 413
Les Lunettes. 419
Le Cuvier. 427
La Chose impossible. 431
Le Magnifique. 435
Le Tableau. 443

LIVRE CINQUIÈME.

Avertissement de l'éditeur. 455
La Clochette. 457
Le Fleuve Scamandre. 460
La Confidente sans le savoir. 465
Le Remède. 473
Les Aveux indiscrets. 478
La Matrone d'Éphèse. 483
Belphégor. 492
Les Quiproquo. 505
Philémon et Baucis. 514
Les Filles de Minée. 526

FIN DE LA TABLE.

00100257

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016